Pour une géographie historique du bouddhisme au Laos

Michel Lorrillard

▶ **To cite this version:**

Michel Lorrillard. Pour une géographie historique du bouddhisme au Laos. Yves Goudineau; Michel Lorrillard. Recherches nouvelles sur le Laos, 18, Ecole française d'Extrême-Orient, pp.113-181, 2008, Etudes thematiques, 9782855396545. halshs-02371652

HAL Id: halshs-02371652
https://shs.hal.science/halshs-02371652

Submitted on 20 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Études thématiques n° 18

Recherches nouvelles sur le Laos
New research on Laos
Yves Goudineau & Michel Lorrillard (eds)
Études thématiques n° 18. Vientiane - Paris : École française d'Extrême-Orient, 2008. ISBN : 978-2-85539-654-5

Pour une géographie historique du bouddhisme au Laos

Michel Lorrillard
École française d'Extrême-Orient, Vientiane.
lorrilla@loxinfo.co.th

Abstract

Cette contribution est la synthèse de résultats d'enquêtes menées entre 2001 et 2008 par le centre EFEO de Vientiane dans toutes les provinces du Laos. Leur objet était d'identifier et d'inventorier les matériaux à valeur historique, qu'il s'agisse de documents écrits (en particulier les inscriptions) ou de vestiges matériels. La thématique abordée dans cet article reflète l'importance qui a été accordée au cadre physique de ces recherches – l'ambition étant d'ébaucher une "géographie historique" du Laos – mais elle met également en évidence la nature spécifiquement religieuse de la plupart des matériaux retrouvés. Le bouddhisme, qui a profondément modifié le mode de pensée des populations qui l'ont adopté, offre au chercheur des éléments qui lui permettent d'aborder l'histoire d'une façon plus détaillée, car il a laissé une multitude de témoignages très différenciés. L'intention de l'auteur a été ici de délimiter des aires culturelles, tant d'un point de vue chronologique que géographique, et d'apporter ainsi des pistes pour les futures recherches historiques au Laos.

Towards a historical geography of Buddhism in Laos

This contribution is the synthesis of results of surveys undertaken by the Vientiane EFEO centre between 2001 and 2008 in every province of Laos. The objective was to identify and create an inventory of materials of historical value, whether written documents (inscriptions, in particular) or material remains. This article reflects on the importance given to the physical framework of this research – the aim being to outline a 'geographical history' of Laos – while also shedding light on the specifically religious nature of most of the material found. Buddhism, which profoundly changed the way of thinking of the populations which adopted it, provides material which allows the researcher to approach history in a more detailed way, since it has left a great deal of well-differentiated evidence. The intention of the author here has been to demarcate the cultural area, as much from a chronological point of view as geographical, and in this way to raise possibilities for future historical research in Laos.

Pour une géographie historique du bouddhisme au Laos

Michel Lorrillard

Le bouddhisme pratiqué au Laos a fait l'objet de quelques travaux anthropologiques[1], mais il n'a jamais été étudié dans sa dimension historique. Il est vrai que les synthèses sur le passé de cette région sont rares et généralement basées sur des sources de seconde main : leurs auteurs se sont alors contentés de répéter la tradition littéraire selon laquelle ce serait une mission cambodgienne qui, au milieu du XIVe siècle, aurait introduit dans le vaste territoire conquis par Fa Ngum la religion civilisatrice[2]. Si l'analyse philologique permet aujourd'hui de mettre à mal la crédibilité de cette tradition[3], il est également possible, à partir des découvertes archéologiques récentes, d'apporter des débuts de réponses à la question de la diffusion du bouddhisme dans la vallée moyenne du Mékong. Les données nouvelles mettent d'abord en évidence la très grande diversité des pratiques religieuses anciennes. Elles révèlent ensuite des

---

N.B. : Le vocabulaire sanskrit et pâli est translittéré et noté en italique. Les termes issus des lexiques lao et thai sont transcrits et notés entre guillemets. Afin de faciliter la lecture, les noms propres anciens sont transcrits avec des caractères réguliers, auxquels s'ajoutent quelques signes diacritiques pour la notation des voyelles longues (ex : Lān Nā). Pour la consonne ຊ qui donne lieu à plusieurs transcriptions, nous avons suivi l'usage qui préfère Setthāthirāt à Xetthāthirāt ou à Chetthāthirāt ; Lān Xāng à Lān Sāng ou à Lān Chāng ; et Chiang Mai à Sieng Mai ou à Xieng Mai. Les toponymes devenus modernes sont orthographiés suivant la norme actuelle (ex : Vientiane, Luang Prabang, Xieng Khuang, That Luang). Dans les citations, nous avons respecté la transcription des auteurs tant que celle-ci utilisait les signes diacritiques courants.

[1] On citera les deux principaux : G. Condominas, « Notes sur le bouddhisme populaire en milieu rural lao », *Archives de Sociologie des Religions*, n° 25, 1968, pp. 81-110 (republié dans *Aspects du bouddhisme lao*, *Bulletin des Amis du Royaume Lao*, n° 9, 1973, pp. 27-120 – et dans une édition actualisée et bilingue français-lao sous le titre *Le bouddhisme au village*, Éditions des Cahiers de France, 1998, Vientiane) ; Marcel Zago, *Rites et cérémonies en milieu bouddhiste lao*, Documenta Missionalia 6, Universita Gregoriana, 1972, Roma.

[2] L'ouvrage de Paul Le Boulanger, *Histoire du Laos français*, 1931, a servi de modèle à l'ensemble des écrits occidentaux qui ont été produits jusqu'à présent sur le passé des royaumes lao.

[3] M. Lorrillard, "D'Angkor au Lān Xāng : une révision des jugements", *Aséanie* 7, 2001, pp. 19-33.

cadres géographiques et chronologiques distincts, dont la délimitation scientifiquement établie reste encore à faire. L'objet de la présente étude est de contribuer à établir la géographie historique du bouddhisme dans cet espace aux frontières politiques fixes que constitue le Laos moderne (carte n° 1)[4]. Restreindre le traitement de la diffusion d'une religion à l'intérieur de limites géopolitiques récentes est évidemment une gageure : le bouddhisme n'est pas né dans la vallée du Mékong et sa pénétration, son adoption et son installation dans la région relèvent d'un processus lent, marqué par de grandes ruptures, à l'intérieur d'aires culturelles qui n'ont que peu à voir avec l'espace identitaire de la nouvelle « nation lao pluri-ethnique »[5]. Ce sont des raisons purement pragmatiques qui ont en fait guidé ce choix. L'intention n'est pas de traiter le bouddhisme d'Asie du Sud-Est à la lumière des vestiges retrouvés au Laos (les études sont encore trop lacunaires pour tenter ce genre d'exercice) : elle est avant tout de contribuer à combler un vide en apportant des données significatives qui sont spécifiques à un territoire resté en marge dans la recherche historique. Elle est par ailleurs de faire le point sur un travail de terrain mené depuis quelques années par le centre de Vientiane de l'École française d'Extrême-Orient, travail dont l'aboutissement est prévu en 2008, mais qui permet déjà d'avoir une vision relativement claire des perspectives qui s'ouvrent à l'investigation historique sur l'ensemble du territoire lao[6].

Depuis le 6 mars 2003, date de la signature d'une convention de partenariat avec le département de l'Archéologie et des Musées du ministère de l'Information et de la Culture de la RDP Lao, le centre EFEO de Vientiane travaille à un inventaire analytique des documents historiques conservés dans toutes les provinces du Laos. Ce programme est mené parallèlement à un projet de recherche sur les manuscrits sur feuilles de latanier, objet d'une convention de partenariat signée en 1993 avec le département de la Littérature et de la Culture de masse. Cet engagement dans les études archéologiques et philologiques se situe dans la lignée d'une tradition de recherches commencée par l'institution au Laos il y a plus d'un siècle[7] ; il s'inscrit également dans le cadre des programmes qui sont conduits depuis une dizaine d'années par les autorités lao, en lien avec des coopérations étrangères, pour protéger et mettre en valeur le patrimoine littéraire national[8]. L'École française d'Extrême-Orient effectue donc d'abord un travail de terrain – recherche « en amont » pourrait-on dire, puisqu'elle vise à identifier sur un large territoire, dont la plus grande partie fut longtemps inaccessible en raison des conflits régionaux, les matériaux utiles à la connaissance du passé. Ces matériaux sont de trois types :

1) les inscriptions, sur tout support, en toute langue et avec tout type de graphies ; le programme a pour finalité un inventaire complet[9] et la publication de la plupart de ces sources ;

---

[4] Les frontières actuelles sont (à peu de choses près) celles qui ont été fixées dans le traité signé entre la France et le Siam le 23 mars 1907.

[5] Concept en construction, dont dépend fortement la réussite de l'intégration du Laos dans les nouveaux enjeux de l'économie mondiale.

[6] Pour le résultat de ces recherches, je suis extrêmement redevable à mes collaborateurs lao du centre EFEO de Vientiane, MM. Khamsy Kinoanchanh, Kèo Sirivongsa et Sengthong Sohinxay, qui ont participé à toutes les enquêtes de terrain. Je remercie également MM. Viengphone Soukhavong, Kanda Kèosopha et Surinthorn Phetsomphu, fonctionnaires du ministère lao de l'Information et de la Culture, qui ont successivement fait partie des missions et ont contribué à leur succès.

[7] *Cf.* en particulier les *BEFEO* I, 1901, pp. 59, 99-118, 162, 407-409, 413 ; II, 1902, pp. 115, 235-245 ; III, 1903, pp. 1-33, 141-143, 364, 368-369, 442-446, 460-466, 660-663, 751. On retiendra également de façon générale les travaux de L. Finot, E. Lunet de Lajonquière, A. Barth, G. Cœdès, Ch. Batteur, M. Colani, P. Lévy, H. Deydier, Ch. Archaimbault, P.-B. Lafont, R.-A. Peltier, S. Phinith, F. Bizot et F. Lagirarde. Certains d'entre-eux sont accessibles sur le site http://laos.efeo.fr

[8] *Cf.* l'article de H. Hundius dans ce même volume. Le projet de coopération lao-allemand de préservation des manuscrits du Laos est proche de celui qui est mené au Cambodge par l'École française d'Extrême-Orient. Il ouvre des perspectives considérables à la recherche, puisqu'il met à la disposition des philologues des inventaires de manuscrits couvrant tout le pays, mais également les microfilms d'un grand nombre de textes.

2) les manuscrits dont la valeur pour la connaissance historique est avérée, mais qui ont échappé jusqu'à présent à tout inventaire [10];

3) les vestiges archéologiques (objets, monuments) liés aux différentes périodes historiques [11].

Le travail « en aval » consiste alors en une analyse approfondie de certains de ces documents, visant à leur édition critique (lorsqu'il s'agit de sources écrites) ou à leur contextualisation dans des études spécifiques. L'ensemble des données collectées doivent à terme être intégrées dans des systèmes d'information géographique (SIG) qui seront actualisés et mis à la disposition des chercheurs [12].

La grande majorité des documents identifiés au cours des enquêtes de terrain relève logiquement des périodes les plus récentes – en gros les cinq derniers siècles. Ils apportent donc des informations nouvelles sur l'histoire et la culture des peuples t'ai (Lao, Lü, Thai Neua, Yuan, etc.) ayant évolué au second millénaire sur le territoire formant le Laos actuel. La présente contribution, reflétant la quantité, la richesse et la répartition des sources inventoriées, portera plus particulièrement sur les indices matériels liés à la diffusion du bouddhisme parmi ces peuples, et en particulier chez les Lao. Le phénomène fut étroitement lié pour ces derniers à l'émergence et à l'affirmation du Lān Xāng sur le plan régional, car il fut le vecteur d'une idéologie nouvelle et l'un des moteurs essentiels du développement économique de ce royaume. Dans un premier temps, il sera cependant nécessaire de procéder à un état de nos connaissances sur le bouddhisme au Laos, préalablement à son adoption par les T'ai.

L'idée selon laquelle la religion ne serait pas apparue d'une façon subite en milieu lao au milieu du XIVe siècle avait déjà été mise en doute par P. Lévy [13]. Celui-ci ne rejetta pas formellement la tradition historiographique laotienne faisant de Fa Ngum – un peu malgré lui – le véritable promoteur de rites et de croyances venues du Cambodge. Il remarqua cependant la présence sur le territoire lao de huit vestiges en pierre de facture khmère postérieurs au XIe siècle (dont trois avaient déjà été mis en évidence par L. Finot en 1917) et il s'étonna que ceux-ci n'aient manifestement pas servi de modèles aux traditions artistiques naissantes du Lān Xāng [14]. C'est toutefois à Pierre-Marie Gagneux qu'il faut véritablement attribuer la remise en cause de la date de l'introduction du

---

[9] Il est toutefois impossible de prétendre à un travail exhaustif, d'une part parce qu'il est sûr que des sources auront échappé à notre vigilance, d'autre part parce qu'il est fréquent que les inscriptions se répètent. Dans ce cas, l'inventaire se limitera à des exemples représentatifs.

[10] Le projet lao-allemand de préservation des manuscrits concerne les documents qui sont déposés dans les temples. Les investigations menées par le centre de Vientiane dans les provinces ont permis de retrouver des manuscrits lao à valeur historique chez des particuliers, ou même dans des villages de minorités ethniques qui les conservent comme objets sacrés associés à des rituels. Un certain nombre de textes lao rares ont également été identifiés hors du Laos.

[11] Les vestiges préhistoriques, dont l'identification requiert un œil professionnel et exercé, ne sont pas pris en compte par ce programme. Ils sont maintenant l'objet d'un certain nombre de programmes de coopération (*cf.* les articles de T. Sayavongkhamdy, J. White, A. Källen et J. Van Den Bergh dans ce même volume).

[12] Les travaux menés par le centre EFEO de Vientiane font partie d'un grand programme régional de recherches qui couvre également le Cambodge, la Thaïlande et le sud du Vietnam.

[13] "Les traces de l'introduction du bouddhisme à Luang Prabang", *BEFEO* XL-2, 1940, pp. 411-424. L'auteur écrit que "Tout en nous montrant, sur ce point, circonspect, on peut douter qu'au milieu du XIVe siècle, alors que le bouddhisme fleurissait depuis des siècles dans des contrées toutes proches de Luang Prabang, telles celles des bassins du Menam Septentrional (C'ieng Mai, C'ieng Sen, C'ieng Rai), du Moyen (Vientiane) ou du Bas-Mékong (Bassac), il n'ait pas quelque peu touché ce royaume, qui déjà aurait eu des rapports avec le reste de la péninsule Indochinoise dans la période qui précéda le gouvernement des dynasties t'ai (p. 420)". Un certain nombre d'idées exprimées ici – ancienneté du "royaume" de Luang Prabang, proximité des autres aires politico-culturelles, ancienneté de la pratique bouddhique dans les grandes cités t'ai du Lan Na, etc., posent aujourd'hui problème.

[14] P. Lévy ne formule pas explicitement l'idée que ces vestiges n'aient pas été liés à la mission cambodgienne demandée par Fa Ngum. Il n'affirme pas non plus une présence khmère à Luang Prabang antérieurement au XIVe siècle, se contentant de remarquer que "La diversité du grès qui compose nos pièces, jointe à celle de leur style, augmentent les preuves que pouvaient déjà apporter les monuments publiés par L. Finot sur les différences de dates et peut-être même des lieux de fabrication de pièces de ce genre *(op. cit.*, p. 419)". Il reste en fait prudent sur ces découvertes et laisse la porte ouverte à différentes hypothèses.

bouddhisme au Laos : elle fut formulée une trentaine d'années plus tard, à la suite de l'excavation et de la mise au jour, à une soixantaine de kilomètres au nord de Vientiane, d'une grande image en pierre du Buddha, associée à une stèle écrite en caractères et en langue môns. Un titre révélait définitivement la valeur de cette découverte : « *Vers une révolution dans l'archéologie indochinoise : le Buddha et les stèles de Thalat, Vientiane* »[15].

LE BOUDDHISME DES MÔNS

L'identification d'une civilisation

Révélée et étudiée en Thaïlande depuis le début du XXe siècle[16], la culture des Môns ne semblait avoir laissé au Laos aucun témoignage évident. Ch. Batteur publiait en 1925 une note sur des sculptures rupestres situées au nord de Vientiane, mais il mentionnait à peine leur caractère bouddhique et n'émettait aucune hypothèse sur leur origine[17]. En 1940, Suzanne Karpelès décrivait une nouvelle fois ces sculptures, ainsi que d'autres situées sur un site proche, Dan Sung[18] (carte n° 2). N'étant pas une historienne de l'art, elle fondait son étude sur des informations publiées par le prince Damrong à propos de l'art bouddhique en Thaïlande et établissait un parallèle avec l'art khmer de Lopburi, tout en remarquant les marques de l'art de Dvāravatī. Elle se trompait cependant dans la datation du premier site[19] et ne mentionnait à aucun moment de façon explicite la probable identité mône de ces lieux cultuels.

Avec la découverte en 1968 du Buddha et de la stèle inscrite de Thalat (fig. 1-2), tout un pan nouveau de l'histoire ancienne de la plaine de Vientiane commençait à s'ouvrir pour la recherche. P.-M. Gagneux saisit bien l'importance de ces témoignages : jusqu'à son départ forcé du Laos, en 1978, il ne cessa de mener des enquêtes pour trouver d'autres vestiges, tout comme il chercha dans la littérature écrite et orale les indices cachés susceptibles de ressusciter auprès des lecteurs avertis la mémoire de cette culture enfouie. Bien qu'autodidacte de formation, il est sans doute le chercheur qui a le plus contribué au développement des études historiques au Laos[20].

Dans le récit qu'il donne des circonstances de la découverte, P.-M. Gagneux insiste dès le départ sur sa localisation : Thalat est situé dans la pointe la plus septentrionale de la plaine de Vientiane, en bordure d'une barre rocheuse et au confluent de la Nam Lik et de la Nam Ngum. Cette dernière prend sa source sur le plateau de Xieng Khuang, et c'est

---

[15] *Bulletin des amis du royaume lao* (*BARL*), n° 7-8, 1972, pp. 83-105. Le contenu de l'article montre que le titre est fautif : une seule stèle fut trouvée au village de Thalat. La correction est faite par l'auteur dans les bibliographies postérieures.

[16] P. Pelliot ("Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIIe siècle", *BEFEO* IV, 1904, pp. 131-413) semble être le premier à établir un lien entre les Môns et le pays de Dvāravatī – localisé dans le bassin de la Menam Chao Phraya – où les Chinois reconnaissent très tôt une pratique du bouddhisme. Quelque vingt années plus tard, G. Cœdès révèle "l'importance du rôle joué par les Môns dans l'histoire du Laos occidental", c'est-à-dire le nord de la Thaïlande actuelle ("Documents sur l'histoire politique et religieuse du Laos Occidental", *BEFEO* XXV, 1925, pp. 1-202).

[17] "Notes et mélanges: sculptures rupestres au Laos", *BEFEO* XXV, 1925, pp. 203-204. On notera que par un hazard assez extraordinaire, cet article suivait juste celui de G. Cœdès mentionné précédemment.

[18] "Les grottes sculptées de la province de Vientiane (vestiges de l'art de Lavapuri)", *Bulletin des Amis du Laos* 4, pp. 141-148 (repris de façon incomplète dans *France-Asie* 118-120, 1956, pp. 770-772). S. Karpelès donne déjà des informations sur le site de Thong Vangsan (Vang Sang), signalé par Ch. Batteur, dans une note du *BEFEO* XXXIII (1933), pp. 1144-1145.

[19] Le chiffre lao 928 est inscrit sur la paroi. S'il s'agit d'une année, elle est en "Petite ère" et correspond à 1566/67 de l'ère chrétienne, attestant ainsi une réoccupation du site. Cette appropriation de lieux cultuels môns par les Lao à partir du XVIe siècle est attestée par de nombreux autres vestiges. S. Karpelès pensait que ce chiffre était lié à la "Grande ère" (jamais employée par les Lao) et correspondait à l'année 1006.

[20] *Cf.* M. Lorrillard, "In memoriam : Pierre-Marie Gagneux", *Péninsule*, n°33, 1996, pp. 4-11. On trouvera dans cet article une bibliographie complète. Le travail le plus important est sans conteste *Contribution à la connaissance de la civilisation laotienne d'après l'épigraphie du Royaume de Vientiane (XVe-XIXe siècles)*, thèse de doctorat EHESS, 1975 – qui a servi de base aux recherches menées par le centre EFEO de Vientiane.

peu avant Thalat qu'elle quitte une région montagneuse pour « *s'étendre paresseusement en de larges méandres le long de la bordure nord de la plaine* », avant de se jetter dans le Mékong à 80 km en aval de Vientiane. Le site était donc très favorable pour l'habitat (confluence de deux rivières) et marquait en même temps la limite d'un espace aux configurations physiques très nettes[21] : il apparaît en effet comme le sommet d'un triangle dont les côtés s'ouvrent largement vers le sud… et sur la Thaïlande du Nord-Est dont l'importance dans le développement des premières cultures historiques ne cesse de se révéler[22]. Il fut donné à E. Guillon de publier assez rapidement la traduction de la stèle inscrite[23], dont C. Jacques avait déjà reconnu l'écriture et la langue et défini le sujet, à savoir une liste de dons à un temple du Buddha[24]. Le spécialiste du môn et l'épigraphiste du monde khmer ne divergèrent que sur la datation : VIe-VIIe siècles pour le second, VIIIe siècle pour le premier, avec les précautions d'usage. Quand à l'image en pierre, elle fut liée à l'art de Dvāravatī et datée du VIIIe siècle, au plus tard du IXe[25].

P.-M. Gagneux ne fut pas surpris par le style que présentait ce Buddha. Il se rapprochait d'autres images ou fragments, répartis à différents endroits autour et à l'intérieur de la capitale lao, dont l'étude n'avait jamais été entreprise[26]. En 1977, après trois années de "recherches archéologiques de surface" menées avec le service des Monuments historiques du Laos, il publie « *l'inventaire descriptif sommaire de toutes les pièces anciennes actuellement identifiées dans la plaine de Vientiane* ». Celui-ci comporte 105 entrées, les vestiges relevant des époques lao et khmère étant exclus[27]. Les pièces sont toujours des sculptures sur pierre (ronde-bosse et bas-relief) – le bronze n'est pas attesté – et relèvent pratiquement toutes du bouddhisme. Parmi celles-ci on trouve 47 Buddha en position assise, 11 en position debout, ainsi que 9 têtes du Buddha qui n'ont pu être reliées à un corps. Le caractère majoritairement bouddhique de ces vestiges est également prouvé par d'autres types iconographiques : 4 stèles où le Buddha est figuré au milieu d'un groupe et surtout 14 stèles où le motif principal est un *stūpa* stylisé.

---

[21] Le village de Ban Thalat a été construit en 1965-66, au moment où s'édifiait le gros barrage qui capte aujourd'hui les eaux de la Nam Ngum au débouché des zones à relief.

[22] En 1972, P.-M. Gagneux ne tira pas tous les enseignements que permet l'examen de la position de Ban Thalat. Alors que le site s'ouvre vers les grands espaces plats méridionaux, il écrit que « *La pénétration vers le cœur de la péninsule est plus facile à partir des vallées de la Mènam, de la Salouen et de l'Irraouadi, qu'au travers des plateaux khmers et siamois ; il est donc possible que dès le VIe ou le VIIe siècle, des moines bouddhistes soient parvenus dans la région de Vientiane, Louang Prabang venant de Birmanie* » ("Vers une révolution…", *op. cit*, p. 102). Il ignorait manifestement encore certains travaux, tels ceux d' E. Seidenfaden (1954), M. C. Subhadradis Diskul (1956) et H.G. Q. Wales (1969), qui mettaient déjà en évidence l'importance du bassin de la Nam Mun pour la diffusion du bouddhisme. E. Guillon (*cf. infra*, p. 341) écrivait encore en 1974 qu' « *Entre les diverses cités mises récemment à jour sur le plateau de Korat et la plaine de Vientiane, il n'y a jusqu'à maintenant qu'un grand vide* ». Une meilleure circulation de l'information sur l'archéologie des huit provinces thaïlandaises les plus septentrionales du "Phak Isan" permet de rendre totalement caduque ce jugement. Il ne semble pas que des vestiges môns aient été retrouvés plus haut que la plaine de Vientiane. La région de Luang Prabang, en particulier, ne fut certainement pas touchée directement par cette culture. Dans un bref rapport de mission daté de 1975, M. Giteau fait bien état d'un "Buddha d'art môn" au Vat That Luang de l'ancienne capitale royale, mais il s'agit d'une observation rapide et à partir de laquelle on ne peut tirer aucune conclusion (cette pièce est d'ailleurs probablement le Buddha de facture khmère mentionné par L. Finot et P. Lévy).

[23] "Recherches sur quelques inscriptions môn – I. Traces de l'influence môn dans la plaine de Vientiane (Laos)", *BEFEO* LXI, 1974, pp. 339-348.

[24] "Vers une révolution …", *op. cit.* pp. 95-96.

[25] M. Giteau, *Art et archéologie du Laos*, 2001, p. 60. E. Guillon, *op. cit.*, p. 346, date cette image de la fin du VIIe ou du début du VIIIe siècle.

[26] Dans son rapport de mission de 1975, M. Giteau écrit qu'« *Au cours du mois d'août, j'ai consacré quelques matinées à l'inventaire des pièces d'art môn et d'art khmer trouvées dans la région et déposées au Vat Ho Phra Keo, car le catalogue Unesco* [Laos : Études de collections d'art bouddhique*,* 1969] *ne portait que sur les pièces d'art lao* ». Ce fut l'unique étude spécialisée consacrée à ce type de vestiges. Il est dommage que l'inventaire descriptif n'ait pas été publié.

[27] P.-M. Gagneux, *Les sites anciens de la plaine de Vientiane (VIIe- IXe siècles)*, rapport préliminaire (pour le chef du service des Monuments historiques), document ronéotypé, 78 pages, Vientiane, 1977. Le caractère môn des pièces n'est pas toujours certain. Quelques-unes d'entre-elles témoignent peut-être d'une influence khmère. Les rares vestiges présents à Vientiane qui relèvent de l'art angkorien, comme la stèle trouvée à Say Fong, ne sont pas compris dans cet inventaire car ils sont postérieurs au XIe siècle.

P.-M. Gagneux éprouve toutefois quelques difficultés à intégrer ces témoignages dans un cadre historique bien défini. Ses recherches restent étroitement liées au territoire lao et ses conclusions se basent essentiellement sur les vestiges archéologiques retrouvés autour de la capitale[28]. Il ne semble pas avoir eu la possibilité de pousser plus au sud ses investigations, ni même d'aller reconnaître sur l'autre rive du Mékong des sites anciens que des itinéraires ont longtemps relié directement à Vientiane. En 1978, il possède la littérature en langue occidentale sur Dvāravatī et la supposée extension orientale de sa culture (Seidenfaden, Dupont, Wales, Boisselier, etc.) ; il a même accès aux informations de la nouvelle revue de vulgarisation historique *Muang Boran* qui fait le point sur les travaux des chercheurs thaïlandais[29]. P.-M. Gagneux peut donc intégrer les témoignages qu'il connaît à une grande aire culturelle, celle des Môns – mais son approche est limitée par le choix (volontaire ?) qu'il fait de suivre la périodisation nationaliste de l'historiographie officielle lao en cours, et d'enfermer les vestiges du Laos dans un art spécifique, celui dit de " Si Khottabong " ou " Sri Gotapura "[30]. Le nom a été emprunté à la littérature et à la tradition orales laotiennes[31] : il fait référence à un royaume ancien – puisque son histoire est liée au début de l'expansion du bouddhisme – qui est supposé avoir existé au Centre-Laos, dans la région de l'actuelle ville de Tha Khaek. Sans s'appuyer sur de véritables témoignages archéologiques, P.-M. Gagneux est ainsi amené à supposer l'existence d'un royaume indépendant, dont le centre est placé à l'intérieur des limites du Laos, et dont le rayon d'action aurait atteint tout le plateau de Korat ainsi qu'une partie du Cambodge[32]. Il tire alors des conclusions sur le caractère autochtone et très ancien de la culture lao actuelle, une idée qui, dans l'historiographie lao contemporaine, a été développée jusqu'à l'extrême[33].

---

[28] L'inventaire mentionne pour la localisation de ces pièces 36 endroits différents, mais ceux-ci se répartissent dans 14 unités distinctes, soit 9 villages et ville (Vientiane), et 5 sites non habités. La capitale elle-même compte 20 lieux, dont des temples, des musées et des sites transformés. Le territoire couvert ne représente en fait qu'une toute petite partie de la plaine de Vientiane : il correspond surtout aux zones d'habitat en bordure de la route n°13 et ressemble à un croissant dont la pointe nord serait formé par Ban Thalat, la pointe sud par Ban Simano (à une quarantaine de kilomètres en aval de Vientiane) et la partie centrale par la capitale elle-même.

[29] Les historiens de l'art et les archéologues thaïlandais – prenant le relais de leurs collègues occidentaux – ne commencent véritablement à publier sur la culture mône qu'à partir du milieu des années 70. Piriya Krairiksh est peut-être celui qui inaugure un nouveau type de recherches dans ce domaine, avec *Buddhist Folk Tales Depicted at Chula Pathon Cedi* (thaï et anglais), 1974 et "*Semas* wih Scenes from the *Mahānipāta-Jātakas* in the National Museum at Khon Kaen", *Art and Archaelogy in Thailand*, 1974. Srisakra Vallibhotama porte également rapidement son attention sur le Nord-Est de la Thaïlande et produit des articles qui servent de références tels "The Sema Complex of the Northeast", *Muang Boran* 2.1, 1975 (en thaï), "The Northeast between the 12th-16th c. B.E.", *Muang Boran* 3.1, 1976 (en thaï), "Sema Stone Boundary Markers from the Northeast: Survey and the Continuation of the Megalithic Culture in the Region", *Muang Boran* 11.4, 1985 (en thaï). Ils seront suivis par un certain nombre de chercheurs qui publient en particulier dans les revues *Silapakorn* et *Muang Boran*. Certains, tels Dhida Saraya et Phasook Indrawooth, ont consacré des monographies à Dvāravatī et à la culture mône ancienne.

[30] Il faut toutefois noter la prudence et la lucidité de P.-M. Gagneux vis-à-vis de cette classification : « *N'ayant encore à notre disposition aucune appellation convenable pour désigner l'art ancien de la plaine de Vientiane (…), nous utiliserons donc provisoirement et en attendant mieux celle d'"art de Sikhottabong", pour le désigner ici, étant bien entendu que nous n'attacherons à cette appellation d'autre sens que le suivant : "art qui s'est manifesté dans la plaine de Vientiane entre le VIIe et le XIe siècle de notre ère* » (1977 : 8). De même la conclusion d'un de ses chapitres : « *En résumé, il nous apparaît donc possible de classer l'art de Sikhottabong parmi les arts môns, sans pouvoir cependant l'assimiler complètement à celui de Dvâravatî. Une étude iconographique plus poussée permettra peut-être un jour de le considérer comme un style" ou une "école" rattaché à l'art de Dvâravatî, mais nous n'en sommes pas encore là à l'heure actuelle (1977 : 28)* ».

[31] *Cf.* Ch. Archaimbault, *Contribution à l'étude d'un cycle de légendes lao*, PEFEO CXIX, 1980.

[32] « *De puissants royaumes môn se font et se défont dans la région tout au long des siècles : Dvâravatî, Haripunjaya, Lavo, Srigotapura … jusqu'aux alentours du XI-XIIe siècle, époque vers laquelle ils semblent à peu près tous tombés sous la domination d'Angkor* » ("La culture lao et ses origines", p. 183). Les trois premiers "royaumes" étant situés à l'ouest, dans le bassin de la Menam Chao Phraya et de ses affluents, on en déduit que Sri Gotapura englobait toute la vallée moyenne du Mékong.

[33] *Cf.* M. Lorrillard, "Lao history revisited: paradoxes and problems in current research", *South East Asia Research*, vol. 14, n° 3, 2006 ; pp. 387-401.

Les vestiges matériels

Les résultats des enquêtes de terrain qui ont été menées depuis quatre années dans le centre et le sud du Laos auraient très certainement renforcé P.-M. Gagneux dans ses convictions. Dans la plaine de Vientiane même, de nombreux vestiges peuvent être ajoutés à la liste de ceux qui avaient été identifiés en 1977. S'il est encore difficile de procéder à un inventaire définitif [34], on peut cependant établir que le nombre des stèles historiées portant l'image stylisée d'un *stūpa* – témoignage typique de l'archéologie mône de la vallée du Mékong – est passé de 14 à 40 pièces, avec des représentations toujours diversifiées [35] (fig. 3-4). On mettra ici à part une pièce de très belle facture qui a été retrouvée dans la province de Vientiane, mais au-delà des reliefs qui enserrent la plaine, à Sanakham, au confluent de la Nam Mi [36] (fig. 5). Il s'agit du témoignage le plus en amont (et non le plus septentrional) qui ait été identifié sur les rives du Mékong [37]. Dans la province de Savannakhet, l'existence de ces "bai-semā" est attestée par quelque quarante exemplaires, dont certains impressionnent par leur taille et par la qualité de leur facture [38] (fig. 6). Quatre autres de ces vestiges ont été repérés dans la province de Saravane, qui semble être la limite méridionale de l'aire d'expansion de cette catégorie de témoignages sur la rive gauche du Mékong [39]. Des "bai-semā" sans décor ont également été retrouvés dans les provinces de Khammouane et de Borikhamxai, entre Vientiane et Savannakhet, mais ne portent pas de façon explicite la marque mône. Cette région se distingue par ses reliefs, très proches du grand fleuve, qui ont limité une expansion de l'habitat à l'intérieur des terres. Au bord des voies d'eau, un grand nombre de temples en ruines ont cependant été signalés, mais n'ont pu encore tous être visités. Il faut préciser par ailleurs que beaucoup des vestiges qui ont été inventoriés sont encore à moitié enfouis et attendent leur dégagement – un travail qui n'a pu être réalisé au cours de ces recherches qui se limitaient à la surface. Des dizaines de sites offrent ainsi un potentiel certain pour la fouille archéologique, à commencer par le "Muang Kao" (ville ancienne) de Tha Khaek, dont l'importance historique est déjà avérée par les sources écrites.

En dehors des "bai-semā", typiques de la vallée du Mékong, l'objet cultuel caractéristique de la culture mône est bien évidemment l'image du Buddha, représentée en position assise ou debout et effectuant un certain nombre de gestes bien déterminés. Le Laos, contrairement à la Thaïlande, n'a révélé pour l'instant aucun témoignage en bronze [40]. Toutes les images sont façonnées dans le grès, qu'il s'agisse de bas-reliefs ou

---

34 L'absence d'archives précises sur les collections muséographiques ne permet pas de retrouver l'origine ou les dates de découverte et d'entrée de certaines pièces, en particulier au Vat Ho Phra Keo et au That Luang.

35 Parmi les localisations de ces nouvelles pièces, on mentionnera du nord au sud Ban Thalat et Ban Nong Khon (district de Phon Hong), Ban Vieng Kham (district de Thourakhom), Ban Na Sone (district de Na Xai Thong), Ban Saphang Mo (district de Xai Settha), Ban Somsanouk (district de Hat Xay Fong) et Ban Thoun Loua (district de Pak Ngum).

36 Les recherches menées dans la vallée de la Nam Mi même n'ont rien donné. Sanakham est en face de la ville thaïlandaise de Chiang Khan et s'ouvre donc sur la vallée de la Nam Lœi dont le cours, à quelque 80 km plus au sud, traverse la plaine de Wang Saphung. Des "bai-semā" môns ont été retrouvés dans plusieurs sites de ce dernier district (*cf. Saranukrom Vatthanatham Thai - Phak Isan*, Lem 12, p. 3995, en thaï). Une quarantaine de vestiges sont ainsi conservés dans le Wat Phatthasimaram de Ban Bung Phak Kam ; plusieurs d'entre-eux présentent des traits iconographiques communs avec le "bai-semā" de Sanakham.

37 Cette stèle apparaît quelque peu isolée (si l'on met à part quelques images de Buddha en pierre, apparemment môn es, trouvées au même endroit) et on sait qu'elle a servi au début du XVIe siècle de support à une inscription lao (*cf. infra*). Comme il s'agit d'une pièce de très belle facture, elle a pu être choisie et ramenée d'ailleurs, peut-être de Wang Saphung.

38 Ces "bai-semā" ont été identifiés dans les districts de Xaibouri, Xaiphouthong, Songkhon et Phin.

39 District de Lakhon Pheng. Celui-ci est voisin du Muang Songkhon, le district riverain du Mékong le plus méridional de la province de Savannakhet, dont il est séparé par le cours de la Nam Se Bang Noan. Aucun "bai-semā" portant la figure stylisée du *stūpa* n'a été retrouvé dans la province de Champassak. Le doute subsiste quant à un certain nombre de stèles localisées dans la province d'Attopeu, d'autant que plusieurs d'entre-elles sont encore en grande partie enterrées.

de ronde-bosses. On peut distinguer dans la première catégorie deux types : les images sculptées dans la paroi – il s'agit alors de sites rupestres dont les deux plus fameux sont Vang Sang (fig. 7 et 8) et Dan Sung (fig. 9) – et les images adossée à des stèles. Dans la province de Vientiane (englobant le district de Sanakham), on a retrouvé une trentaine de ces dernières, souvent brisées et de facture très fruste. Il faut distinguer parmi elles deux stèles historiées qui donnent à voir chacune l'illustration d'une scène encore non identifiée, mais probablement tirée d'un texte canonique. La première, déposée depuis une date inconnue dans le Vat Phon Pa Nao de la capitale, est haute de pratiquement deux mètres et présente un Buddha assis en méditation, à la gauche duquel se tient un personnage debout. La seconde a été exhumée en 2001 dans le quartier de Saphang Mo (également dans la capitale) et montre un Buddha paré (?) assis, auprès duquel se prosternent deux autres personnages en costume princier (fig. 10). À quelques mètres seulement de ce vestige, on a mis au jour en 2007 une autre stèle qui, cette fois-ci, ne représente pas directement le Buddha, mais un homme debout qui offre manifestement un objet à une femme se tenant en face de lui. Les quelques caractères d'écriture qui sont gravés sur la partie supérieure de la pierre permettont peut-être d'identifier la scène. Ces trois témoignages sont en tout cas à rapprocher des stèles historiées que l'on a retrouvées dans le nord-est de la Thaïlande, en particulier dans les provinces de Kalasin et de Chaiyaphoum. Un document similaire est également conservé à quelques kilomètres de Vientiane, dans le Wat Hin Mak Peng, sur l'autre rive du Mékong[41].

Les images les plus nombreuses du Buddha sont cependant celles qui ont été traitées en ronde-bosse, terme peut-être impropre dans la mesure où les parties postérieures des images sont généralement moins achevées que les parties antérieures. Parmi la soixantaine de représentations retrouvées dans la plaine de Vientiane, aucune n'est parvenue intacte. Les corps sont presque toujours sans tête (fig. 11), et beaucoup de têtes ne peuvent être rattachées à des corps (fig. 12). Les images de Buddha assis en méditation sont les plus nombreuses, mais la position en *abhaya mudra* est également très fréquente. Il n'est pas rare que la partie inférieure représente le *nāga*, mais le socle apparaît plus souvent comme une base sans décor ou ornée de quelques motifs simples.

Des images de Buddha en pierre proches de celles de la plaine de Vientiane ont été localisées récemment dans les provinces centrales de Borikhamxai et de Khammouane, mais elles sont en nombre restreint[42] et il n'est pas absolument certain qu'elles aient été associées à un contexte môn. Plus au sud, la province de Savannakhet présente cette particularité d'offrir de nombreux "bai-semā" ornés du *stūpa*, mais pratiquement pas d'images du Buddha sculptées dans la pierre[43]. Il faut mettre ici à part la province très méridionale de Champassak où se retrouvent, parmi des centaines de vestiges typiquement khmers, des images particulières qui, pour la plupart, n'ont jamais

---

[40] On trouve dans le dépôt de Champassak, provenant des collections du prince Boun Oum, plusieurs Buddha en bronze de style indien, tous identiques, qui sont très probablement des faux. Ils paraissent être la réplique du fameux Buddha "pré-môn" de Korat (*cf.* Dupont 1959, pp; 164-167; Cœdès 1964, p. 41) qui appartient à la tradition d'Amaravati et de Ceylan, tout en montrant des traits spécifiques. En Thaïlande, les images de Buddha en bronze les plus anciennes sont toutes de petite taille.

[41] *Cf.* Aroonsak Kingmanee, "A Boundary Marker of *Vidhurapandita-Jataka* from Nong Khai", *Muang Boran* 24.3, 1998, pp. 107-112 (en thaï). Cette pièce historiée, ainsi que dix autres "bai-semā", ont été exhumés en 1992 dans le district de Pho Tak (province de Nong Khai), en retrait du Mékong mais à proximité du Phu Phra Bat qui paraît avoir été un site cultuel important. Ils ont été amenés au Wat Hin Mak Peng (district de Si Chiang Mai) en 1994.

[42] Dans la province de Borikhamxai, aucune découverte importante n'a été faite. La province de Khammouane a révélé une dizaine de Buddha en pierre assis et plusieurs têtes isolées.

[43] Deux témoignages particuliers sont conservés au That In Hang. Il s'agit d'un corps sans tête, qui est manifestement celui d'un Buddha debout, et d'une tête que l'on n'a pu encore rapprocher du corps, mais qui évoque davantage une divinité hindouiste. Dans certaines provinces, le manque de vestiges ne signifie pas nécessairement qu'ils n'aient pas existé : le pillage n'est pas à sous-estimer – et les images de Buddha exercent davantage de convoitises que les lourds et frustes "bai-semā", fussent-ils porteurs d'un décor.

été décrites par les spécialistes[44]. L'ouverture récente du musée de Vat Phou contribuera sans doute à développer des études sur ces collections anciennes du Sud-Laos. La plus importante pièce bouddhique est probablement ce fragment de Buddha assis à l'européenne, dont seul la partie inférieure – jusqu'au départ des cuisses – est visible (fig. 13). Par sa facture, elle se rattache à un certain nombre de statues retrouvées dans l'aire culturelle de Dvāravatī (mais aussi en Indonésie) qui témoignent de l'influence de types indiens de la période pala. Quelques très belles têtes ont également été retrouvées, ainsi que des images incomplètes et plus frustes de Buddha assis qui rappellent les types signalés plus haut. La pratique du bouddhisme dans la région de Vat Phou à l'époque préangkorienne n'a été vérifiée que très récemment avec la découverte, au cours de fouilles effectuées en 1996 et 1998 dans la cité ancienne qui borde le Mékong, de deux structures rondes mesurant chacune environ 25 m. de diamètre – pour lesquelles « *il paraît difficile* [de] *voir autre chose que deux* stūpa *accolés* »[45]. Les deux monuments sont pour l'instant datés du VIIe siècle, mais pourraient être antérieurs. Quelques-unes des statues bouddhiques conservées dans le dépôt de Champassak pourraient en être issues, car le prince Boun Oum avait fait creuser dans les années 70 une tranchée sur le site dans le but de trouver des vestiges anciens.

Les inscriptions

Le caractère môn du Buddha de Ban Thalat avait été mis en évidence par son étude stylistique, mais également et surtout par le fait qu'il avait été découvert en même temps qu'une stèle en langue et écriture mônes. P.-M. Gagneux indiquait en 1977 que deux autres inscriptions, l'une sur une paroi rocheuse, l'autre sur une stèle conservée au That Luang, pouvaient également être d'écriture mône, même si leur état n'autorisait aucune transcription ou lecture[46]. Quatre nouvelles inscriptions ont cependant été découvertes récemment et attendent leur déchiffrement. Les trois premières sont très effacées et ne pourront sans doute pas donner lieu à une lecture suivie, voire même à la reconnaissance de mots complets. Dans la plaine de Vientiane, deux caractères sont identifiables sur une stèle non historiée découverte en 2005 à Ban Na Sone – un "t" et un "k" – qu'un fleuron bien marqué relie aux inscriptions en écriture khmère postérieures au IXe siècle. Un "k" bien visible sur une stèle historiée (scène bouddhique sur une face, image du *stūpa* sur l'autre face) retrouvée en 2007 à Ban Saphang Mo, dans la capitale, semble montrer que l'inscription est ici un peu plus vieille (VIIIe-IX^e^s.) que la précédente. Mais ces observations faites sur des caractères isolés ne peuvent bien sûr donner lieu à aucune conclusion définitive, d'autant plus que les comparaisons ont été faites avec des types paléographiques qui sont géographiquement très distants. La prudence est moins nécessaire en ce qui concerne la troisième inscription, gravée sur un "bai-semā" avec *stūpa* de la province de Savannaket, car son déchiffrement s'avère totalement impossible pour l'instant. Il est à espérer que la quatrième inscription, retrouvée sur le site déjà connu de Dan Sung et pourtant restée jusqu'il y a peu inaperçue[47], livrera davantage d'informations (fig. 14). L'épigraphiste se heurte cependant ici à un problème particulier, puisque le texte, composé de sept lignes, est manifestement rédigé avec deux écritures différentes qui sont toutes deux difficilement lisibles de façon suivie. La graphie des trois premières lignes peut être définie comme

---

44 J. Guy a ébauché la description d'une partie de ces pièces (document à diffusion limitée).

45 M. Santoni, Ch. Hawixbrock, "Fouilles et prospections dans la région de Vat Phu (province de Champassak, Sud du Laos)", *BEFEO* 85, 1998, pp. 387-405. *Cf.* également l'article de M. Santoni dans ce volume.

46 Sur la stèle de la porte sud du That Luang, tout juste peut-on distinguer sept caractères dont les deux derniers correspondent peut-être au phonème "maḥ".

47 P.-M. Gagneux (*Les sites anciens…*, *op. cit.*) mentionne en 1977 que « *le site de Dan Soung comporterait, d'après certains habitants de la région, une inscription rupestre en khom (nom donné par les Lao aux écritures anciennes non lao : khmères ou môn), mais nous ne l'avons pas encore vue* ».

"post-pallava", c'est-à-dire qu'elle est postérieure au VIIe siècle et qu'elle appartient encore au premier millénaire. Aucun exemple proche de ce type d'écriture n'a pu cependant être identifié et servir de référence pour une datation. La graphie des trois dernières lignes, qui révèle nettement des fleurons, est à l'évidence une écriture khmère et n'est pas antérieure au Xe siècle. Le texte est manifestement versifié, puisque chacune de ses 7 lignes laisse voir une nette césure séparant à chaque fois deux groupes de 8 syllabes. La langue paraît d'ailleurs bien être le sanskrit, car un *śrī* est très reconnaissable, de même que le signe du *visarga* qui ponctue au moins deux *pāda*. Il y aurait donc une cohérence dans la composition que l'on ne retrouve pas avec la graphie[48].

La présence d'inscriptions liées aux Môns dans le bassin du Mékong n'a été mis en évidence que très récemment, même si le fait avait été suspecté relativement tôt par G. Cœdès[49]. Celui-ci relevait en effet les particularités graphiques de certaines inscriptions en langue sanskrite et n'hésitait pas à les mettre en parallèle avec les traditions artistiques de lieux déjà reconnus comme étant les centres d'une culture indépendante – non khmère[50]. Les premières traductions publiées d'inscriptions en langue mône du Nord-Est de la Thaïlande semblent cependant dater de 1968 (un an avant la mort de l'orientaliste) et être le fait de chercheurs thaïs : il s'agit de quatre courtes épigraphes gravées sur des ex-voto en terre cuite trouvés à Muang Fa Daet Song Yang[51]. La liste s'est alors rapidement enrichie, puisque Ch. Bauer relevait en 1991 pour la même région 47 inscriptions datées du VIIe au Xe siècle identifiées comme non khmères : 24 en langue mône et 23 en langue sanskrite[52]. À l'heure actuelle, on peut au moins ajouter 4 inscriptions à cette liste, dont 2 en sanskrit[53].

---

[48] Des photographies de cette inscription ont été envoyées à des spécialistes de l'épigraphie du premier millénaire. Nous n'avions pas encore obtenu leurs commentaires au moment d'achever cet article. Nous formulons donc nos conclusions avec la plus grande précaution.

[49] Dans une communication prononcée en 1988, C. Jacques ("Les Khmers en Thaïlande : ce que nous disent les inscriptions", *Premier symposium franco-thaï : La Thaïlande des débuts de son histoire jusqu'au XVe siècle*, Bangkok, 1995, pp. 38-44) rapporte qu' « *on connaît dans le Nord-Est de la Thaïlande un bon nombre d'inscriptions qui datent de cette période de silence des rois khmers du Cambodge* [milieu VIIe – milieu IXe siècles] *: G. Coedès les avait presque toutes incluses dans sa* Liste générale des Inscriptions du Cambodge*, par commodité, tout en sachant parfaitement que ces textes n'émanaient pas de "Cambodgiens"* ».

[50] G. Cœdès écrit à propos de K965, une inscription sanskrite de la province thaïlandaise de Chaiyaphum datée du VIIIe siècle : « *Cette évolution de l'écriture, pour ainsi dire en vase clos, peut être le fait d'une communauté bouddhique isolée et privée de contact avec les autres communautés. Il y aurait là un phénomène analogue à celui que l'on observe, non plus dans l'écriture, mais dans la sculpture en bas relief, plus à l'Est, à Muong Fa Det ou Kanok Nakhon, au Nord de Roi Et, et à That Phanom, dont Boisselier date les sculptures du Xe siècle* » ("Nouvelles données épigraphiques sur l'histoire de l'Indochine centrale", *Journal Asiatique* CCXLVI, 1958, pp. 131-132). Sur d'autres inscriptions de la même région et de la même époque, il souligne par ailleurs que « *Ces divers documents épigraphiques assez disparates ont pour caractère commun d'être étrangers au Cambodge, même s'ils emploient la langue khmère. Certains d'entre-eux émanent peut-être de pays ayant fait partie, ou ayant reconnu la suzeraineté, du royaume de Dvāravatī.* (…) *La plupart d'entre-eux présentent par ailleurs certains caractères paléographiques communs, qu'ils ont en commun avec l'inscription mône de Lop'buri, et qui semble indiquer la même influence mône* » (*ibid*, pp. 128-129).

[51] P. Bunprakong, Ch. Thongkhamwan, "Kham An Charük Thi Than Phra Phuttharup Akson Lae Phasa Mon Boran", *Silapakorn* 11-6, 1968, pp. 108-111.

[52] Ch. Bauer, "Notes on Mon Epigraphy", *Journal of Siam Society* 79-1, 1991, pp. 31-83. L'auteur insiste avec raison sur un fait (p. 54) : « *when we compare northeastern sites where Mon inscriptions are located , or have been reported, with those where contemporaneous Sanskrit inscriptions are located, we realize that in most cases Mon and Sanskrit inscriptions originate from the same site, as for instance in Ban Kut Ngong and Ban Kaeng (Chaiyaphum), Ban Nong Phai (Khon Kaen), or a site complex as in Kumphawapi (Udorn)* ».

[53] *Cf. Muang Boran* 23-1, 1997, pp. 148-149 (Chumphae, Khon Kaen) ; 23-3, 1997, pp. 166-167 (Ban Phan Na, Sakon Nakhon) ; 28-1, 2002, pp. 52-55 (Pho Tak, Nong Khai) – *Silapakorn* 37-3, 1994, pp. 59-65 (Kaset Sombun, Chaiyaphum). La langue des inscriptions des districts de Ban Phan Na et de Pho Tak n'était pas identifiée au moment de la publication des articles.

L'emploi du sanskrit dans des inscriptions bouddhiques anciennes de la vallée du Mékong est un phénomène qui n'a pas été assez commenté jusqu'ici. Il est courant, en effet, de lire dans des synthèses historiques sur l'Asie du Sud-Est que la religion des Môns était le bouddhisme theravādin d'expression pâlie. Dans le bassin de la Menam Chao Phraya, l'emploi de cette langue est en effet parfaitement attesté, puisque l'on a retrouvé un grand nombre de citations du *Tipiṭaka* gravées sur des pièces sculptées, en particulier sur les fameuses roues de la Loi (*dharmacakra*), typiques de l'art de Dvāravatī. Mais dans le Nord-Est de la Thaïlande, le mode de rédaction des inscriptions est tout autre car le pâli y est absent, tout comme la copie d'extraits du Canon (quelque soit son origine). Les langues employées sont le sanskrit, le môn et le khmer – et les textes sont toujours des compositions, le plus souvent des dédicaces. L'usage du sanskrit ne suffit pas en lui-même à conclure que le bouddhisme pratiqué n'était pas celui des Theravādin[54] ; mais le constat actuel de son exclusivité en tant que langue véhiculaire des affaires touchant au *dharma* doit tout de même nous amener à nous interroger sur l'identité du (des) courant(s) religieux représenté(s) dans le bassin du Mékong. Les inscriptions anciennes nous apportent assez peu d'indices sur le sujet : elles sont rares, courtes et souvent fragmentaires – et elles font référence à un vocabulaire et à des notions qui sont partagées par l'ensemble des sectes du bouddhisme[55]. Le problème est similaire en ce qui concerne l'iconographie des scènes représentées en bas-relief sur certains " bai-semā " du Nord-Est de la Thaïlande. Les historiens de l'art thaïlandais, se fondant sur les textes pâli, ont voulu y voir l'illustration de *jātaka* theravādin, alors que ces *jātaka* existent également en version sanskrite (incluant le sanskrit hybride)[56]. Certains détails, non relevés jusqu'à présent, pourraient alors avoir quelque importance pour une réappréciation du contexte religieux, ainsi cette représentation dans une stèle historiée trouvée dans la province de Kalasin[57] du bâton monastique (*khakkharaka*), objet inconnu – sinon proscrit – dans les textes pâli, alors qu'il est parfaitement décrit dans des *vinaya* rédigés en sanskrit, en particulier celui des *Mūlasarvāstivādin*, autre secte du Petit véhicule[58]. Le *khakkharaka* est également l'un des objets emblématiques du *Mahāyāna* : on le retrouve jusqu'au Japon.

En 1964, en publiant une inscription considérée aujourd'hui comme mône de la province d'Udon Thani (K 98I) commémorant la fondation d'une borne (*sīmā*) « *par un ascète (*yati*) honoré des brahmanes (*vipra*) avec l'aide ou en compagnie des* bhikṣu », G. Cœdès avait déjà noté un « *curieux exemple de coexistence, à moins qu'il n'y ait là un témoignage de l'expansion du bouddhisme en milieu brahmanique, ou inversement* »[59]. Cette collusion entre les deux religions indiennes semble avoir laissé

---

[54] Si on n'a pas retrouvé dans le Nord-Est de la Thaïlande de textes en pâli, on n'a pas non plus découvert de citations d'un canon sanskrit. Le sanskrit était par ailleurs employé à Dvāravatī et à Ceylan, ce qui n'a pas empêché la diffusion des textes pâli dans ces contrées.

[55] La mention de Maitreya apparaît bien dans plusieurs inscriptions, mais la référence à ce Bodhisattva existe également dans la littérature et les inscriptions qui relèvent du Theravāda.

[56] Communication de Peter Skilling. P. Krairiksh (*op. cit.*) avait bien reconnu dans des bas-reliefs de Nakhon Pathom des scènes tirées de la littérature sanskrite, mais son analyse est moins documentée en ce qui concerne les collections du musée de Khon Kaen. Rungroj Phiromanukul ("A Sema Stone of the Sibi Jataka: Traces of Mahayana Buddhism in the Upper Northeast Region", *Muang Boran* 28-3, 2002, pp. 102-107, en thaï) est apparemment le seul à avoir reconnu dans un "bai-semā" issan une représentation du bouddhisme non theravādin. La facture semble cependant tardive, car déjà marquée par l'art angkorien.

[57] À Ban Huai Hin Tort, district de Kuchinarai. La stèle est aujourd'hui conservée au Musée National de Khon Kaen. *Cf.* P. Krairiksh, "Semas with Scenes…", *op. cit.* en particulier les pp. 47-48 et la figure 8. Comme le souligne cet auteur, c'est probablement un *khakkharaka* qui a été retrouvé dans le dépôt de fondation d'un monument môn de Nakhon Pathom, objet qui est décrit par P. Dupont (*L'archéologie mône de Dvāravatī*, PEFEO XLI, Texte, p. 88 ; planches, fig. 262).

[58] *Cf.* O. von Hinüber, *Sprachentwicklung und Kulturgeschichte – Ein Beitrag zur materiellen Kultur des buddhistischen Klosterlebens*, Stuttgart, 1992, en particulier les chapitres VI, VIII, X et XII. Dans une communication personnelle, P. Skilling nous informe que le *khakkharaka* était utilisé par plusieurs *nikāya* – incluant peut-être un courant *theravādin* tardif d'Asie du Sud-Est (ou des *Sthavira* du Nord de l'Inde) – et qu'il n'est pas significatif d'une appartenance à une secte particulière.

[59] G. Cœdès, *Inscriptions du Cambodge*, vol. VII, p. 159. À Muang Fa Daet, on a retrouvé un " bai semā " représentant le Buddha entouré de Brahma et d'Indra, aujourd'hui au musée de Bangkok (Q. Wales 1969, *op. cit.* p. 108 et pl. 62a).

peu de témoignages archéologiques dans le Nord-Est de la Thaïlande, mais elle est pleinement attestée dans la région de Vientiane, où plusieurs *liṅga* de facture très réaliste ont été retrouvés à côté de vestiges bouddhiques[60] (fig. 15). La coexistence des deux types d'objets cultuels n'embarrassait sans doute pas plus les populations d'autrefois qu'ils n'embarrassent celles d'aujourd'hui. Après la découverte en 2005 dans une ancienne rizière de cinq "bai-semā" et d'un *liṅga*, des foules se sont déplacées pour honorer ces vestiges – et c'est certainement le dernier qui eut droit au plus grand nombre d'hommages (rites de fertilité)[61].

Un espace de transition

Nous avons souvent fait référence à la culture mône de Dvāravatī. Son rapport exact avec la culture mône du Nord-Est de la Thaïlande n'a pas encore été élucidé[62]. Elle a cependant laissé des vestiges plus élaborés – et il est manifeste que son développement est lié à sa position côtière et à son exposition plus grande aux influences indiennes. Il se peut pourtant que le centre de la culture mône du bassin du Mékong (Muang Fa Daet ?) soit en fait un satellite éloigné de l'aire de Dvāravatī. En se diffusant vers le Nord et le Nord-Est, le bouddhisme aurait alors perdu de sa vigueur – en particulier dans ses manifestations artistiques, puisque l'iconographie, sauf cas exceptionnel, ne conserve plus guère que l'image du Buddha et celle du *stūpa*. On verra en abordant les vestiges khmers qu'une influence aurait pu également venir de l'Est.

On peut se demander par ailleurs s'il n'existe pas un lien entre la forme de bouddhisme qui fut pratiquée dans cette région et la culture mégalithique préhistorique et protohistorique. Pour marquer l'adhérence à la nouvelle religion, il suffisait alors de sculpter dans les grands blocs de pierre ses emblèmes et ses symboles les plus évidents[63]. De la "culture des mégalithes" on serait ainsi passé à une "Civilisation des Stèles"[64]. L'historien Sisakra Vallibhotama a consacré une partie de ces travaux à défendre ce type de thèse, en présentant le Nord-Est de la Thaïlande comme une sorte de laboratoire où une culture protohistorique régionale très forte aurait été refaçonnée progressivement par une influence venue de Dvāravatī, conférant au bouddhisme du bassin du Mékong une identité spécifique[65]. Il commence par remarquer que les groupes de *semā* de pierre entouraient trois types de structures spaciales : tumulus funéraires, lieux de culte et monuments religieux. Le premier se distinguait par le côté brut des pierres, ainsi que par l'absence de règles pour leur nombre et leur positionnement ; il était particulièrement représenté dans les bassins inférieurs des rivières Chi et Mun. C'est donc dans cette région que S. Vallibhotama place le creuset de la culture des stèles, d'où elle rayonna pour toucher le bassin supérieur de la rivière Mun et la région de Sakon Nakhon. Dans le détail, il dégage des différences stylistiques

---

[60] P.-M. Gagneux avait inventorié en 1977 dans la plaine de Vientiane quatre *liṅga*, ainsi qu'un fragment probable. Ceux-ci sont aujourd'hui au nombre de huit, dont deux qui sont très stylisés et dénotent une facture plus khmère (ils sont probablement postérieurs). Aucun socle de *liṅga* ou *yoni* n'est attesté dans la région. Un *liṅga* en contexte môn (présence des "bai semā" avec le *stūpa* stylisé) a été retrouvé récemment à Ban Phan Na (province thaïlandaise de Sakon Nakhon).

[61] Village de Ban Na Sone, district de Na Xai Thong.

[62] *Cf.* R. L. Brown, *The Dvāravatī Wheels of the Law and the Indianization of South East Asia*, 1996, en particulier le chapitre 1-2 : "The Interface: Northeastern and Southern Thailand".

[63] Si l'on voulait se départir de toute prudence, on soutiendrait que cette thèse explique le fait que l'on ait retrouvé de "vrais" mégalithes que dans les régions septentrionales, peu ou non bouddhisées (Hua Phan). Dans le bassin du Mékong, les anciens mégalithes auraient alors tous été transformés en "bai-semā", de la même façon que certains "bai-semā" ont été par la suite transformés en stèles de fondation de l'époque du Lān Xāng.

[64] L'expression "civilisation des stèles" est de B.-Ph. Groslier ("Prospection des sites khmers du Siam", *Coût et profits en archéologie*, CNRS, 1980 – republié dans *Mélanges sur l'archéologie du Cambodge*, Réimpression de l'EFEO n°10, 1997, pp. 189-220). L'archéologue, qui n'avait pas toutes les données actuelles, circonscrit cette civilisation aux provinces thaïlandaises de Kalasin, Sakon Nakhon et Nakhon Phanom.

[65] On trouvera une synthèse de ses recherches dans "Sema Stones of the Northeast: Its Development and Continuity", *La Thaïlande des débuts de son histoire jusqu'au XVe siècle*, Bangkok, 1995, pp. 190-195.

entre des groupes de provinces, mais il met surtout en évidence le caractère à la fois plus récent et plus marqué par les traditions artistiques khmères des stèles les plus septentrionales. Cette assertion est difficile à confirmer pour la province de Vientiane, car si effectivement l'influence khmère est perceptible pour d'autres types de témoignages (paléographie des inscriptions et fréquence des *liṅga*) – on est frappé pour les "bai-semā" par la variété et surtout par la dissemblance des différentes pièces – qui pour la plupart, d'ailleurs, sont de facture assez fruste. Cette "décadence" peut alors tout aussi bien s'expliquer par l'essoufflement (et donc par le caractère tardif de l'arrivée) des traditions que par l'éloignement des modèles. S. Vallibhotama met cependant en évidence un autre fait qui apparaît ici beaucoup plus significatif : il note la présence dans le bassin de la Nam Chi – parallèlement à la concentration des "bai-semā" – d'un grand nombre de zones d'habitat ancien circoncrites par des fossés ou/et des murs qui auraient pu former des cités ou des "centres urbains". Les populations du bassin de la Nam Chi auraient dû alors leur prospérité et le développement de leur culture au fait qu'elles étaient positionnées sur la voie passant par Chaiyaphum et Ubon qui reliait le bassin de la Menam Chao Phraya (Dvāravatī) au Chenla préangkorien, dont la porte était constituée par l'actuelle région laotienne de Champassak. La démonstration apparaît très cohérente car elle explique la richesse en vestiges anciens de certains sites comme Si Thep (passage vers le bassin de Menam Chao Phraya) ou la ville préangkorienne de Vat Phou (*cf. infra*). Elle permet également de mieux comprendre la "marginalité" de la plaine de Vientiane où les lieux de culte les plus importants semblent avoir été des sites rupestres. Elle donne par ailleurs un fondement à la richesse archéologique de la plaine laotienne de Savannakhet, celle-ci étant à proximité immédiate des grands centres de la culture mône du bassin de la Nam Chi (provinces thaïlandaises de Yasothorn, Roi Et, Kalasin, Maha Sarakham)[66].

Les Môns semblent avoir disparu soudainement du bassin du Mékong à partir d'une époque que l'on situe vers le Xe siècle. Celle-ci correspond au moment où les Khmers s'affirment sur le plan régional. On peut se demander si les premiers n'auraient pas été tout simplement " poussés " vers l'Ouest par les seconds, d'autant qu'à partir de la même époque ils commencent à laisser des témoignages en Birmanie[67]. Il se peut également que ces deux populations austroasiatiques se soient fondues l'une dans l'autre et que les Môns aient subi en profondeur un phénomème d'acculturation. La réoccupation d'un site môn par une population marquée par la culture khmère n'est en tout cas pas une chose rare dans la vallée du Mékong. Dans le village de Ban Phan Na (province de Sakon Nakhon), on trouve pratiquement côte à côte les "bai-semā" caractéristiques et un sanctuaire d'hôpital de l'époque de Jayavarman VII. Le site de Phu Phra Bat (province d'Udon Thani) présente un exemple encore plus flagrant d'occupation longue avec des peintures préhistoriques, de grands "bai-semā" môns historiés et des bas-reliefs rupestres qui portent clairement la marque de l'art khmer. Le site laotien de Dan Sung, où nous avons relevé une inscription qui semble être notée en deux écritures différentes, pourrait s'inscrire également dans ce type de configuration. Il n'est pas sûr qu'au moment où les populations t'ai-lao ont commencé à peupler les rives du Mékong, elles aient rencontré des locuteurs môns. Si ce fut le cas, rien ne semble avoir subsisté de ce contact. Il demeure cependant que les Lao de la plaine de Vientiane ont eu clairement conscience de l'existence d'une culture bouddhique

[66] La plaine élargie de Savannakhet est elle-même drainée par un certain nombre de grosses rivières (Se Bang Fai, Se Noi, Se Champhone, Se Bang Hieng, Se Bang Nouan, etc.) qui apportaient les conditions favorables au développement d'une vaste population.

[67] La lutte entre les Khmers et les Môns dans le bassin de la Menam Chao Phraya est mise en évidence par certaines chroniques, comme la *Cāmadevivaṃsa*.

antérieure. Ils se sont en effet installés sur les sites que des Môns avaient occupé avant eux (par exemple à Vientiane et à Vieng Kham), ont découvert des vestiges - et dans certains cas les ont réutilisés. Nous avons évoqué la réappropriation du site de Vang Sang en 1566, mais nous avons également plusieurs exemples de "bai-semā" du premier millénaire portant la fameuse effigie du *stūpa* qui, à partir du XVIe siècle, ont servi de support à une inscription lao[68].

LE BOUDDHISME DES KHMERS

Contrairement aux Môns, les Khmers n'ont laissé dans la plaine de Vientiane et dans les régions septentrionales du Laos aucun vestige permettant d'établir avec certitude une installation ferme. La croyance selon laquelle Say Fong aurait pu être une ville khmère est un exemple majeur des mythes qui obscurcissent la recherche sur l'histoire du Laos[69]. La limite d'expansion septentrionale des monuments khmers est fixée en territoire lao au « That Ku » de Ban Si Thong – un petit temple de la province de Savannakhet que les études ont jusqu'à présent ignoré – et dans le Nord-Est de la Thaïlande à Ku Phan Na, dans la province de Sakon Nakhon. Ce dernier est un sanctuaire d'hôpital, œuvre du règne de Jayavarman VII – qui rappelons-le était un adepte du bouddhisme mahayanique. Il est possible que la stèle de fondation – qui n'a pas été retrouvée sur le site – soit celle qui a été découverte à Say Fong (fig. 16) (où il n'existe aucune structure architecturale khmère), située à moins d'une centaine de kilomètres de là[70].

La présence à Luang Prabang de quelques sculptures khmères ne prouve pas une influence ou une domination du Cambodge. Elles ont pu être rapportées dans la capitale lao du Nord qui a drainé vers elle toutes sortes d'objets. On pourrait dire la même chose de Vientiane, si ce n'était le nombre plus important des vestiges retrouvés – et la taille de certains d'entre-eux. Parmi ceux-ci, il faut citer en particulier deux grandes bornes sculptées d'images du Buddha assis en *samādhi* ou dans l'attitude *māravijaya*, qui sont conservées depuis au moins un siècle au Vat Inpeng de Vientiane[71] (fig. 17). Il faut mentionner également la très importante statue de Jayavarman VII représenté en Buddha (à moins que ce ne soit l'inverse) qui fut découverte aux alentours du That Luang, son actuel lieu de conservation (fig. 18). Une vingtaine d'autres statues, toutes de style khmer et presque toutes bouddhiques, peuvent être les produits d'ateliers locaux et seraient alors plutôt originaires de Vientiane[72] (fig. 19).

L'absence de restes visibles de monuments khmers dans la capitale lao ne signifie pas nécessairement que ceux-ci n'aient jamais existé. L'histoire du That Luang peut être en partie restituée à partir du XVIe siècle, mais nous savons que le *stūpa* de Phothisarāt et de Setthāthirāt coiffait une structure antérieure que la tradition considère

---

[68] On mentionnera par exemple les stèles des Vat(s) Si Phoum (Muang Sanakham - 1545), Sisaket (Nong Khay - 1569) et Som Hong (Ban Simano).

[69] *Cf.* M. Lorrillard, "D'Angkor au Lān Xāng …", *op. cit.*

[70] La stèle pourrait également provenir de Ku Kaeo Ban Chit, autre sanctuaire d'hôpital situé un peu plus au sud, dans la province d'Udon Thani. Ku Ban Phan Na et Ku Kaeo Ban Chit sont à proximité de l'ancienne ville de Nong Han, à partir de laquelle partaient des voies vers le Mékong, en particulier Phon Phisai et Vieng Khuk / Say Fong. Trente sanctuaires d'hôpitaux ont été localisés dans le Nord-Est de la Thaïlande (*cf.* Rungroj Phiromanukul, "Arogayasala: The Hospitals of Jayavarman VII", *Muang Boran* 30-3, 2004, pp. 15-54, en thaï).

[71] M. Giteau (*Art et archéologie du Laos*, *op. cit.*, p. 65) rapporte à leur propos que « *Par leur diadème très évasé et par leur couvre-chignon conique, ces images sont dans la tradition du style d'Angkor Vat : mais par leur attitude assise, les genoux très écartés, ainsi que par les arcatures de feuillage qui les abritent, elles appartiennent nettement à l'art de Lopburi, l'art khmer de Thaïlande ; elles sont certainement postérieures au style d'Angkor Vat* ».

[72] La plupart de ces pièces sont actuellement conservées au Vat Ho Phra Kaeo.

comme très ancienne[73]. En 1980, dans un manuscrit non publié intitulé *Notes de mise à jour de L'art du Laos par Henri Parmentier*, P.-M. Gagneux donne à propos de ce monument des informations précieuses pour la connaissance de son état primitif[74]. Il rapporte qu'en octobre 1976, à l'occasion de la mise en place d'un système anti-foudre, une large fosse (6 m de long sur 3 m de large) fut creusée dans la cour même du That Luang, légèrement au sud de l'escalier du pavillon de la face est. On dégagea alors, à 1 m de la surface du sol, une structure axiale formée de gros blocs de latérite, hauts de 25 à 30 cm, larges de 60 cm en moyenne et longs de 40 à 190 cm. Ces blocs, soigneusement taillés et juxtaposés sans ciment, furent mis au jour sur le côté nord de la fosse et suggèrent, selon P.-M. Gagneux, l'existence d'une ancienne chaussée est-ouest qui menait directement à un escalier primitif, recouvert par l'escalier actuel. Il ne fut malheureusement pas possible, à cette époque, de dégager complètement cette structure en suivant son tracé vers l'Est et en révélant son autre bord du côté nord. Il fut encore moins question de vérifier si semblables chaussées avait existé sur les facades sud, ouest et nord. Mais P.-M. Gagneux s'appuie sur des éléments sérieux lorsqu'il suppose que « *nous nous trouvons peut-être, ici, devant les vestiges d'un ancien temple khmer* ». Le caractère particulier de l'orientation initiale du That Luang a déjà été souligné, mais il n'a jamais vraiment été expliqué. Nous savons en effet que la porte d'accès principale était autrefois située sur la face est[75], c'est-à-dire à l'opposé de la ville de Vientiane, nécessitant un contournement du monument pour pouvoir y entrer. Un accès direct de la porte orientale de la ville jusqu'au *stūpa* semblait d'ailleurs malaisé, puisqu'il fallait traverser une dépression qui, lors de la saison des pluies, était inondée[76]. On empruntait alors un canal de contournement au Nord, ou un chemin d'accès qui obligeait à un petit détour vers le Sud. Toutes les pagodes de Vientiane, sauf le Vat Sisaket (tourné vers le fleuve), étaient orientées vers l'aval (sud) et l'orientation du That Luang est donc doublement en opposition avec la configuration locale habituelle. On sait que l'ouverture vers l'Est était normalement celle des temples khmers, même les plus anciens[77]. Une autre particularité liée au monument, plus importante encore, est restée jusqu'à présent quasiment ignorée. Une photo aérienne de Vientiane datée de 1965 montre de façon très claire – à l'extérieur de la petite enceinte de la ville, mais comprise dans sa grande enceinte extérieure – un rectangle parfait qui devait constituer le tracé de levées de terre ou de fossés, et qui se situe exactement dans l'axe du That Luang, comme si celui-ci en constituait la tête, quoique positionné à l'extérieur. Des relevés photographiques de l'année 1946[78] laissait déjà deviner, sous la frondaison d'arbres (la zone constituait encore une forêt), le tracé du petit côté supérieur (parallèle au grand côté de l'esplanade du That Luang), alors qu'elle révélait pleinement les autres côtés, en particulier le coin nord-ouest du rectangle. Cette configuration de l'espace parfaitement géométrique contraste tout à fait avec le tracé des différentes enceintes de la capitale lao qui, par ailleurs, étaient

---

[73] *Cf.* Michel Lorrillard, " Les inscriptions du That Luang de Vientiane : données nouvelles sur l'histoire d'un *stūpa* lao ", *BEFEO* 90-91, 2003-2004, pp. 289-348. Au milieu du XVIe siècle, la nature de la relique conservée dans le That Luang était déjà oubliée. Elle était appelée *jinaguyhadhātu* : " la relique secrète du Buddha ".

[74] Je remercie Manivone Gagneux d'avoir mis à ma disposition ce manuscrit.

[75] Cette orientation a été déterminée par H. Parmentier. La présence autour de la porte est des stèles de (re)fondation, datées de 1566 et de 1593-1594, conforte cette assertion. Il est d'ailleurs intéressant de constater, lorsque l'on se dirige depuis la ville vers le monument, que celui-ci n'est pas construit au sommet de la butte, mais déjà sur sa pente orientale, s'ouvrant ainsi sur l'intérieur des terres.

[76] Cette zone inondable, bien visible sur des photographies aériennes de 1946 et 1961, forma jusqu'à récemment une espèce de croissant constitué par des rizières.

[77] Henri Parmentier, *L'art khmer primitif*, 1927, p. 10.

[78] Collection Williams-Hunt. Des reproductions nous ont été généreusement données par le Center for Southeast Asian Studies (CSEAS) de l'Université de Kyoto.

constituées de matériaux fabriqués et agencés (briques)[79]. Nous nous trouvons ici en face d'un espace organisé de façon simple mais méthodique, dont nous retrouvons des exemples similaires en Thaïlande, notamment dans les régions relativement proches de Nong Han Noï (province d'Udon Thani) et de Nong Han Luang (province de Sakon Nakhon) – où des monuments khmers sont attestés. À quelques centaines de mètres de l'angle nord-est du rectangle que domine le That Luang, est conservé au Vat Phon Pa Nao, où se trouve également la plus grosse stèle historiée du Laos, un antéfixe avec *nāga* – pièce architecturale qui faisait forcément partie d'un monument. Trois autres antéfixes d'angle, portant cette fois-ci les images de *dvarapāla* et de monstre mythique, ont été retrouvés à une vingtaine de kilomètres de là, sur l'autre rive du Mékong, à Vieng Khuk[80]. L'emploi de la latérite comme matériau est un autre indice qui pourrait témoigner d'une influence khmère. Celle-ci est présente au Vat Si Muang, temple que la tradition populaire associe à l'origine de la ville, où elle a servi à l'édification d'un *stūpa* qui se distingue pour cela des monuments voisins. C'est dans la latérite également qu'est taillé l'énorme "lak muang" – ou pilier de fondation – qui est conservé dans le sanctuaire où il est intensément vénéré. On a retouvé par ailleurs au Vat Si Muang quatre pièces bouddhiques en pierre, deux qui sont conservées actuellement au musée du Vat Ho Phra Kaeo et qui sont rattachées respectivement à l'art khmer du style d'Angkor Vat (première moitié du XIIe siècle) et à l'art khmer du style du Bayon (fin XIIe-début XIIIe siècle)[81], et deux qui restent sur l'autel, l'une de facture khmère, l'autre qui pourrait être khmère ou mône. Un certain nombre de témoignages – inscription, sculptures datant de l'époque angkorienne, petits éléments d'architecture, emploi localisé de blocs taillés dans la latérite, tracé géométrique d'une enceinte – peuvent donc témoigner d'une forte influence khmère dans la région immédiate de Vientiane, mais ne suffisent pas à prouver une domination politique venue du Cambodge, ni même l'implantation de communautés religieuses bien organisées, comme dans les provinces thaïlandaises proches d'Udon Thani et de Sakon Nakhon. Des sondages effectués dans quelques endroits bien choisis de la capitale – notamment dans le prolongement extérieur des quatres escaliers du That Luang – permettront peut-être un jour d'en savoir davantage.

La limite septentrionale de l'expansion khmère au Laos n'est véritablement attestée qu'à partir de la province de Savannakhet, où les vestiges môns sont également nombreux. On prête peu d'attention aujourd'hui au temple riverain du Mékong connu sous le nom de "Heuan Hin" (litt. : maison de pierre), dans le district de Xaiphouthong. Celui-ci est déjà mentionné par le marchand hollandais Gerrit van Wuysthoff le 20 janvier 1642 – et il est également décrit par ses deux assistants quelques mois plus tard[82]. Lunet de Lajonquière est cependant le seul à en faire une analyse architecturale, en 1907, concluant que le temple paraissait avoir été conçu sur un plan très développé, mais qu'il avait été arrêté en pleine construction. Il note l'absence de sculptures ornementales, mais relève la présence d'« *un petit bas-relief représentant le buste d'un personnage diadémé*

---

[79] Sur la question des différentes enceintes de Vientiane, *cf.* M. Lorrillard, "Vientiane au regard de l'archéologie", *Vientiane, patrimoine et développement urbain,* IPRAUS, (à paraître).

[80] Ces pièces sont visibles au Vat Thep Mon. Le Vat Sao Suvan de Vieng Khuk possède également une stèle historiée qui relèverait de l'art khmer (R. Phiromanukul, "A Sema Stone…", *op. cit.*). Non loin de là, au That Bang Phouan, est conservé un bloc sculpté en grès qui représente une partie de réduction d'édifice khmer.

[81] *Cf.* M. Giteau, *Étude de collection d'art bouddhique*, rapport Unesco, 1969 (ronéotypé), pp. 67 et 69.

[82] J.-C. Lejosne, *Le Journal de voyage de G. van Wuysthoff et de ses assistants au Laos (1641-1642)*, CDIL, 1993. La transcription du toponyme donnée par le marchand hollandais est "Ren Hein" (p. 100). Celle des assistants est "Heun Hin" (p. 114). Ils écrivent que « [Ce village] *porte ce nom à cause d'une maison en pierre qui a dû être très haute et qui a été bâtie ici autrefois ; elle est faite de grosses pierres grises, montées les unes sur les autres. Elle a dû être frappée par la foudre il y a quelques années, si bien que, aujourd'hui, elle est toute en ruines* ».

(…) *et plusieurs pierres ogivales, probablement des semas, reproduisant l'image d'un personnage assis dans l'attitude du Bouddha* »[83]. Le caractère bouddhique du temple n'est cependant pas établi. Le témoignage des Hollandais prouve que les Lao étaient déjà occupés à apporter des modifications au monument au XVIIe siècle[84], et l'on reconnaît aisément aujourd'hui sur l'autel des bas-reliefs khmers qui ont été totalement resculptés (et repeints) en images du Buddha. D'autres images, fragmentaires, ne peuvent être identifiées avec certitude. Heuan Hin n'est pourtant pas le temple khmer le plus septentrional du Laos. À une trentaine de kilomètres (distance habituelle entre deux gites d'étape) au nord/nord-est de celui-ci, à Ban Si Thong, dans le district de Champhon, se trouvent les ruines d'un monument plus petit qui est resté jusqu'à présent totalement ignoré. Aucune sculpture n'a été retrouvée sur place, mais les enquêtes menées dans des villages proches ont révélé l'existence chez un particulier d'un petit bas-relief en pierre – représentant le Buddha entouré de Lokeśvara et de Prajñāpāramitā – que l'on peut dater encore une fois du XIIe-XIIIe siècle (règne de Jayavarman VII)[85].

Mis à part Heuan Hin et le petit temple de Ban Si Thong, tous les autres temples khmers du Laos sont concentrés dans la province de Champassak. Les nombreuses pièces cultuelles ou architecturales qui ont été retrouvées dans les provinces de Savannakhet, Saravane, Sékong et Attopeu permettent cependant d'assurer que des programmes de fouilles bien préparés aboutiront à des découvertes certaines dans ces régions[86]. Jusqu'à présent, c'est cependant le Vat Phou qui, à juste titre, a focalisé l'attention. Nous avons vu plus haut que des recherches archéologiques récentes ont montré l'importance que le site aurait pu avoir à une époque ancienne en ce qui concerne la diffusion du bouddhisme. La ville préangkorienne a révélé les restes de deux *stūpa* – les deux plus anciens monuments de ce genre en Asie du Sud-Est selon Marielle Santoni[87] – ce qui devrait amener les historiens à s'interroger davantage sur les liens culturels qui auraient pu exister entre le sud du Laos actuel et Dvāravatī, via le plateau de Korat et la région de Muang Fa Daet en particulier[88]. Bien que le complexe formé par Vat Phou ait été occupé ensuite jusqu'à la fin de la période angkorienne et qu'il ait été honoré par des souverains qui soutenaient le bouddhisme, les vestiges qui témoignent de la faveur de cette religion à partir du IXe siècle ne sont pas nombreux[89]. Le caractère fortement shivaïte du site est de toute façon rendu évident par le culte qui fut rendu au *liṅga* de la montagne depuis au moins le Ve siècle. Sur les 35 inscriptions retrouvées dans la région de Champassak[90], datées du début de l'époque préangkorienne jusqu'à la fin de l'époque ankgorienne, aucune de celles qui ont été déchiffrées (les deux tiers) n'a laissé transparaître des références au bouddhisme.

---

[83] *Inventaire descriptif des monuments du Cambodge*, tome deuxième, PEFEO, pp. 91-94. Le temple avait également été signalé par E. Aymonier en 1901 (*Le Cambodge, II, Les provinces siamoises*, p. 172) sous le nom de « Hin Pang Hœuon » (= Prang Heuan Hin).

[84] Des *stūpa* ont été construits tardivement sur la terrasse du temple. Le témoignage des Hollandais est important pour leur datation, puisqu'après avoir mentionné l'état de la ruine de la "maison en pierre" ils ajoutent « *Cependant, on est occupé à reconstruire et redorer les pyramides* » (*Le journal*, *op. cit.* p. 114). Ce qu'ils prenaient pour une reconstruction devait être en fait un ajout.

[85] Je remercie B. Porte d'avoir commenté cette pièce. Celle-ci a été trouvée lors de travaux effectués dans une rizière.

[86] Des dizaines de sites attestant une présence ancienne de l'influence khmère dans ces provinces ont été identifiés depuis 2003. Les vestiges de la province de Champassak sont associés pour l'instant au site de Vat Phou, même lorsqu'ils sont situés assez loin, comme dans l'île de Khong ou à Khone. Plusieurs temples ont été identifiés sur la rive droite du Mékong : ils constituent les étapes qui jalonnaient la voie royale menant à Angkor, dont le tracé au Cambodge a été mis en évidence récemment.

[87] *Cf.* son article dans ce même ouvrage.

[88] Ces observations vont dans le sens des conclusions émises par S. Vallibhotama sur les échanges entre le Chenla et Dvāravatī (*cf. supra*).

[89] Le début d'inventaire (non publié) de J. Guy mentionne trois pièces en grès : une tête de Buddha datant peut-être du XIIe siècle, un Buddha méditant du XIIIe-XVe siècle et un *Buddhapāda* un peu plus tardif. Les réserves contiennent encore plusieurs pièces qui attendent une analyse.

[90] L'inventaire descriptif de ces inscriptions a été réalisé par le centre de Vientiane en 2002, dans le cadre du projet Corpus des inscriptions du Cambodge (CIC).

L'INFLUENCE T'AI DU NORD ET LES LIMITES DE L'AIRE LAO

Lorsque nous évoquons le bouddhisme t'ai-lao [91], nous passons à une toute autre époque et à un tout autre cadre. Après une absence qui a manifestement duré plusieurs siècles – puisqu'il existe une totale rupture dans la chronologie des témoignages – la religion du Buddha est à nouveau pratiquée dans la vallée moyenne du Mékong, mais sous une forme manifestement très différente de celle qui avait cours durant le premier millénaire. Le pôle géographique s'est également déplacé, puisque c'est désormais la région du Haut-Mékong, vierge de vestiges môns et khmers, qui attire l'attention. L'origine de cette nouvelle implantation est à l'évidence le Lān Nā, royaume qui atteint politiquement et culturellement son apogée au XVe et au début du XVIe siècle. Le bouddhisme y est alors le résultat d'un certain nombre d'influences qui s'entrecroisent. À la base, il semble reposer sur des traditions môns qui se sont maintenues dans le nord de la Thaïlande (aire d'Harinpunchai-Lamphun, liée au bassin de la Menam Chao Phraya) plus longtemps qu'ailleurs [92]. Il apparaît également comme la version t'ai septentrionale du bouddhisme pratiqué à Sukhothai, qui est lui-même la synthèse de différents courants (khmer, môn, cinghalais, birman) [93]. Il bénéficie en outre d'un grand nombre d'apports venus directement de la Birmanie, via peut-être la culture religieuse des Shans ou d'autres peuples t'ai intermédiaires. Enfin, comme à Sukhothai et à Pagan, il est intimement lié à une royauté forte qui contrôle de vastes domaines et qui affecte la plus grande partie de ses ressources à son développement (créations de nouveaux temples, offrandes diverses, accords de privilèges) [94].

La diffusion du bouddhisme du Lān Nā en pays lao est reconnaissable à partir de différents indices. Il nous faut cependant expliciter ce que recouvre cette notion de "pays lao", ou plus justement exprimer l'état et les limites de nos connaissances sur le sujet. Entre le XIVe et le XIXe siècle, l'aire politique et culturelle des Lao – en supposant que cette énonciation ne soit pas déjà fautive [95] – est sans aucun doute bien différente de ce qu'est le Laos aujourd'hui. Les chroniques du Lān Xāng n'évoquent précisément les frontières qu'en prenant l'axe du Mékong comme référence. Il semble en effet que l'habitat lao se soit longtemps cantonné aux rives du fleuve et à celles de ses principaux affluents. Il n'existe aucun témoignage qui puisse attester de la position d'un "muang" sur un relief. Dans certaines régions, la pénétration se fit à l'intérieur des terres par le biais des vallées et des trouées, mais elle fut probablement le résultat d'un processus lent et inégal dans l'espace. Il convient cependant de distinguer la réalité de l'habitat des Lao avec l'influence politique que ceux-ci purent exercer. Il est sûr en effet que les avantages que procurait l'installation dans les zones basses et bien irriguées – importance démographique, facilité et rapidité des communications, priorité de

---

91 Plutôt que d'employer l'orthographe "thai", génératrice de confusions, nous avons opté pour l'orthographe "t'ai" (le tréma indique que l'aspiration est possible) qui désigne tous les peuples appartenant à une famille linguistique commune dans laquelle on distingue les ethnonymes "Lao", "Yuan", "Siamois", "Lü", "Khœun", "Shans", "Thai Neua", "Tai Dam", "Tai Deng", "Tai Khao", "Phuan", etc.

92 *Cf.* G. Cœdès, "*Documents sur l'histoire*...", *op. cit.*

93 *Cf.* M. Lorrillard, "Aux origines du bouddhisme siamois : le cas des *buddhapāda*", *BEFEO* 87/1, 2000, pp. 23-55.

94 Il n'existe pas encore de véritable étude historique du bouddhisme du Lān Nā, car les sources épigraphiques, pourtant inventoriées, n'ont jamais été analysées.

95 L'ethnonyme "lao" apparaît dans la première inscription en écriture t'ai, celle de Rama Khamheng, à la fin du XIIIe siècle (par la suite, il n'est plus cité dans les inscriptions de Sukhothai). Il ne désigne cependant pas forcément les populations liées à Luang Prabang. Le nom a été également employé pour des populations du Lān Nā, ainsi que pour des T'ai proches du Nord-Vietnam. Dans les sources chinoises (information communiquée par le Dr. Foon Ming Liew), il semblerait que la première occurrence du nom "lao" pour désigner des populations riveraines du Mékong date de 1338. Les T'ai de Luang Prabang paraissent avoir été longtemps qualifiés de "Svā", qui était l'ancien nom de la ville. Toute une réflexion reste encore à engager sur l'origine de ces ethnonymes / autonymes / exonymes.

l'accès aux nouvelles techniques et idées, concentration d'un pouvoir fort et établissement de relais, etc. – permirent aux souverains du Lān Xāng d'exercer un contrôle sur des territoires occupés par des populations différentes, et d'en retirer des avantages aussi bien économiques que stratégiques.

Le domaine lao proprement dit se situait dans la vallée du Mékong entre Pha Dai / Pak Tha en amont (c'est à dire au niveau de la frontière actuelle entre le Laos et la Thaïlande sur la rive droite du fleuve) et les chutes de Khone en aval [96]. Le pouvoir politique et économique était surtout concentré dans trois "muang" riverains, probablement en raison de leur importance démographique : Luang Prabang au nord, Vientiane dans le centre et Lakhon (l'actuelle région de Tha Khaek) au sud [97]. Au-delà du Mékong, il est cependant possible de fixer un certain nombre de limites qui donnent une idée de l'étendue de l'occupation lao à l'intérieur des plaines et des vallées. Nous ne citerons ici que les principaux points de repère, puisque des détails seront apportés plus loin dans la description des grandes régions. Sur la rive droite du Mékong, Dan Xai eut certainement très tôt une importance stratégique particulière, aussi bien pour Luang Prabang que pour Vientiane. L'affirmation du Lān Xāng sur le plan régional fut favorisée par le Lān Nā, dont il prolongeait l'influence. Il est cependant fort probable que cette expansion trouva très vite ses limites au contact d'Ayuthya, voisin plus lointain, mais dont la civilisation et la puissance étaient anciennes. La grande cité – héritière d'une bonne partie du domaine qui avait été contrôlé par Sukhothai – eut à partir du XVIe siècle des relations importantes avec le royaume lao, auquel elle fut d'ailleurs souvent alliée [98]. Il semble que les partages des territoires aient alors été opérés de façon très pragmatique, puisqu'ils reposaient principalement sur la ligne de partage des eaux du Mékong et de la Menam Chao Phraya. Dan Xai se situait sur cette frontière naturelle, mais il était également positionné sur l'axe de communication le plus commode entre Ayuthya et les deux capitales royales lao par le biais de la Nam Passak. Nous n'avons pas d'informations précises sur la configuration politique du Nord-Est de la Thaïlande actuelle à partir du déclin d'Angkor, mais on peut penser que l'actuel Plateau de Korat et les rivières Mun et Chi restèrent pendant plusieurs siècles une zone tampon que les influences extérieures pénétraient à peine. Les contacts entre les T'ai d'Ayuthya et les Khmers avaient lieu plus au sud. Le bassin de Sakon Nakhon, par contre, dut être peuplé par des Lao à partir de l'établissement de Vientiane comme capitale, au XVIe siècle, peut-être même plus tôt. Sur la rive gauche, le réseau hydrographique servit lui aussi à fixer les limites, comme cela est indiqué explicitement dans les chroniques. La ligne de crête de la cordillère annamitique fournissait dans le sud une frontière aisément reconnaissable, mais il est probable que cette région, largement habitée par des minorités austroasiatiques plus indépendantes que dans le nord, resta longtemps un territoire hostile que ni les Lao ni les Vietnamiens ne se soucièrent de contrôler. La délimitation fut moins évidente au nord-est dans les

---

[96] Pour la limite en amont, les chroniques du Lān Xāng et du Lān Nā s'avèrent totalement d'accord. Le "muang" Chiang Khong, riverain du Mékong, a toujours été reconnu comme la limite en aval du Lān Nā. La falaise de Pha Dai, prolongement d'une arête montagneuse que le Mékong est obligé de contourner, forme une frontière naturelle bien marquée. Dans le sud, les chutes de Khone ont également toujours constitué un repère évident. G. van Wuysthoff confirme la réalité de cette frontière en 1641.

[97] L'importance de Luang Prabang s'explique par sa position à la confluence de trois rivières importantes qui furent des voies de pénétration du nord vers le sud : Nam Ou, Nam Seuang et Nam Khan. L'exiguité de son territoire et la proximité du danger birman au XVIe siècle lui firent cependant perdre son statut de capitale du Lān Xāng. Vientiane dispose comme on l'a vu d'une large plaine derrière elle et fut occupée très tôt. Lakhon dut sans doute son importance au fait qu'elle constituait un carrefour entre les routes du Vietnam, du Cambodge et du Siam.

[98] Alors que deux documents épigraphiques de Sukhothai (stèle de Rama Khamheng, fin du XIIIe siècle ; stèle du Sumanakūṭaparvata, environ 1370) attestent une connaissance des rives du Mékong par les populations t'ai du bassin de la Menam Chao Phraya, le nom de ce royaume est absolument absent des chroniques lao. Ces dernières – dont la rédaction n'est pas antérieure à la seconde moitié du XVe siècle – évoquent cependant des relations avec Ayuthya dès le XIVe siècle, ce qui est très probablement un anachronisme.

régions des Hua Phan et de Xieng Khuang où les influences politiques furent mouvantes au cours des siècles. Au nord, la limite la plus ancienne de l'aire habitée par des Lao semble avoir été fixée à Muang Khua – qui depuis Luang Prabang peut avoir été considérée comme la frontière opposée à Dan Xai.

La plus grande partie du nord-ouest du Laos actuel – celle qui est formée par les deux tiers occidentaux de la province de Bo Kèo et par la totalité de la province de Luang Nam Tha – échappe jusqu'à la fin du XIXe siècle, époque de la fixation des frontières coloniales, au contrôle lao. Toute cette région est par contre marquée par la culture du Lān Nā, puis par celle de peuples t'ai – Lü, Khün et Thai Neua – fortement influencés par la civilisation birmane. Des prospections récentes ont révélé l'importance de plusieurs sites anciens jusqu'ici non pris en compte par la recherche historique, qu'il conviendra d'étudier en utilisant les ressources de l'archéologie, de l'histoire de l'art, de la philologie et de l'épigraphie.

Souvanna Khom Kham

Le nombre et la qualité des édifices monumentaux retrouvés à Souvanna Khom Kham (carte n° 3) – site couvrant une quarantaine de km² qu'encercle un méandre du Mékong – suffisent à prouver sa grandeur passée. Largement recouvert par la végétation, quasiment inhabité et à l'écart des circuits touristiques de la province de Bo Kèo, l'endroit est resté ignoré jusqu'à très récemment[99]. Des recherches de surface menées par le centre EFEO de Vientiane en 2000, 2003 et 2004[100] – de même que l'examen d'une photographie aérienne – ont permis de distinguer un fossé (restes d'une enceinte ?) adossé au fleuve dont l'angle nord-ouest s'appuie sur une colline et qui pourrait délimiter le cœur de la ville ancienne. À l'intérieur de ce périmètre, étrangement, seul un *stūpa* ruiné a été jusqu'à présent reconnu. Tous les autres monuments anciens repérés à Souvanna Khom Kham – soit une trentaine de structures, toutes destinées au culte bouddhique – sont répartis sur des zones non "protégées" parfois distantes de plusieurs kilomètres. Il est cependant important de préciser que l'espace cerné sur trois côtés par un fossé se situe juste en face du site thaïlandais de Chiang Saen Noi, où des traces de fossé constituant une sorte de prolongation de la structure laotienne ont également été repérées. Ce nouveau périmètre contient d'ailleurs des *stūpa* de la plus belle architecture, tels ceux qui sont visibles à l'intérieur du Wat Phra That Song Phi Nong. Les traditions historiographiques locales ont conservé la mémoire de ce grand site qui figure parmi les plus anciens centres religieux du Lān Nā. En fait, il semble bien que son choix ait même précédé celui de l'emplacement de Chiang Saen, situé à quelques kilomètres en amont, et que Souvanna Khom Kham ait finalement cédé la prééminence à cette dernière ville en raison de l'érosion du Mékong et de l'envasement de l'embouchure de la Nam Kok, distante de quelques centaines de mètres à peine[101]. Des relevés effectués en 2004 sur 18 monuments ou complexes

---

[99] Houmphanh Rattanavong (*Suvanna Khom Kham, Buranasathan Heng Sat Lao*, ministère lao de l'Information et de la Culture, Vientiane, 1999) est le premier à avoir attiré l'attention sur ce site et à proposer son identification avec la ville "légendaire" de Souvanna Khom Kham. Cette identification paraît parfaitement acceptable (*cf.* M. Lorrillard, "Souvanna Khom Kham ou Chiang Saen rive gauche ? Note sur un site archéologique lao récemment découvert", *Aséanie* 5, 2000, pp. 57-68).

[100] Je remercie P. Pichard d'avoir apporté son expertise pour les reconnaissances de 2004 à Souvanna Khom Kham et Muang Sing – et d'avoir produit les cartes de ces deux sites.

[101] La *Jinakālamālinī* donne des informations précises sur la chronologie, mais brèves : « *Cette année là (1325 A.D.), il* [Senabhū] *fonda une ville au confluent de Kharanadī* [Mékong] *et de la Kakkanadī* [Nam Kok]*, et y consacra une statue de Buddha debout faite en cœur de santal. En C.S. 689 (1327 A.D.), il fonda Jayasenapura* [Chiang Saen] *et quatre ans après, il construisit un grand vihāra au cœur de cette ville* » (G. Cœdès, "Documents…", *op. cit.*, p. 93). La *Chronique de Souvanna Khom Kham* prend également pour point de repère le confluent de la Nam Kok et du Mékong, mais situe la ville légèrement en aval de ce dernier. C'est là que se trouve la très grande majorité des monuments anciens, en dehors

– après que ceux-ci aient été dégagés de leur couverture végétale par les autorités culturelles du district de Ton Pheung [102] – ont permis d'établir une concordance dans les techniques architecturales entre ces réalisations et celles qui sont situées sur l'autre rive du Mékong, notamment à Chiang Saen Noi, Chiang Saen et même Chiang Mai. Tous ces monuments appartiennent donc à la même époque – XVe-XVIe siècles – et surtout à la même culture du Lān Nā, étendue sur les deux rives du fleuve. Aucune stèle de fondation n'a pour l'instant été retrouvée [103], mais deux images de Buddha en bronze, conservées dans le Muang Ton Pheung (qui fait directement face à Chiang Saen) portent les dates du 10 février 1524 et de 1545/46. Des images du Lān Nā datées de 1490, 1523 et 1525 ont également été retrouvées un peu plus en aval, à Ban Huay Say et à Muang Pak Tha. On verra cependant que ce type de statue a pu voyager par le fleuve jusque dans des régions très méridionales : elles apportent alors un témoignage précieux sur la diffusion du bouddhisme, dont elles ont été le véhicule au même titre que les textes, la doctrine et les pratiques. Les ruines observées à Souvanna Khom Kham gardent encore beaucoup de leur mystère, puisque si l'on reconnaît principalement deux types de structures – le *stūpa* et le *vihāra* – « *leur analyse ne peut être que bien partielle dans leur état présent : seul le soubassement des stupas est aujourd'hui visible, car d'une part leur base est masquée par les débris des parties hautes et n'a pas été dégagée, et d'autre part ces parties hautes sont détruites (à l'exception de celles du site 11). Quant aux vihan, ils apparaissent comme des tertres vaguement rectangulaires couverts de briques et de débris de tuiles, et seule la statue du Buddha, soit en place soit plus souvent sous la forme de débris épars, permet de les identifier. Une troisième structure n'apparaît que sur le site 18, également en ruine ; comme elle se trouve à quelque distance du groupe stupa et vihan, et hors de leur alignement, elle a été interprétée comme un ubosot (hall d'ordination) par analogie avec une configuration du monastère courante au Lan Na et connue également, bien que moins fréquente, au Laos* » [104]. Parmi les structures architecturales reconnues jusqu'à présent, on compte quinze *stūpa* de différentes formes – celui qui porte le nom de Phra That Chai Muang (« *stūpa* du cœur du "muang" ») étant le plus important (fig. 20) – treize "vihān" (souvent avec leur image principale), un "ubosot" et un puits. Dans neuf cas, les *stūpa* et les "vihān" sont associés et sont alors alignés. On a remarqué également, à côté des ruines du *stūpa* de Muang Ton Pheung, une grande dalle carrée contenant 49 trous bien alignés (7 x 7), qui pourrait être un reliquaire (support d'images) comme on en a retrouvé plusieurs sur les grands sites bouddhiques de Ceylan, une île dont les traditions ont très fortement marqué, on le sait, le bouddhisme du Lān Nā entre les XIVe et XVIe siècles.

Chiang Saen, Souvanna Khom Kham et Chiang Khong furent sur le Mékong les trois grandes places où étaient mises en pratique les directives politiques et religieuses qui venaient de Chiang Mai et de Chiang Rai, souvent par le biais de "muang" intermédiaires tels que Theung, Phan, Wieng Papao, etc. L'exemple le plus ancien

---

de l'espace limité par le fossé. Il est manifeste que la berge laotienne a été creusée par le Mékong et que de larges surfaces ont disparu dans le fleuve. La chronique transpose ce phénomène naturel dans le mythe en faisant intervenir un puissant nāga qui, par colère, aurait « *fait creuser les berges du Menam Khalanadi, de façon telle que la partie est de Vieng Suvanna K'om Kham fut contournée par le fleuve et que la ville s'effondrât tout d'un coup dans les flots* » (C. Notton, *Annales du Siam*, première partie, 1926, p. 129).

[102] Treize autres monuments signalés par ces autorités n'ont pu être encore étudiés.

[103] Cette absence de stèles à Souvanna Khom Kham surprend d'autant plus que des documents de ce type ont été retrouvés en nombre important à Chiang Saen. Mais aucune fouille n'a été effectuée et le site peut encore s'avérer riche en découvertes.

[104] P. Pichard, *Reconnaissance archéologique au nord-ouest du Laos* (14-22 mars 2004), rapport de mission EFEO, non publié.

d'écriture retrouvé dans cette région riveraine est la fameuse stèle de Ban Huay Say – en réalité de Muang Theung ? – qui commémore en 1459 la fondation d'un temple. La cité de Chiang Khong, limite en aval sur le Mékong du territoire contrôlé par les souverains de Chiang Mai, était également le point d'aboutissement de routes méridionales qui passaient par Nan, Phrae et Phayao. Le fleuve franchi, une voie continuait vers la Chine en passant par Vieng Phou Kha et la région de Muang Sing / Luang Nam Tha[105].

Le triangle Vieng Phou Kha – Luang Nam Tha – Muang Sing

L'importance historique de Vieng Phou Kha est bien attestée – les cartographes de de la mission Pavie le décrivent à la fin du XIXe siècle comme une étape obligée sur la route entre le Siam et la Chine[106] et il semble même que la région ait été le foyer ancien des populations t'ai qui créèrent la principauté de Nan[107]. Mais ce "muang" est probablement l'un de ceux qui, au Laos, recèlent encore le plus de mystères. Si, de l'aveu des populations locales, son territoire possède des dizaines de monuments en ruine, leur éparpillement ainsi que la difficulté du terrain (forêt et dénivellation) ont rendu jusqu'à présent tout inventaire impossible. Une première enquête n'a permis que de reconnaître un site entouré par des fossés circulaires. La végétation couvre les restes en briques d'un ancien "vihān" et de deux monuments plus petits ("ubosot" et "kuti" ?) qu'entoure un mur rectangulaire en ruine sur une surface d'environ 2500 m^2. Plusieurs fours ont également été repérés à proximité : ils ont servi à la cuisson de céramiques (poteries et pipes jonchent le sol), mais peut-être également pour la fonte de tambours de bronze comme la tradition locale le raconte. Une feuille d'argent portant une inscription de deux lignes ½, que conserve actuellement le bureau de la culture local, commence par une date (vendredi 30 mars 1509 ?[108]) et fait référence à un(e) dignitaire de Chiang Khong (Chao Nang Khoa Muang Chiang Khong), à une ordonnance ("ātyā") et à un souverain (Somdet Phra Pen Chao) qui ne peut guère être que celui de Chiang Mai. L'écriture est la graphie "tham" du Lān Nā.

La route actuelle qui relie le Mékong (au départ de Chiang Khong – Ban Huay Say) à la frontière chinoise n'a fait que reprendre le tracé du "thang luang" – la grande voie orientée sud-ouest – nord-est, dont les Français découvrirent à la fin du XIXe siècle l'existence ancienne. Après l'étape de Vieng Phou Kha, elle mène directement à la grande plaine de Luang Nam Tha qui suscita chez P. Lefèvre-Pontalis une grosse impression[109]. Luang Nam Tha et Vieng Phou Kha étaient des territoires que les Yuan

---

[105] Il semblerait qu'un autre site important ait été situé au confluent de la rivière Nam Tha et du Mékong. Cela n'a rien d'étonnant. Cette rivière constituait la limite septentrionale sur la rive gauche des anciens royaumes lao. En remontant son cours, on accédait directement aux plaines occupées par des T'ai qui bordent la frontière chinoise – tandis qu'en dépassant un peu sa jonction avec le grand fleuve, on arrivait au confluent de la rivière Nam Ing qui, à l'opposé, permettait de s'enfoncer dans le Lān Nā et de rejoindre, entre autres cités importantes, celle de Phayao. Le Muang Pak Tha a donc probablement été le nœud entre deux voies fluviales primordiales orientées respectivement Est-Ouest et Nord-Sud: celle du Mékong (Luang Prabang ⇔ Chiang Saen, Chiang Rai, Chiang Mai, Chiang Toung), et celle que forme le prolongement du Nam Tha et du Nam Ing (Sip Song Panna ⇔ Phayao, Phrae).

[106] *Cf.* en particulier P. Lefèvre-Pontalis, *Voyages dans le Haut Laos et sur les frontières de Chine et de Birmanie, Mission Pavie Indo-Chine - Géographie et voyages* V, 1902.

[107] La *Chronique de Nan* rapporte que cette cité aurait été fondée par un prince de la dynastie de Phou Kha.

[108] L'état de la feuille rend la lecture difficile. Mais on croit déchiffrer 871 de l'ère, 6e mois, 10 jours de la lune croissante, jour 6 (vendredi). Le calendrier utilisé est en principe celui du Haut-Mékong. Le chiffre du jour serait alors correct et la date correspondrait au premier jour de l'an.

[109] «*Je ne m'attendais guère à trouver dans le haut bassin du Nam-Ta, une plaine pareille à celle de Muong Luong. Depuis Xieng-Hai et Xieng-Sen, je n'avais pas quitté la montagne, et comme sur la rive gauche du Mékhong, les terrains plats sont extrêmement rares, je ne pouvais comparer cette belle étendue qu'à celle de Dien-bien-phu. Cela me fit un effet singulier, d'apercevoir au loin, par dessus les hautes herbes qui cachaient les anciennes rizières, les lignes de hauteur limitant cette cuvette où des générations de Thaïs avaient dû trouver, pendant des siècles, l'abondance et le bonheur* » (*op. cit*. pp. 155-156). Dans les écrits des premiers Français, Luang Nam Tha est appelé "Muang Luang" ou "Muang Luang Phou Kha". Comme le rapporte le Dr. E. Lefèvre (*Un voyage au Laos*, 1898, p. 120), il ne faut pas confondre cette localité avec Muang Phou Kha ou Vieng Phou Kha.

(T'ai du Lān Nā) auraient pu coloniser et qu'ils désertèrent progressivement, refluant vers la rive droite du Mékong[110]. La mémoire de cette installation ancienne de populations t'ai qui n'étaient ni lao ni lü paraît confirmée par deux stèles qui sont actuellement conservées au musée de Luang Nam Tha. La première, très abimée, est dite provenir de Vieng Phou Kha et marquerait la limite ancienne entre les deux territoires. Ce document mentionne une ordonnance royale, mais il est difficile d'en tirer autre chose tant la lecture en est difficile. Son écriture – un exemple archaïque de graphie "fak khām" – témoigne en tout cas d'une rédaction antérieure au XVIIe siècle[111]. La seconde stèle est dite avoir été ramenée du Muang Nale – c'est-à-dire un district du bassin de la Nam Tha, plus au sud – et paraît être elle aussi une borne. Elle ne porte en effet qu'une date – le 24 novembre 1854 – et la mention d'un "rājavong", dignitaire ayant en principe le rang de prince. Ces documents se distinguent dans les deux cas des stèles traditionnelles qui commémorent une fondation bouddhique ou une donation. Luang Nam Tha ne compte d'ailleurs qu'un monument religieux important – le That Pum Puk – un *stūpa* totalement écroulé dont la datation n'a pu être encore établie[112].

Depuis Luang Nam Tha, une voie mène à Muang Sing, qu'un chemin ancien reliait également directement à Vieng Phou Kha[113]. Les études sur les sources historiques de cette région débutent à peine[114], mais il est certain qu'elles conduiront – pour peu que l'archéologie s'en mêle – à des résultats qui modifieront profondément notre vision sur le passé du "Haut-Mékong", comme on a pris l'habitude d'appeler cette partie du cours du fleuve[115]. Les investigations qui y ont été menées par le centre EFEO de Vientiane en 2003 et 2004 ont porté d'une part sur les témoignages épigraphiques conservés dans les temples, d'autre part sur un certain nombre de structures ruinées éparpillées autour de Muang Sing. Si l'on en croit le service local de la culture, cent cinq sites anciens auraient été recensés dans le district. Seuls onze d'entre-eux ont cependant été visités, après leur débroussaillage et un nettoyage minimum du terrain (carte n° 4) . Parmi les conclusions tirées, il ressort qu'« *à l'exception du site 10 où deux grands fours* [les seuls de ce type identifiés dans tout le Laos] *témoignent d'une importante production céramique, les autres sites sont appelés Vat, car réputés être d'anciens monastères bouddhiques, et leur nom seraient ceux qu'à retenus la tradition locale. Dans l'état actuel des ruines, presque toujours réduites à une légère surélévation du sol parsemée de briques et de quelques pierres, les indices qui confirment cette attribution religieuse n'ont été remarqués que sur les sites 1, 2 et 11 (débris d'une statue du Buddha). Il est toutefois probable que les autres sites étaient*

---

110 P. Lefèvre-Pontalis fait allusion plusieurs fois à une présence ancienne des Yuan dans la plaine de Luang Nam Tha. Lorsqu'il y arrive, en septembre 1894, il constate cependant que « *Les Younes sont d'ailleurs fort peu nombreux à M. Luong* » (*op. cit.* p. 155). Un peu plus tôt, à Vieng Phou Kha, il rapportait en ces termes le témoignage d'un chef kha « *Autrefois (...), il y avait aussi des Younes à Muong Pou-Kha, mais il eût fallu voir comment ils se sont enfuis, devant une invasion des Lus, sans attendre seulement leur arrivée* » (*op. cit.* pp. 146-147).

111 Le nom "peuk-yi", qui doit être celui de l'année, est parfaitement lisible en tête de l'inscription. Celle-ci pourrait alors dater de 1518-1519 ou 1578/1579.

112 Il semble bien que dans cette région, déjà assez éloignée du Mékong, le bouddhisme ne soit parvenu que de façon superficielle. Le parallèle qui a été fait par Lefèvre-Pontalis entre la plaine de Luang Nam Tha et celle de Dien Bien Phu nous rappelle que cette dernière était occupée par des T'ai non bouddhisés.

113 La première route semble avoir été dans le passé beaucoup moins fréquentée que la seconde, contrairement à aujourd'hui. Le témoignage du docteur Lefèvre paraît montrer que les contacts de Muang Sing avec le Muang Luang étaient moins importants qu'avec Vieng Phou Kha, qui était le relais pour se rendre à Chiang Khong.

114 *Cf.* l'article de V. Grabowsky dans ce même volume, ainsi que "Introduction to the History of Müang Sing (Laos) prior to French Rule: The Fate of a Lü Principality", *BEFEO* 86, 1999, pp. 233-291, et (avec R. Wichasin) *Sources on the History of Chiang Khaeng: Annotated Translation of four Tai Lü Chronicles*, à paraître. L'histoire de cette région a également été abordée par P.-B. Lafont, *Le royaume de jyṅ khēṅ - Chronique d'un royaume tay lœ2 du haut Mékong (XVe - XXe siècles)*, 1998.

115 Dans le "découpage" du fleuve effectué par la Mekong River Commission, cette partie reste encore dans le bassin inférieur du Mékong, dont la limite nord est fixée à la frontière chinoise.

bien des monastères comme l'atteste la mémoire des habitants, car habitations et greniers ont toujours été construits en bois et bambou dans les villages de la région, alors que la maçonnerie de brique n'a été utilisée que pour les édifices religieux (ainsi que pour quelques bâtiments du XIXe siècle, mais uniquement dans la ville de Muang Sing). (…) *Sur chaque site, l'identification des structures procède de cette proposition et la configuration traditionnelle du monastère bouddhique sera appliquée aux vestiges discernables : lorsque trois structures se rencontrent sur un site, un tertre peu étendu et de quelque élévation sera assimilé à un stupa, une légère surélévation de forme allongée à un vihan (bâtiment du culte abritant la statue), la troisième, plus petite, à un ubosot (hall d'ordination), et s'il s'y trouve une quatrième, ce sera un kuti (habitation ou cellule de moine). Il faut donc prendre ces dénominations avec quelque prudence (en particulier parce que les kuti pouvaient aussi bien être construits en bois, et qu'on peut trouver plusieurs stupa dans un même monastère), et seules des fouilles sérieuses pourraient peut-être permettre de les préciser* (…)»[116]. Sur cette base ont été identifiés treize *stūpa* (dont sept de façon certaine), neuf "vihān", quatre "ubosot" et deux "kuti". L'état presque toujours très dégradé de ces ruines ne permet malheureusement pas une datation précise. Il faut ici s'appuyer sur les données philologiques, ainsi que sur celles de l'histoire de l'art et de l'épigraphie. Toutes nous ramènent à la dernière période de l'âge d'or du Lān Nā, c'est-à-dire le XVIe siècle. Le témoignage le plus évident nous est fourni par le fragment d'une petite stèle provenant du That Chom Sing, un important *stūpa* dont la restauration récente masque en grande partie la forme primitive, mais que des photographies anciennes permettent de rapprocher des grands monuments du nord de la Thaïlande. Datée de 1569, cette inscription nous fournit un exemple très pur et très soigné d'écriture "fak khām" du Lān Nā (fig. 21) et nous renseignerait sur le détail d'une ordonnance royale édictée à l'intention d'un dignitaire si le texte n'était aussi incomplet[117]. Du même *stūpa* proviennent trois images en bronze qui sont conservées dans le musée de Luang Nam Tha et dans le local du service de la culture de Muang Sing : la première indique l'année C.S. 939 (1577/78), les deux autres peuvent par leur style également appartenir au XVIe siècle[118]. La *Chronique de Chiang Khaeng*, document resté longtemps inutilisé, relate l'histoire de ce petit royaume peuplé majoritairement par des Lü, dont la capitale fut déplacée au moins en deux endroits : à Muang Sing à partir de 1885 et à Muang You, sur la rive droite du Mékong, autour de 1850. Avant cette date, elle semble avoir été déjà établie sur la rive gauche (la chronique parle de rive « *orientale* »), probablement dans le vieux village de Ban Chiang Khaeng, situé un peu en aval de la confluence du Nam Sok[119]. La fondation de ce petit royaume est placée autour du XVe siècle, mais il est difficile d'avoir pour les

---

116 P. Pichard, Rapport … (*op. cit.*).

117 Ce fragment d'inscription sur ardoise conservé dans le dépot du service de la culture de Muang Sing laisse apparaître 11 lignes. Il semble bien que les deux premières constituent le début du texte, puisqu'elles portent des données chronologiques (période de lune décroissante, rük 22). On peut déduire l'année par des informations données dans les lignes 3 à 5, car il nous est dit que la religion vivra encore pendant 2888 années (sur 5000), ce qui reporte la rédaction à 2112 de l'ère bouddhique. Trois personnages au moins sont cités : le roi (Somdet Mahārāt Phra …), un dignitaire (Hmeun De…) et le (Sang)kharāja Chao Nanthapan(hyo) qui était une autorité religieuse. Il est fait référence à la pose de *baddhasīmā*, et donc à l'édification d'un sanctuaire. Deux autres fragments d'ardoise, conservés au musée de Luang Nam Tha mais dits provenir également du That Chom Sing, sont rédigés avec la même écriture et peuvent faire partie de la même stèle. Le premier semble faire référence à des mesures de territoire et pourrait donc constituer un fragment de la suite de la ligne 11. Le second ne montre que la partie inférieure de quelques caractères et est inutilisable.

118 Un fragment de belle image en pierre du Buddha découverte sur le site du "vihān" proche du That Chom Sing lors de la mission de 2004 rappelle également certaines statues lithiques du Lān Nā, comme celles qui sont conservées aujourd'hui à Phayao.

119 Ce village est positionné à environ 100°55 de longitude Est et 21°20 de latitude Nord, c'est-à-dire au nord-ouest de Muang Sing. Son accès est relativement difficile et nous n'avons pu encore le visiter. Nous remercions V. Grabowsky et Saengthong Phothibuppha de nous avoir fourni sur ce site un certain nombre d'informations. Un autre village riverain du Mékong et portant le nom de Ban Chiang Khaeng est situé à environ 100°39 de longitude Est et 21°07 de latitude Nord, légèrement au sud-ouest de Muang Sing.

premiers règnes des données historiques qui soient véritablement cohérentes. Il apparaît en tout cas que ce territoire, accaparé par un seigneur t'ai venu des Sip Song Panna, subit très vite la domination du Lān Nā et que des contacts étroits furent alors liés avec les "muang" situés plus en aval, en particulier Chiang Saen et Chiang Khong [120]. La culture bouddhique qui rayonnait depuis Chiang Mai devait déjà y être fortement implantée dans la première moitié du XVIe siècle ; elle continua à se diffuser dans cette région du Haut-Mékong lorsque le Lān Nā passa sous la domination birmane, à partir de 1558. La *Chronique de Chiang Khaeng* nous apprend que dans le troisième quart du XVIe siècle, le souverain birman (en principe Bayinnaung), après avoir récompensé pour son aide le seigneur de Chiang Khaeng en lui accordant le rattachement d'un certain nombre de "muang", offrit ensuite à son fils héritier de précieuses images du Buddha et des reliques, et fit construire en 14 points de son territoire un *stūpa* [121]. Le second geste est fixé par le texte en année *raway-cai* 927 de la petite ère, une association calendaire qui est en fait incorrecte. Si l'on considère que c'est le chiffre de l'année qui a bien été retenu, on obtiendrait la période qui s'étend entre le 30 mars 1565 et le 29 mars 1566 ; si c'est le nom, on a plutôt celle qui s'étend entre le 30 mars 1576 et le 29 mars 1577. Or il est intéressant de constater que les données chronologiques de la stèle et de la statue inscrite retrouvées au That Chom Sing se concilient très bien avec ces dates. Si les informations données par la chronique n'ont pu encore être vérifiées dans tous les sites, puisque certains d'entre-eux sont situés aujourd'hui en Chine et en Birmanie, on peut remarquer aussi que pour la partie lao elles paraissent tout à fait vraisemblables [122]. Le royaume de Chiang Khaeng, dont Muang Sing constitua un territoire très important en raison de sa plaine, aurait alors pu devenir à partir de la seconde moitié du XVIe siècle une étape majeure pour la diffusion du bouddhisme du Lān Nā vers le sud de la Chine. Le fait que les Dai-lü (T'ai-lü) des Sip Song Panna utilisent aujourd'hui encore une écriture très similaire à la graphie "tham" du Lān Nā trouverait ici son explication historique [123].

Il est intéressant de mettre en évidence le contraste très net qui existe entre les vestiges les plus anciens – qui attestent de la force de la diffusion de la culture du Lān Nā à une certaine époque – et les témoignages beaucoup plus tardifs du bouddhisme pratiqué par les Lü de Muang Sing, lorsque ceux-ci repeuplent cette région à la fin du XIXe siècle. Il semble qu'entre les deux périodes se soit produit un véritable hiatus. Les matériaux et les techniques artistiques ont changé et se sont appauvris – et la religion y a perdu considérablement en faste et en vigueur. Rapportant des impressions ressenties en janvier 1895, P. Lefèvre-Pontalis écrit que « *Muong Sing se ressentait de sa très récente résurrection. Dans la vaste enceinte en terre battue, qui autrefois avait sans doute contenu beaucoup d'habitants, on n'apercevait qu'un petit nombre de maisons en bois, éparses au milieu des jardins, et les larges rues qui conduisaient à l'habitation princière étaient presque toujours vides ; aucune pagode intéressante n'attirait, comme à Nan ou à Luang Prabang, la curiosité des passants* » [124]. L'analyse d'une soixantaine

---

[120] Comme le souligne V. Grabowsky ("Population and State in Lan Na prior to the Mid-sixteenth Century" *The Journal of the Siam Society*, 93, 2005, p. 7, note 28 et carte p.14), qui s'appuie sur la *Chronique de Chiang Mai*, le Lān Nā exerçait au milieu du XVe siècle une autorité sur des vassaux très septentrionaux : « *Tilok conquered Müang Tun and Müang Luang [Long ?] in 1455/56. In the year 1460/61 the king added to his conquest Müang Phong, likewise located in the extreme south of Sipsong Panna* ».

[121] P. B. Lafont, *op. cit.* p. 111-112.

[122] Il est question de *stūpa* construits à Xieng Kok, Muang Long, Muang Kang, Muang Nang et Muang Sing, tous endroits où ont été retrouvés des "thāt".

[123] La parenté entre le "Tham Lān Nā" et le "Tham Lü" a été établie depuis longtemps, mais elle n'a bizarrement jamais été expliquée – peut-être parce qu'il y a une tendance dans la recherche à considérer que tout ce qui trouve en Chine est nécessairement plus ancien qu'ailleurs. Le même phénomène, on le verra plus bas, s'est produit au Lān Xāng.

[124] *Op. cit.* p. 260.

d'inscriptions sur Buddha en bois retrouvées dans quinze temples lü et thai neua des deux districts de Muang Sing et de Muang Long confirme cette impression : presque toutes sont postérieures à 1885 (six datent de 1879 ou 1880), la rhétorique est pauvre et répétitive et la facture des images est toujours peu élaborée (fig. 22). Le bouddhisme semble n'y avoir survécu que sous une forme sommaire [125].

La rive droite du Mékong

L'histoire de la diffusion du bouddhisme dans le Nord-Ouest du Laos est donc marquée par une importante rupture, liée à des variations très nettes tant sur le plan politique qu'économique. Ce contraste apparaît également de façon flagrante dans la partie occidentale de la province de Sayabouri, qui formait autrefois la limite sur la rive droite du Mékong entre le royaume du Lān Nā et le royaume du Lān Xāng. Son histoire est en effet intimement liée à celles des régions frontalières avec la Chine, qu'elle permet d'ailleurs de saisir plus justement. Le hiatus chronologique apparaît ici dans la distinction très nette qui peut être faite entre différents types de vestiges recensés dans les districts de Khop, Xieng Hon et Ngeun. D'une part, on retrouve des témoignages qui rappellent la période la plus faste du Lān Nā : ainsi cette stèle de fondation d'un "vihān" qui date d'une façon pratiquement certaine du vendredi 20 janvier 1520 [126], les restes significatifs d'un important sanctuaire retrouvés à proximité, ou le très grand That Xieng Lom (fig. 23) que l'on peut comparer aux plus beaux *stūpa* de Chiang Saen et de Chiang Mai [127]. D'autre part, on note les témoignages tardifs d'un bouddhisme local, toujours vivant, mais matériellement très appauvri. Ce bouddhisme est celui qui est pratiqué par des populations lü déplacées du nord du Laos et du sud de la Chine au XIXe siècle, mais aussi par des populations t'ai-yuan, parentes de celles qui peuplent le nord de la Thaïlande actuelle. Si les frontières du Lān Xāng étaient fixées du côté du Mékong par la longue arête montagneuse qui se termine à Pha Dai, on voit que le Lān Nā, au cours des siècles, n'a pas hésité à empiéter sur le territoire lao [128]. Le phénomène était rendu possible par des

---

125 L'impression est singulièrement différente aujourd'hui, car les novices sont nombreux dans les temples lü et thai neua, attestant ainsi leur vitalité, ce qui n'est plus le cas pour les temples lao.

126 Même si les données chronologiques peuvent faire hésiter entre deux systèmes de calcul différents, on est résolument dans un calendrier du Lān Nā. S'il évoque le 5e mois, le graveur se trompe manifestement lorsqu'il le nomme "phalguna" (appellation du 5e mois dans la partie septentrionale du Lān Nā ou Haut-Mékong) à la place de "magha". C'est cette dernière appellation qui doit être correcte, car toutes les autres données chronologiques apparaissent cohérentes si on utilise le système de Chiang Mai : le nom du jour, les chiffres du "masaken", du "kammacubala" et de l' "uccabala", et même la position des 8 planètes dans le disque horoscopique. L'année, chiffrée deux fois de façon très claire (881) et indiquée par ses deux noms khmer et t'ai ("tho" et "kat-mao"), ne pose aucun problème.

127 L'histoire de ce *stūpa* reste cependant à préciser. Elle est assurément liée au développement continu de Nan, qui n'a pas eu à subir les mêmes difficultés que Chiang Mai, Chiang Rai et Chiang Saen. Un manuscrit intitulé *Tamnan That Xieng Lom* a été retrouvé dans le Vat Souvanna Boa Kham de Ban Kham (district de Xieng Hon). Cette chronique est cependant beaucoup plus tardive que le monument, dont elle ignore en fait l'origine. Comme bien d'autres textes de la région, elle donne une version légendaire de la fondation en faisant intervenir le Buddha. Un autre *stūpa* situé à proximité, le That Poak du district de Muang Khop, est certainement un autre exemple de l'architecture religieuse du Lān Nā.

128 Selon les époques, il y eut en fait sans doute une alternance entre la domination du Lān Nā (Nan) et celle du Lān Xāng (Luang Prabang). Les récits que nous possédons ne valent que pour le XIXe siècle. Ainsi, P. Lefèvre-Pontalis (*op. cit.* p. 90) rapporte en 1894 qu'« *Il paraît qu'autrefois le territoire de Luang-Prabang s'étendait sur la rive droite jusqu'au confluent du Nam-Kop ; mais d'année en année, à mesure que le pouvoir royal, miné par les Siamois, s'affaiblissait au Laos, les Younes de Nan en profitèrent pour gagner du terrain et substituer leur autorité à celles des Laotiens. C'est ainsi qu'en 1887, au moment de l'invasion des Hos à Luang Prabang, Nan mit la main sur M. Ngin [Ngeun ?], canton laotien où le roi Ming Thatoulat avait autrefois permis à quelques familles Younes d'établir leur domicile. Toute la partie du bassin du Mékhong, adossée aux sources du Menam, subit maintenant l'influence de Nan, d'autant plus que la population s'est beaucoup développée dans cette région, depuis que les bandes chinoises forcèrent un grand nombre de familles Lues et Laotiennes du nord à chercher refuge au delà du Mékhong* ». Sept années plus tôt, A. Pavie (*Géographie et voyages, VI,* p. 206) donne cette version à propos du Muang Ngeun : « *Par un empiètement du royaume de Nan, agréé du Siam, sa borne frontière a été portée de la ligne des eaux à mi-route du fleuve du côté du nord, prenant ainsi Ngeun à Luang-Prabang et changeant son nom. De là, discussion qui passionne les gens. Pour se disculper les chefs de Nan expliquent ceci : "Lors du choléra sa population abandonna Ngeun. Notre précédent roi*

voies de passage qui permettaient de relier facilement les territoires des "muang" Khop, Xieng Hon et Ngeun au haut bassin de la la Menam Chao Phaya. Le Muang Nan profita pleinement de cette configuration en orientant toute sa politique d'expansion vers le nord, en particulier au XIXe siècle. Les témoignages épigraphiques retrouvés dans la partie occidentale de la province de Sayabouri reflètent parfaitement les bouleversements de cette époque qui fut marquée par d'importants mouvements de population. Les investigations menées en 2002 ont permis de révéler 47 Buddha inscrits (dont 23 datés de 1840 à 1900) dans des temples lü du Muang Khop, 73 Buddha inscrits (62 datés, dont 24 antérieurs à 1860) dans des temples lü et yuan du Muang Xieng Hon, et 19 Buddha inscrits (dont 13 datés, antérieurs à 1866) dans des temples lü du Muang Ngeun [129]. La répartition actuelle entre temples lü et temples yuan ne signifie pas nécessairement qu'il en était de même dans la seconde moitié du XIXe siècle. Même si dans ces districts l'architecture et la configuration de l'espace religieux ont conservé un caractère très traditionnel [130], beaucoup de temples ont pu disparaître, d'autres ont été construits, les composantes de la population ont changé, et plusieurs images ont dû bouger (elles sont toujours de petite taille). L'analyse paléographique des inscriptions montre que celles-ci sont attribuables aux Lü, et non aux Yuan qui utilisent une écriture très proche, quoique peut-être plus raffinée. Ce fait est confirmé par l'étude de la rhétorique des textes, similaire à celle de la plaine de Muang Sing, ainsi que par l'emploi généralisé du système calendaire du haut-Mékong, en retard d'un mois sur celui de Chiang Mai. Le matériau et la facture des images tendent également à prouver la domination de l'influence culturelle lü dans cette région, de même que les dates des inscriptions retrouvées : près d'une cinquantaine remontent aux années 1810-1860, période où l'on sait que les déportations et les migrations vers le sud furent importantes. Celles-ci ont également laissé une forte empreinte dans la province thaïlandaise de Nan, où nombreux sont les documents qui pourraient être comparés à ceux du Laos occidental et septentrional. Le district laotien de Pak Tha est encore rattaché à cet espace politico-culturel, dans la mesure où il fut une zone de transition géographique entre les aires yuan et lü, en particulier lorsque le Lān Xāng fut trop faible pour contrôler cette marche. À l'est de cette limite, sur le cours du Nam Beng (rive gauche du Mékong) et dans le domaine de Hongsa (rive droite du Mékong), la domination du territoire de Luang Prabang ne semble jamais avoir cessé. L'histoire du bouddhisme qui y est pratiqué s'avère alors quelque peu différente.

LE BOUDDHISME DU LĀN XĀNG

Les témoignages les plus anciens

Les chroniques lao ayant été rédigées assez tardivement (début XVIe siècle ?), il est difficile d'accorder un véritable crédit aux informations qu'elles transmettent pour toute la première période de l'histoire du Lān Xāng. Une analyse attentive de leur contenu met en effet en évidence des contradictions, des anachronismes, ainsi que le recours fréquent aux mythes et aux traditions littéraires [131]. Il est cependant fort probable

– après quelque temps – vint y installer des Lues immigrés. Mais presque aussitôt la fièvre des bois décima les gens. Sur l'avis des prêtres et des astrologues le nom ancien – Ngeun – fut abandonné et Cautsawadi lui fut substitué à l'unique fin d'ôter le moyen, aux mauvais génies, de le reconnaître (…)*". Et Luang Prabang répond à son tour : "Dans votre royaume les bonnes terres abondent* (…)*. Pour pareil motif la ligne des eaux ne saurait cesser d'être la frontière. La cause réelle que vous n'avouez pas, c'est que vous voulez tous les puits à sel. Vous en possédez aux sources du Mé-nam ; être maîtres de ceux-ci vous laisserait libres d'établir le prix qui vous conviendrait pour la production.* »

[129] Il faut mentionner ici une exception : la présence dans le Vat Sali Oudom de Ban Sathan (M. Khop) d'une inscription et de fresques qui montrent clairement une installation shane, voire birmane.

[130] Le fait que la plupart des images retrouvées soient antérieures à 1880 prouve également ce conservatisme.

[131] *Cf.* M. Lorrillard, "Quelques données relatives à l'historiographie lao", *BEFEO* 86, 1999, pp. 219-232.

que la liste des souverains de Luang Prabang ait été conservée correctement depuis au moins Fā Ngum – chef dont l'historicité est attestée [132], même si son action est brouillée par la légende. Contrairement à Sukhothai et au Lān Nā, où les vestiges religieux abondent dès le XIVe siècle, rien ne prouve que le bouddhisme ait été vraiment pratiqué au Lān Xāng avant le milieu du XVe siècle. Le nom de Chakkaphat (< P. *cakkavattin*) Phaen Phaeo – un exact contemporain du grand roi Tilokarat du Lān Nā – montre en tout cas que l'idéologie véhiculée par le bouddhisme avait marqué de son empreinte la chefferie de Luang Prabang au plus tard en 1480 [133]. C'est d'ailleurs à partir de cette période que les annales du Lān Nā commencent à mentionner le Lān Xāng [134].

Le premier témoignage archéologique attestant la pratique du bouddhisme en pays lao est une très belle stèle de fondation datée du 17 avril 1494 (fig. 24) [135]. Elle a été retrouvée sur le site ancien de Lakhon (à quelques kilomètres en aval de Tha Khaek), dont on sait qu'il fut l'un des trois grands centres du pouvoir politique et économique en pays lao. Si cette stèle est placée très au sud, elle n'en porte pas moins la marque du Lān Nā, en particulier par l'utilisation du disque horoscopique qui, importé de Birmanie, se diffusa à partir du milieu du XVe siècle dans toutes les régions thaies septentrionales. La stèle de Tha Khaek reste cependant un vestige exceptionnel [136]. C'est également le cas, dans une moindre mesure, pour une inscription du district de Sanakham (150 km en amont de Vientiane) datée de 1510/1511 qui mentionne le roi Somphu [137]. Les autres témoignages épigraphiques anciens ne sont pas antérieurs à 1530 et sont presque tous situés dans la proximité immédiate de Luang Prabang et de Vientiane. Le règne de Phothisarāt (1520-1548), puis celui de son fils Setthāthirāt (1548-1572), sont à l'évidence ceux qui dans l'histoire du Lān Xāng ont le plus apporté pour la diffusion du bouddhisme. Les relations privilégiées du premier avec les souverains du Lān Nā, le bref règne du second à Chiang Mai, puis à Chiang Saen, de même que le probable exil au Lān Xāng d'une élite du Nord fuyant le danger birman, ont sans aucun doute favorisé la progression de la religion. Celle-ci bénéficie par ailleurs des fruits du développement économique qui semble avoir résulté du déplacement de la capitale, en particulier au XVIIe siècle, période de paix relative dans la vallée moyenne du Mékong.

Jusqu'au troisième quart du XVIe siècle, les témoignages archéologiques attestent l'influence du Lān Nā dans différents domaines. Il est acquis que c'est du nord de la

---

132 Il est mentionné dans la stèle de Sumanakūṭaparvata (Sukhothai), vers 1370. *Cf.* G. Cœdès, *Recueil des inscriptions du Siam*, 1924, pp. 123-129.

133 *Cf.* M.Lorrillard, "Insights on the Diffusion of Lao Buddhism", *Buddhist Legacies in Mainland Southeast Asia*, Études thématiques n° 19, 2006, pp. 139-148.

134 C. Notton, *Annales du Siam – IIIe volume : Chronique de Xieng Mai*, 1932, p. 138. Le Lān Xāng est associé au peuple des "Xāva", c'est-à-dire aux habitants de Muang Xāva / Jvā (Luang Prabang). Ceux-ci apparaissent un plus tôt dans la *Chronique de Chiang Mai*, vers 1450. Dans les sources chinoises (*Annales des Ming*), il est déjà fait référence à un "Dao Lan-zhang" (Thao ou Chao Lān Xāng) en 1434. *Cf.* G. Wade, *The Ming Shi-lu as a source for Southeast Asian History*, 2005 (http://epress.nus.edu.sg/msl).

135 On ne prendra pas en compte des événements religieux que les chroniques lao situent au XIVe siècle et qui relèvent certainement de l'anachronisme. Ainsi l'assertion selon laquelle le grand Buddha du Vat Manorom aurait été installé dans les années 1370, ce qui ferait de lui une image encore plus ancienne que les premiers Buddha datés du Lān Nā. L'analyse stylistique, qui permet de reconnaître des caractères lao déjà bien affirmés, contredit totalement cette datation.

136 Il est dommage que seule la date soit véritablement lisible, car le texte même nous aurait sans doute apporté des informations précieuses sur l'état du bouddhisme dans la vallée moyenne du Mékong à la fin du XVe siècle. Dans la mesure où cette stèle se situe dans la proximité du That Phanom, monument que l'on suspecte de recouvrir un sanctuaire très ancien, il n'est pas interdit de penser que la région fut très tôt un lieu de pèlerinage important et qu'elle bénéficia de l'attention de populations qui pouvaient être très lointaines.

137 On ne peut dire avec certitude si l'inscription évoque le roi toujours vivant ou si elle le mentionne de façon rétrospective. Dans le premier cas, elle remettrait en cause la chronologie des règnes jusqu'ici admise, puisque Chao Somphu est censé décéder vers 1499-1501 (tradition des *Phongsavādan*). Mais le *Nithan Khun Borom*, chronique de référence pour le XVe et le XVIe siècle, est très lacunaire pour la chronologie de cette période – ce qui incite à la prudence.

Thaïlande que provinrent les deux écritures qui se diffusèrent en pays lao. Les inscriptions t'ai les plus anciennes se trouvent à Sukhothai. De là, l'habitude de graver des stèles se répandit au Lān Nā – où l'on fondit aussi beaucoup d'images en bronze du Buddha, sur lesquelles on incisait souvent un certain nombre d'informations. L'écriture qui fut d'abord majoritairement employée est celle que les historiens thaïlandais qualifient de "fak khām", en raison de la forme des caractères qui peuvent rappeler les cosses du tamarin. Entre 1411 et 1526, plus de 130 stèles et images du Buddha furent ainsi inscrites, réparties dans tout le Lān Nā [138]. Elles ne sont alors plus seulement le fait des souverains ou de quelques grands princes, mais également celui de petits seigneurs ou de chefs locaux. La rhétorique devient également moins compliquée qu'à Sukhothai – l'objet se limite généralement à la commémoration d'une fondation ou d'une donation – et la facture des stèles est moins élaborée. Le patronage royal reste cependant souvent mentionné, qu'il ait été effectif ou lié à une convention. À partir du milieu du XVIe siècle, en raison probablement de la désorganisation politique et économique que provoqua la tutelle birmane, le nombre des stèles inscrites décroît fortement, tout comme celui des grandes fondations. Nous avons signalé qu'au Laos la stèle de Tha Khaek (1494) était le premier exemple d'inscription lao. L'écriture trouve son modèle dans la graphie "fak khām", mais elle s'en écarte déjà par ses formes moins nettes. Un autre exemple, daté de 1530 et provenant de Luang Prabang, étonne lui par la stylisation très prononcée (presque "baroque") des caractères qui pourrait être dûe soit à un manque d'habitude du graveur, soit à une volonté délibérée de s'écarter du modèle dominant. À la même époque, les stèles n°1 (mars 1531) et n°2 (septembre 1535) du Vat Daen Muang de Phon Phisai, un important "muang" de la rive droite situé à une soixantaine de kilomètres en aval de Vientiane, montrent toutefois une graphie bien établie qui deviendra caractéristique de la vallée moyenne du Mékong. Cela étant dit, il est intéressant de constater qu'au milieu du XVIe siècle l'écriture "fak khām" marque à nouveau quelques inscriptions importantes de la région, comme si elle y avait été introduite une seconde fois [139]. Le phénomène est probablement lié à une forte "rebouddhisation" des dépendances directes de Luang Prabang et de Vientiane qui fut dûe aux efforts déployés par les souverains lao durant le deuxième quart et le troisième quart du XVIe siècle, mais également sans doute à l'influence qu'exercèrent des réfugiés de Chiang Mai et de Chiang Saen fuyant le danger birman. À la même époque commencent à apparaître dans la vallée du Mékong les stèles en écriture "tham" (P. *dhamma*), une autre graphie originaire du Lān Nā. Le plus vieil exemple au Laos est fourni par la stèle du Vat Sangkhalok, à Luang Prabang, qui date du 12 avril 1527 [140]. Les plus beaux témoignages de l'appropriation et de l'adaptation de cette écriture sont cependant fournis par la première face de la stèle n°1 du Vat Suvanna Khuha, dans la province thaïlandaise d'Udon Thani (janvier 1563), la stèle de Dan Xai (mai 1563) et les deux stèles du That Luang de Vientiane (mai 1566 – fig. 25 – et 1593/1594). Si l'emprunt de l'écriture "fak khām" était probablement destiné au départ à un usage civil, il y a tout lieu de croire que celui de l'écriture "tham" était motivé avant tout par des raisons religieuses. C'est véhiculés par cette graphie appropriée (car plus complète) que durent en effet pénétrer au Laos les premiers textes pâli. La *Jinakālamālī*, chronique religieuse du Lān Nā rédigée en 1527, nous apprend qu'en 1523 le souverain de Chiang Mai envoya à celui de Dasalakkhakuñjaranagara (Luang Prabang) un *Tipiṭaka* en soixante volumes et une suite de religieux, une information qu'il n'y a probablement pas lieu de suspecter [141].

---

[138] Le règne de Phra Muang Kèo (1495-1526) semble avoir été la période la plus faste pour les fondations et donations religieuses (au moins 68 inscriptions inventoriées).

[139] Par exemple les stèles de Suvanna Khuha I (seconde face, 1573) et du That Fun (? 1586).

[140] C'est cette inscription qui est la source du *Phongsāvadān Luang Prabang*, une des chroniques de la capitale du Nord, lorsqu'elle rapporte que Phothisarāt s'attaqua au culte des esprits.

L'influence du Lān Nā au XVIe siècle peut également être prouvée par les plus anciens ouvrages d'art identifiés au Laos. On a longuement étudié ailleurs les indices qui établissaient un lien entre l'édification du That Luang et des événements survenus à Chiang Mai, jusqu'à la prise de la ville par les Birmans [142]. Un certain nombre d'autres monuments semblent dater de la même époque – par exemple les *stūpa* du Vat That et du Vat Xieng Lek à Luang Prabang, le *stūpa* du Vat Nak à Vientiane, et le That Si Phom à Xieng Khuang – mais ces impressions devront être confirmées par des études architecturales détaillées. L'analyse de la statuaire bouddhique en bronze permet d'arriver aux mêmes conclusions. Il est intéressant de constater que les six premières images du Buddha trouvées au Laos pour lesquelles il est possible d'avoir une indication chronologique précise révèlent toutes l'emploi du système calendaire du Haut-Mékong ou de Chiang Mai [143]. La première date du 24 novembre 1494 et la dernière du 23 mai 1548. On peut émettre l'hypothèse que certaines de ces images auraient été ramenées du Lān Nā par Phothisarāt ou Setthāthirāt [144]. Quelques dizaines d'autres sculptures du Buddha, non inscrites ou datées de façon plus imprécise, peuvent également être rattachées par leur style à la production du nord de la Thaïlande des XVe et XVIe siècles. On les trouve en particulier à Luang Prabang (1re étape de leur voyage), mais des exemples ont également été identifiés jusque dans le sud du Laos et le nord-est de la Thaïlande (*cf. infra*). Les images datées de la seconde moitié du XVIe siècle sont moins nombreuses, ce qui pourrait s'expliquer d'une part par un arrêt (forcé) des "importations", d'autre part par les difficultés rencontrées pour la production des premières images véritablement lao. Les techniques de fonte étaient toutefois totalement assimilées au début du XVIIe siècle, car à partir de cette époque, et ce jusqu'au début du XIXe siècle, les images en bronze sont nombreuses, datées clairement avec le système calendaire lao, et leur facture révèle un style propre, dégagé des canons du nord de la Thaïlande, dont l'élégance s'imposera rapidement dans la vallée du Mékong.

Les stèles inscrites

Nous avons évoqué à plusieurs reprises des inscriptions sur stèle du Laos, mais toujours pour mettre en évidence le rapport qui existait entre ces exemples anciens et leurs modèles du Lān Nā. Il est temps maintenant d'accorder une attention plus précise à l'ensemble du corpus épigraphique sur pierre de la vallée du Mékong, tel qu'on peut le percevoir aujourd'hui. Davantage encore que les incriptions sur images du Buddha, les inscriptions lithiques sont des documents sur lesquels on peut fonder une

---

141 G. Cœdès, "Documents sur l'histoire politique et religieuse du Laos Occidental", *BEFEO* XXV, 1925, p. 139 et "À propos des anciens noms de Luang Prabang", *BEFEO* XVIII-10, pp. 9-11. Le nom "*dasalakkhakuñjara*", tout comme celui de "*satanāganahuta*", est la traduction pâli de "Lān Xāng" (million d'éléphants). Il est intéressant de constater que les chroniques lao ont mémorisé l'emploi du premier dans la titulature royale de Phothisarāt. Il disparaît dès 1563 (stèle de Dan Xai) au profit du second.

142 M. Lorrillard, "Les inscriptions du That Luang de Vientiane : données nouvelles sur l'histoire d'un *stūpa* lao", *BEFEO* 90-91, 2003-2004, pp. 289-348.

143 La distinction scientifique de ces calendriers a été établie par J.-C. Eade (*cf.* par exemple *The Calendrical Systems of Mainland South-East Asia*, 1995 et *The Thai Historical Record – A Computer Analysis*, 1996). Celui-ci a également mis au point un logiciel – largement utilisé par le centre EFEO de Vientiane – qui permet, à partir des données chronologiques fournies par les inscriptions ou les manuscrits (lorsque celles-ci sont suffisantes et cohérentes), d'identifier le système calendaire et de procéder à la conversion en calendrier julien ou grégorien. Le nom "Keng Tung" qui est donné à l'un des trois systèmes calendaires t'ai nous apparaît trop réducteur pour l'espace géographique concerné et nous lui préférons l'appellation Haut-Mékong". Le calendrier dit de "Sukhothai" est équivalent au calendrier lao.

144 Le plus célèbre de ces Buddha venus du Lān Nā est le Phra Kaeo, ramené par Setthāthirāt. La tradition historiographique lao évoque également un "Phra Saek Kham" qui serait venu de Chiang Mai "par les airs" à l'époque de Phothisarāt. La provenance véritable du Phra Bang reste encore mystérieuse. Le fait que la tradition ait retenu un long séjour de la statue à Vieng Kham, dans la plaine de Vientiane (il ne serait arrivé à Luang Prabang qu'à la fin du XVe siècle), nous incite à formuler l'hypothèse d'une origine mône.

connaissance de la propagation du bouddhisme. Contrairement aux premières, en effet, les secondes ne circulent pas – ou très peu – et elles restent en principe attachées au lieu où elles ont été produites [145]. Les stèles sont d'ailleurs presque toujours des documents destinés à commémorer les particularités religieuses, juridiques ou politique d'un espace qu'elles marquent physiquement en étant " plantées " sur son centre relatif ou sur ses limites. Nous connaissons quelques rares exemples où des documents en pierre furent déterrés pour être plantés en un autre endroit, mais il s'agissait de bornes territoriales et l'acte prit la dimension d'une agression politique contre un pouvoir local. Dans le cas des stèles de fondation de temple, qui constituent la quasi-totalité du corpus épigraphique lao sur pierre, toute modification des particularités du territoire est d'ailleurs le plus souvent prévenue : une imprécation conclut le texte, promettant les enfers à quiconque (on s'adresse explicitement aux seigneurs futurs) enfreindra les dispositions gravées. La formule n'était alors pas qu'une convention : elle devait avoir un véritable effet dissuasif pour avoir été employée aussi souvent et aussi longtemps. Le fait que les stèles aient été fortement liées à un espace ne constitua pourtant pas une assurance pour une meilleure préservation. Contrairement aux images du Buddha – qui ont pu être déplacées de sanctuaires en sanctuaires, mais avec l'intention d'être abritées dans une nouvelle salle où elles serviraient aux besoins du culte – les inscriptions sur pierre ont subi le même sort que les temples auxquelles elles étaient originellement associées. Lorsque le sanctuaire a été abandonné ou détruit, elles n'ont plus été protégées. La recherche de ces documents relève donc pleinement de l'archéologie : nombre d'entre-eux peuvent encore être enfouis dans le sol – privant la recherche historique actuelle de données qui, peut-être, bouleverseraient totalement notre perception [146].

Les résultats des enquêtes de surface qui ont été menées dans toutes les provinces du Laos et dans le nord-est de la Thaïlande révèlent pour l'instant une tendance très nette : les inscriptions lao sur pierre sont avant tout situées dans la proximité immédiate de Vientiane et de Luang Prabang, qu'il s'agisse de la rive gauche ou de la rive droite – et la plupart d'entre-elles (une cinquantaine sur près de cent documents répertoriés à ce jour) ont en fait été rédigées très tôt, entre 1494 et 1639 environ [147]. Si Somphu est mentionné dans une inscription de 1510/1511, les inscriptions royales lao les plus anciennes commencent véritablement avec le règne de Phothisarāt qui a laissé quatre documents épigraphiques [148]. Sous son fils Setthāthirāt, qui a régné vingt-quatre années environ, au moins vingt inscriptions ont été produites – la plupart lui étant imputables d'ailleurs. Les interventions birmanes semblent avoir ensuite perturbé quelque peu les fondations, mais

[145] Il faut mettre à part, bien sûr, les stèles qui sont apportées dans les musées (une vingtaine, réparties entre le Vat Ho Phra Kaeo et le musée du Palais royal de Luang Prabang) et les services locaux de la Culture.

[146] L'exhumation de stèles est assez rare. Les travaux menés récemment à Vientiane sur la "route n°1", qui traverse le centre historique, a permis d'en retrouver deux qui offrent cependant peu d'informations. Les recherches menées par le centre EFEO dans toutes les provinces du Laos ont permis d'identifier de nombreux restes de temples (souvent des tertres formés de briques). S'ils étaient fouillés, ceux-ci pourraient réserver des surprises.

[147] Nous excluons de ce corpus la stèle de Muang Khop (1520) mentionnée plus haut, car elle relève manifestement de l'aire culturelle et politique du Lān Nā. Pour la même raison, nous mettons également de côté trois autres inscriptions. La première est datée de 1468 et a été "trouvée" à Ban Huay Say, avant d'être emmenée vers 1910 à Hanoï où elle se trouve toujours. Les épigraphistes thais l'ont inventoriée dans le corpus épigraphique du Lān Nā. Une seconde stèle, datée du 21 juillet 1513 (calendrier du Haut-Mékong), est maintenant conservée au musée du Palais royal de Luang Prabang (elle est longtemps restée au Vat Visoun), mais provient, comme son texte l'indique, de Chiang Khong. Auguste Pavie (*Études diverses II: Recherches sur l'histoire du Cambodge, du Laos et du Siam*, 1898, pp. 381-385) a publié le texte et le facsimilé du fragment d'une troisième inscription, dite du "Roi Pra Cri Siddhi" (sic), trouvée à Luang Prabang et emmenée également à Hanoï où elle semble avoir disparu. La très belle graphie "fak khām", encore proche de l'écriture de Sukhothai, incite pour l'instant à la dater de la fin du XVe siècle et à y voir un document rapporté.

[148] Le roi Vixun, successeur de Somphu et père de Phothisarāt, est mentionné de façon rétrospective dans une inscription de 1577 (Don Hon, province de Sayabouri). Phothisarāt est lui-même cité dans six inscriptions postérieures à son règne. Tous les chiffres indiqués pour cette partie sont provisoires et pourront donner lieu à une révision lorsque les inscriptions seront éditées.

celles-ci reprennent de plus belle sous le règne de Hno Muang (~1590 / ~1598), fils de Setthāthirāt, avec au moins dix fondations. Sous ses successeurs, durant les quatre premières décennies du XVIIe siècle, une quinzaine d'inscriptions sur pierre furent encore produites. Il est intéressant de constater que pour le long règne de Suriya Vongsā, qui est pourtant considéré par l'historiographie actuelle comme l'âge d'or du Lān Xāng, moins d'une dizaine de stèles ont été retrouvées, et aucune ne mentionne d'ailleurs le nom du souverain. Les monarques qui régnèrent ensuite sur les territoires divisés du Lān Xāng (Vientiane, Luang Prabang et Champassak) ne semblent pas avoir été plus soucieux de laisser une trace de leur nom à l'occasion de fondations ou de donations religieuses, mis à part Chao Say Ong Ve (~1698 / ~1730) et Chao Anou (~1804 / 1828) qui furent respectivement les premier et dernier souverains du royaume de Vientiane – et qui laissèrent tous deux la mention de leur titulature royale, le premier sur cinq images du Buddha datées de 1700 à 1714, le second sur les deux très grandes stèles de (re?)fondation du Vat Ho Phra Kaeo (1813) et du Vat Sisaket (1824). En fait, à partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle – et peut-être à partir de 1778, date de la première prise de la capitale par les armées siamoises – la force qui depuis le XVIe siècle avait permis à Vientiane de rayonner politiquement et culturellement semble s'être déplacée vers le plateau de Korat où apparaissent de nouveaux centres tels Ubon Rachathani ou Nakhon Rachasima. C'est dans cette région que sont désormais fondés les nouveaux sanctuaires et que la culture religieuse lao connaît un nouveau développement.

Il est intéressant de relever que si les témoignages épigraphiques à notre disposition montrent un certain dynamisme de la production d'inscriptions sur pierre pour la période la plus ancienne – puis un rapide appauvrissement (en tout cas d'un point de vue quantitatif) – il se passe exactement le contraire en ce qui concerne les inscriptions sur Buddha. Les deux phénomènes ne peuvent pourtant être opposés. Les stèles commémorent des fondations ou des donations, et dans les deux cas cela implique la création d'images. Il est fort probable que le rythme de construction des monuments religieux ne fit en fait que s'accroître. Mais le patronage royal, déterminant au début, dût se faire moins important et laisser la place aux initiatives des petits seigneurs locaux. Il est possible également que les monuments, d'abord marqués par l'architecture grandiose du Lān Nā (le That Luang est construit quelques années à peine après le choix de Vientiane comme capitale), perdirent en importance et en taille – du fait précisément de leur multiplication. La pratique du bouddhisme put elle-même s'en trouver affectée, puisque d'un bouddhisme royal[149] on passa progressivement à un bouddhisme populaire, avec ses propres rites et ses propres conceptions. La configuration de l'espace religieux lao, qui substitue un seul sanctuaire (le "sim") au double espace sacré du Lān Nā (*vihāra* et *uposatha*), est déjà révélateur d'un affaiblissement des conceptions religieuses héritées du Nord. Le même processus est perceptible dans l'analyse de la littérature qui s'est développée au Laos. Mais c'est l'étude des arts – en particulier celui de la statuaire – qui apportera sans doute les éléments nécessaires à une mise en perspective économique et sociale du bouddhisme tel qu'il s'est répandu au Laos entre le XVIe et le XXe siècle.

La grande statuaire et le rôle de Vientiane

La statuaire a été sans doute le principal véhicule pour la diffusion du bouddhisme lao à l'intérieur des terres et dans les régions éloignées. À défaut de disposer toujours d'inscriptions sur pierre, elle nous fournit des repères appréciables pour établir la chronologie de ce processus. L'analyse comparative des représentations du Buddha

[149] La *Jinakālamālī* illustre ce concept.

au Laos n'a pas encore été faite : elle doit porter sur des milliers de pièces qui vont de la petite sculpture sur bois à la grande image en maçonnerie, en passant par différents types de productions en métal, en pâte de verre, en résine, en terre cuite et en pierre [150]. Le centre EFEO de Vientiane s'est intéressé prioritairement aux images inscrites antérieures au XXe siècle : elles ne représentent qu'une partie des témoignages susceptibles d'être utilisés par la recherche, mais elles constituent déjà un matériau privilégié pour l'établissement d'une véritable typologie des images bouddhiques de la vallée du Mékong.

Il ne semble pas que la technique de la fonte de grandes images ait été très répandue en pays lao. Les ateliers ont dû être essentiellement concentrés à Vientiane et (dans une moindre mesure) à Luang Prabang. Le Vat Sisaket est actuellement le plus grand conservatoire de statues en bronze du Laos, puisque quelque six cents pièces (images et trônes) y seraient déposées [151]. Quarante-sept d'entre-elles seulement sont inscrites – trente-huit portent une date – et il est possible d'attribuer une époque aux neuf autres à partir de critères stylistiques et paléographiques. Il apparaît que sur cet ensemble de témoignages, vingt-six se rattachent au XVIIe siècle et dix au XVIIIe siècle (fig. 26). Ces chiffres ne reflètent cependant pas forcément une tendance applicable à l'ensemble des images qui se trouvent dans le Vat Sisaket, dans la mesure où ils concernent des statues bien conservées et de grande taille (il est plus difficile de dater les petite images, dont la facture est souvent assez fruste). L'origine précise de toutes ces pièces n'est pas connue, mais on peut penser qu'elles proviennent dans leur grande majorité de Vientiane même et qu'une bonne partie d'entre-elles sont au Vat Sisaket depuis longtemps [152]. Le Vat Ho Phra Kaeo conserve lui aussi un grand nombre de sculptures en bronze (Buddha et trônes), dont les plus grandes, déposées dans la galerie extérieure, sont à l'évidence des productions de la capitale (fig. 27). Lorsque le temple a été transformé en un véritable musée, en 1968-69, un peu plus de 120 représentations en bronze du Buddha ont été inventoriées. Les inscriptions datées que l'on a relevées sur une vingtaine d'entre-elles indiquent presque toutes une période située entre 1615 et 1778. Il ne semble pas alors que la division du Lān Xāng à la fin du XVIIe siècle ait brisé une dynamique de production, et par là même le ressort économique qui la rendait possible [153]. Une première rupture s'est produite à partir de la prise de la capitale et des déportations opérées par les troupes siamoises en 1778, mais le coup final a évidemment été porté en 1828 avec la destruction totale de Vientiane. Les deux corpus du Vat Sisaket et du Vat Ho Phra Kaeo reflètent ici une tendance qui est en fait observable pour l'ensemble des inscriptions sur Buddha et trônes en bronze de Vientiane (environ 130 pièces), mais également pour les objets de ce type recensés dans le nord-est de la Thaïlande et dans les "muang" lao du Sud.

---

150 Une première approche de la statuaire bouddhique au Laos a cependant été effectuée par M. Giteau : *Laos - Étude de collections d'art bouddhique*, rapport d'une mission Unesco (17 décembre 1968 – 17 mars 1969), diffusion limitée ; "Note sur les pièces bouddhiques de la collection de S.M. le Roi du Laos", *Arts Asiatiques* XXV, 1972, pp. 91-128 ; *Art et archéologie du Laos*, 2001. Ces travaux restent une référence obligatoire pour le sujet. On relève cependant des faiblesses qui sont dûes à une connaissance approximative du contexte historique (*cf.* M. Lorrillard, C. Raymond, "compte-rendu : M. Giteau, *Art et archéologie du Laos*", *Aséanie* 8, 2001, pp. 176-182. Des statuettes de résine recouvertes par des feuilles d'or et d'argent (retrouvées à Champassak) ont été étudiées par Ch. Hawixbrock, "L'art du métal au Laos", *BEFEO* 87-1, 2000, pp. 109-124.

151 Ce chiffre nous a été donné par Catherine Raymond qui a effectué en 2001 une couverture photographique des images les plus importantes.

152 Plusieurs dizaines d'images très abimées paraissent témoigner des destructions opérées par les troupes siamoises en 1828.

153 Le témoignage du marchand hollandais G. van Wuysthoff (*op. cit.*) montre bien qu'au milieu du XVIIe siècle toute la vie économique du Lān Xāng était contrôlée par Vientiane et ses satellites directs (Vieng Khuk, Muang Huay Luang / Phon Phisai et Lakhon / Tha Khaek). L'indépendance des régions de Luang Prabang et de Champassak au début du XIXe siècle ne semble pas avoir affecté gravement les ressources matérielles de la capitale. Nous savons que celle-ci imposait encore son autorité jusqu'aux Hua Phan.

Les régions méridionales

Dans l'état actuel des recherches, il apparaît très nettement que les images de Buddha inscrites les plus anciennes retrouvées sur la droite droite du Mékong sont toutes concentrées dans une région proche de Vientiane – en particulier autour de Vieng Khuk dont on sait qu'elle fut une grande place commerciale à partir au moins du début du XVIIe siècle [154]. Il est très significatif de constater que la dernière image datée de la province de Nong Khai indique l'année 1776 [155], soit deux ans avant la première conquête de Vientiane. Les images suivantes, en particulier à partir de 1829, sont quasiment toutes situées sur le Plateau de Korat (surtout autour d'Ubon) et témoignent probablement du déplacement d'une main d'œuvre vers cette région. Le même phénomène est attesté en ce qui concerne la rédaction ou la conservation de manuscrits. Les "muang" lao du Sud apportent ici un éclairage supplémentaire dans la mesure où, à partir du début du XVIIIe siècle, le territoire de Champassak s'affranchit de la tutelle de Vientiane. Dans les provinces intermédiaires de Borikhamxai, Khammouane, Savannakhet et Saravane, très peu de grandes images en bronze ont pour l'instant été retrouvées, malgré la localisation de plusieurs dizaines de sites en ruine. La région proche de l'embouchure de la Se Bang Fai constitue cependant une exception. On a mentionné déjà l'importance de la stèle de Tha Khaek (1494), sur le site de l'ancienne ville de Lakhon [156]. Cette dernière, en plus d'être la tête de pont méridionale de Vientiane, était un lieu de pèlerinage important avec le That Sikhot et la proximité immédiate sur la rive droite du très vénéré That Phanom. On a découvert dans une partie de celui-ci, suite à son écroulement en 1975, plus de mille images du Buddha et une quarantaine de feuilles inscrites [157]. Les inscriptions qui ont été publiées datent de 1648 à 1701, c'est-à-dire de la dernière période du Lān Xāng unifié et du début de son éclatement. À partir de cette époque, les images de très petite taille semblent apparaître dans les régions distantes de Vientiane, comme l'attestent ces collections retrouvées à Tham Pa Fa [158], près de Tha Khaek, ou dans des récipients enfouis des provinces de Borikhamxai et de Savannakhet. Le fait que ces images aient été cachées prouvent qu'elles ont été menacées, mais ne suffit pas à expliquer l'absence quasi absolue de pièces grandes et anciennes dans toute cette région [159]. Il semble bien que le bouddhisme

---

154 Nous nous basons ici sur les recherches que Thawat Punnothok a effectuées dans le nord-est de la Thaïlande dans les années 1980. Il ne semble pas que ces travaux aient été repris et poursuivis.

155 Dix autres images la précèdent, datées de 1636 à 1763.

156 H. Parmentier rapporte à propos de Lakhon qu'« *Un that important semble en avoir formé le centre et tout autour les ruines d'édifices sont nombreuses, environ une soixantaine. La ville paraît plus ancienne que Vientiane et peut-être que Luang Prabang* (…). *Le type du vat en cette ville fut différent de celui de Vientiane qui n'en est cependant qu'à 250 kilomètres environ, par la route aisée du Fleuve. Les piliers ronds ou octogonaux, plus que rares à Vientiane, mais courants à Luang Prabang et au Tran-ninh, dominent ici. Une disposition qui paraît fréquente met un that en arrière du vat. Quant aux orientations, ce sont celles Est qui prévalent, bien qu'elles amènent ainsi les édifices à tourner le dos au Mékong, qu'ils regardent plutôt dans les villes mentionnées; Les that montrent à égalité les deux types en carré redenté et en octogone* » (*L'Art du Laos, op. cit,* p. 179). Ces informations sont particulièrement intéressantes car elles concordent avec les données des chroniques de Luang Prabang qui établissent très tôt l'importance de Lakhon. Elles confirment également ce que laisse supposer la stèle de Tha Khaek, à savoir une influence ancienne des traditions du Lān Nā (ici dans le domaine de l'architecture religieuse) dans cette partie de la vallée du Mékong. Il est à noter que dans la Mission Pavie, Lakhon est située sur la rive droite du grand fleuve et correspond donc à la ville thaïlandaise actuelle de Nakhon Phanom, qui fait face à Tha Khaek.

157 *Cf.* Thawat Punnothok, *Silacareuk Isan Samay Thai Lao*, pp. 333-340.

158 La découverte a été faite dans la grotte d'une falaise située à plus d'une dizaine de mètres du sol. Les images sont apparemment au nombre de 227 – et 59 d'entre-elles portent une inscription. Presque toutes celles qui sont datées appartiennent aux années 1730-1750. Il y a un doute sur trois d'entre-elles, que leur inscription fait remonter au XVIe siècle.

159 H. Parmentier écrivait déjà à propos de Lakhon qu'« *On y trouve aucune trace de ces images de métal qui, ailleurs* [il pense manifestement à la région de Vientiane décrite précédemment]*, sont si nombreuses ; et cependant les collectionneurs n'ont jamais sévi en ce lieu, alors qu'ils ont pillé les autres points cités* » (*L'Art du Laos*, *op. cit.* p. 179). En dehors des vestiges de Lakhon et de quelques autres temples ou *stūpa* riverains du Mékong, H. Parmentier considérait que tout le sud du Laos, à partir du confluent de la Nam Ngum, avait un intérêt très limité pour l'étude de l'architecture religieuse.

se soit installé tard dans les parties situées en aval de l'embouchure de la Se Bang Fai, sans doute parce que ces terres étaient peuplées en majorité par des minorités austroasiatiques, dont l'acculturation religieuse allait de pair avec leur "laocisation". C'est la petite principauté de Champassak, probablement proclamée par des émigrés de Vientiane au début du XVIIIe siècle, qui constitua le noyau à partir duquel la culture du nord commença à se diffuser. Le dynamisme religieux de cette entité nouvelle que contrôla vite le pouvoir de Bangkok est cependant à relativiser, même si la tradition locale a gardé la mémoire d'un moine fondateur et grand voyageur [160]. Le témoignage le plus important semble être un Buddha en bronze inscrit qui date de 1784 et fait référence à Phra Phutthi Chao Ong Luang, le second souverain de la dynastie de Champassak [161]. Mais des sondages archéologiques pourraient encore permettre de découvrir des pièces intéressantes, comme celles trouvées dans ce dépôt de fondation d'un temple de la ville ancienne rendu visible par l'affaissement de la berge du Mékong [162].

L'aire septentrionale : Luang Prabang

Si l'influence des traditions de Vientiane est aisément reconnaissable dans les bassins situés en aval, elle l'est beaucoup moins en amont, où elle s'est heurtée de façon évidente aux traditions luangprabannaises. Il est manifeste en effet que les deux villes ont toujours été séparées par des particularismes très forts – dont il serait intéressant d'ailleurs de faire l'inventaire aujourd'hui, tellement ils sont encore prégnants. Entre ces deux pôles de la civilisation lao qui, pendant plus d'un siècle, se sont affrontés (au grand profit de la puissance siamoise), il n'est cependant guère évident de tracer une ligne géographique précise. Si les frontières traditionnelles étaient connues et que l'appartenance des populations à l'un ou à l'autre des deux royaumes était établie, de larges parties de territoires devaient cependant constituer des "zones tampon" où le rayonnement des deux capitales parvenait à peine. Ce fait est en grande partie explicable par la configuration physique du territoire. Des voies terrestres reliaient bien Luang Prabang et Vientiane, mais celles-ci sinuaient entre des montagnes peu habitées et limitaient par leur difficulté l'importance des contacts. Si la voie du Mékong – plus facile (en particulier pour la descente) bien que plus longue en terme de distance – fut probablement beaucoup plus empruntée, il est toutefois intéressant de constater qu'aucun vestige archéologique sur les rives du fleuve ne vient véritablement attester l'existence de relations fortes entre les deux cités. Deux "muang" ont bien servi de relais sur cette voie – Pak Lay et Chiang Khan / Sanakham – mais tous deux devaient également leur importance au fait qu'ils constituaient des étapes obligatoires sur les routes qui menaient au Siam, en joignant les cours de la Nam Nan et de la Nam Passak, dans le bassin de la Menam Chao Phraya. Ce sont sur ces axes uniquement qu'ont été pour l'instant identifiés les rares vestiges de monuments bouddhiques, ou tout simplement même d'une occupation lao ancienne.

---

[160] *Cf.* Ch. Archaimbault, "L'histoire de Campasak", *Journal Asiatique*, 1961 (fasc. 4), pp. 519-595.

[161] Cette image est dans le style de Vientiane, même si son trône est assez grossier. D'autres Buddha datant du XIXe siècle ont été retrouvés : ils montrent également des traits stylistiques de la statuaire de l'ancienne capitale du Lān Xāng.

[162] *Cf.* Viengkèo Souksavatdy, *L'archéologie des débuts de l'histoire khmère dans la région de Champassak*, mémoire de DEA, EPHE, 1997, pp. 62-70 et Ch. Hawixbrock, *op. cit.* Ce dépôt de fondation, déjà partiellement pillé au moment de la fouille, a révélé Buddha (et images de Kaccayana) en ronde-bosse ou en bas-relief sur des plaques métalliques. Les images étaient toutes de tailles relativement réduites. Il est intéressant d'indiquer la répartition en fonction des types : 10 statuettes coulées à la cire perdue en métal (argent, alliage d'argent et bronze) mesurant de 2,7 à 24 cm, 13 statuettes en bois, matière végétale et terre cuite mesurant de 2,3 à 16 cm, 106 statuettes en "késon dokmai" (noyau en résine végétale couvert de feuilles d'or ou / et d'argent mesurant de 7 à 19,5 cm, 9 Buddha sur plaque de bois mesurant 7 cm en moyenne et 46 Buddha sur plaque d'or, d'argent, de bronze ou de plomb, mesurant de 5 à 16 cm. Les pièces doivent appartenir au XVIIIe ou XIXe siècle, mais l'une d'entre-elles, selon V. Souksavatdy, daterait de 1668.

Au début du siècle dernier, H. Parmentier a étudié dans le détail l'architecture religieuse des temples lao riverains du Mékong entre Luang Prabang et Stung Treng, ainsi que celle des temples de la Plaine des Jarres [163]. Il met alors parfaitement en évidence les différences qui séparent les traditions septentrionales (en fait Luang Prabang et Xieng Khuang) des traditions que l'on pourrait qualifier de méridionales (Vientiane) [164]. S'il ne procède pas véritablement à un inventaire des images du Buddha, H. Parmentier leur consacre cependant un chapitre dans *L'Art du Laos* (fort précieux pour retrouver l'origine de certaines pièces) et rapporte à propos de Luang Prabang, où « *les pagodes se massent dans la petite ville, accompagnées de nombreuses chapelles* » que « *Le Buddha [debout] présentant les mains tient une place importante dans les représentations figurées et c'est là le modèle du célèbre Phra Bang. Les statues en bronze qui, au contraire, domineront à Vientiane, sont exceptionnelles ici* » [165]. Il y a là en effet une évidence que les observations récentes confirment totalement. Pour les bronzes, on pourra ajouter que non seulement ils sont beaucoup moins nombreux qu'à Vientiane (ou par contre les images en bois sont rares), mais que par rapport aux collections de cette ville ils forment un corpus de matériaux tout à fait différent sous l'angle de l'origine et de la datation. Nous avons vu que Vientiane présente un certain nombre d'images anciennes (fin du XVe – XVIe siècles), mais que celles-ci apparaissent nettement minoritaires par rapport au nombre de statues qui datent des XVIIe et XVIIIe siècles. À Luang Prabang la tendance est toute autre : les bronzes sont peu représentés, mais ils sont dans leur majorité antérieurs au XVIIIe siècle (au moins pour les images inscrites) et la plupart d'entre-eux portent (encore une fois) la marque du Lān Nā [166]. Les ateliers de Luang Prabang ont probablement produit beaucoup de petites statues en métal [167], mais il n'est pas sûr du tout qu'ils aient été spécialisés dans la

---

[163] *L'Art du Laos*, *op. cit.* Du même auteur, voir également "Le wat laotien et ses annexes" (*BAL* n°2, 1938, pp. 9-64), "Éléments du wat laotien" (*BAL* n°3, 1939, pp. 7-49) et *L'Art architectural hindou dans l'Inde et en Extrême-Orient*, 1948, pp. 150-178. Pour Vientiane, ce travail avait été initié par l'étude de É. Lunet de Lajonquière ("Vieng-Chan, la ville et les pagodes", *BEFEO* 1-2, 1901, pp. 99-118). M. Giteau a synthétisé ces données dans *Art et archéologie du Laos* (*op. cit.*), tout en y apportant des appréciations personnelles. Thao Boun Souk (P.-M. Gagneux) a également abordé la typologie des temples lao dans *Louang Prabang, six cents ans d'art bouddhique*, Vientiane, 1974. L. Rampon s'est intéressé récemment aux caractéristiques de 58 temples anciens de la région de Luang Prabang et affine la classification en dégageant 4 styles principaux et plusieurs types secondaires ("Les monastères de Luang Prabang – Notes sur la typologie des sanctuaires", *Aséanie* 12, 2003, pp. 51-72).

[164] Dans un résumé de ses analyses, après avoir évoqué les temples de Xieng Khuang et de Luang Prabang, H. Parmentier écrit que « *La ruine presque complète des pagodes de Vientiane, à quelques exceptions près, rendrait leur caractérisation assez difficile si, par contre, leur détail n'était constant dans les plus petits éléments et ne les distinguait franchement des édifices construits dans les autres régions. C'est ainsi qu'il n'est presque pas de colonnes rondes à Vientiane, ni de toiture descendant près de terre, ni de ces portes à décor en arc sous une importante composition de faux-prasat à étages nettement marqués. Le peu qui subsiste permet de reconnaître que les vats eurent toujours ici des dimensions plus vastes que dans les exemples précédents; une place plus importante est donnée à la maçonnerie, qui s'élève fort haut ; l'écart avec l'art du Tran-ninh s'accuse davantage et tout semble déceler une influence méridionale* » (*L'Art du Laos*, *op. cit.*, pp. 171-172).

[165] *Ibid*, p. 9. En visitant les grottes de Pak Ou, H. Parmentier, qui découvre une « *innombrable quantité de buddhas généralement en bois* » en vient à se demander si ceux de métal n'ont pas été enlevés par les collectionneurs (*ibid.*, pp. 81-82).

[166] Une vingtaine d'images au moins, de grande taille, paraissent provenir du nord de la Thaïlande. Cette origine est parfois confirmée explicitement par l'inscription, comme une belle statue datée apparemment du 2 décembre 1529 qui fait référence au roi de Chiang Mai. Les pièces du Lān Nā peuvent également être plus tardive – ainsi ce *stūpa*-reliquaire daté du 1er novembre 1726 qui mentionne des seigneurs de Chiang Rai et Chiang Saen.

[167] Pour les petites images en métal, il sera utile de relire avec un point de vue critique la "Note sur les pièces d'art bouddhique de la collection de S.M. le roi du Laos" de M. Giteau (*op. cit.*). On retiendra avec intérêt les influences diverses (Cambodge, Sukhothai, Lān Nā) que celle-ci remarque dans les pièces provenant du That Mak Mo de Luang Prabang. Mais on restera prudent sur la datation proposée, car l'historienne de l'art postule que ces témoignages ne peuvent être postérieurs à 1514, date donnée par la tradition pour la construction du *stūpa* (en fait les textes indiquent 1512/1513 ou 1513/1514 pour le début des travaux de construction du Vat Vixun et d'un *stūpa*, travaux qui auraient pris trois ans). Or, d'une part cette date ne peut être vérifiée, d'autre part (comme le reconnaît d'ailleurs M. Giteau), le That Mak Mo actuel couvre une autre structure. C'est peut-être cette dernière qui date du XVIe siècle et les Buddha retrouvés sous la couverture actuelle seraient alors postérieurs. Les descriptions très précises des pièces sont en tout cas des modèles dont devront s'inspirer les futurs historiens de l'art du Laos.

grande statuaire comme ce fut le cas à Vientiane [168]. À partir de la fin du XVIIIe siècle, comme le montrent les statues en bois inscrites, les traditions relatives à la production d'images se sont manifestement renouvelées. Ce changement ne signifie pas nécessairement un appauvrissement soudain, il révèle peut-être même l'inverse. Il semble en effet que le dynamisme de la vieille capitale lao du Nord ait subi un arrêt brutal à partir de la seconde moitié du XVIe siècle et qu'elle ait "végété" durant toute la période où Vientiane était la seule capitale du Lān Xāng. C'est la division du royaume, au début du XVIIIe siècle, qui aurait alors permis par des conditions politiques et économiques nouvelles une renaissance de la ville, ou tout au moins sa réaffirmation sur le plan régional. Cette impression est confirmée par l'analyse des traditions historiographiques de Luang Prabang qui s'avèrent extrêmement lacunaires pour tout le XVIIe siècle, comme si elles avaient souffert du déplacement de la royauté vers Vientiane. La même conclusion s'impose avec les sources épigraphiques, puisqu'il n'existe entre 1556 et 1758 que deux stèles inscrites – la première datée de 1590 où Hno Muang confirme les privilèges attribués par son père Setthāthirāt au Vat Xieng Yeun, la seconde datée de 1694 qui semble également commémorer une donation royale. Les analyses architecturales ont d'ailleurs montré que la grande majorité des temples de Luang Prabang – dans l'état qui était le leur au début du XXe siècle – dataient du XVIIIe ou du XIXe siècle [169].

Les exemples de statues lao en bois, peu fréquents à Vientiane et d'ailleurs souvent rapportés, se comptent par milliers dans le Nord-Laos [170]. Les temples de Luang Prabang conservent les pièces les plus belles et les plus anciennes, qui sont également les prototypes des images qui se sont diffusées ailleurs (fig. 28). Les données épigraphiques montrent que la production de la statuaire en bois ne s'est pas développée avant le milieu du XVIIIe siècle [171] et qu'elle fut surtout florissante au XIXe siècle. Si les attitudes sont peu variées (beaucoup d'images debout, dans la position de l'Imperturbabilité et de l'Apaisement [172]), la typologie de ces images est cependant très différente de celle des images en bronze et l'on peut s'interroger sur son origine. Le génie de la création locale est certain, mais des influences ont pu également parvenir d'Ayuthya, puis de Bangkok, avec lesquelles Luang Prabang fut en étroites relations jusqu'à la fin du XIXe siècle.

À l'interface de Luang Prabang et de Vientiane

Si le bouddhisme trouva une nouvelle vigueur à Luang Prabang à partir du XVIIIe siècle, les marques de sa diffusion vers la périphérie ne sont pourtant guère importantes, en tout cas dans le domaine de l'architecture. Comme le relevait déjà H. Parmentier vers 1912, au nord de l'ancienne capitale les pagodes étaient assez rares

---

168 Si une école luangprabannaise de la grande statuaire en bronze a existé, il n'est pas possible, à l'heure actuelle, d'en définir les caractéristiques.

169 H. Parmentier écrit au début de son introduction à *L'Art du Laos* (*op. cit.* p. 1) que « *les pagodes du Laos ne semblent pas, pour les plus vieilles, remonter à plus de deux siècles* ». L. Rampon (*op. cit.* pp. 67-69) confirme cette assertion dans son étude de 58 sanctuaires de Luang Prabang, puisque si la fondation de la plupart d'entre-eux est datée du XVIIIe ou XIXe siècle, c'est également dans cette période que se place la reconstruction ou la restauration des quelques autres édifices, supposés plus anciens.

170 Toutes les images ne peuvent évidemment être comptabilisées, surtout qu'une grande partie d'entre-elles sont en fait de facture très fruste et ne présentent un intérêt que pour l'étude de la culture matérielle du bouddhisme à un niveau très local, celui d'un village par exemple. Nombreuses sont les images qui ont disparu de leur lieu de conservation traditionnel (temples, grottes, etc.) pour rejoindre les circuits de commerce d'antiquités.

171 Un exemple exceptionnel pourrait être fourni par une statue en bois du Vat Xieng Muan qui indique pour l'année un chiffre correspondant à 1645/46, mais le doute subsiste pour la date puisqu'il s'agit d'une année "rap-rao" et non pas "rap-mao" comme l'inscription le mentionne.

172 La première, où l'image a les bras ballants, est appelée localement "Hiek Fon", c'est-à-dire "appelant la pluie". L'acte représenté par la seconde attitude, dite *abhaya-mudrā*, est compris au Laos comme celui de l'apaisement de la querelle familiale. C'est celui du Phra Bang qui a été le modèle de bon nombre de statues.

et avaient une tendance à se mêler d'éléments chinois. Il estime également qu'« *En aval, entre Luang Prabang et Vientiane, il n'y a guère lieu de mentionner que le Vat Ban Sin* [173] » – qui fait d'ailleurs encore partie de la région immédiate de la capitale du Nord. Il est probable qu'H. Parmentier n'ait guère souhaité s'attarder sur les rives du Mékong entre les deux anciennes cités royales : ses descriptions extrêmement succinctes d'un temple à Pak Lay et d'un autre à Sanakham sont dûes au fait que ces deux "muang" étaient des étapes obligatoires, mais on peut croire que si le trajet avait été jalonné par un ensemble de monuments riches et connus de ses informateurs, il les aurait mentionnées. En dehors de Pha Dai, placée en amont, la seule limite véritablement claire que les chroniques donnent du royaume indépendant de Luang Prabang était Chiang Khan, en aval. Avec ce "muang", dont la Mission Pavie souligne l'importance à la fin du XIXe siècle, devait donc également s'arrêter l'influence septentrionale de Vientiane du début du XVIIIe siècle à 1828. Chiang Khan est situé sur la rive droite du grand fleuve, non loin des confluents de la Nam Heuang et de la Nam Lœi, voies d'accès vers le Siam. Ce district thaïlandais actuel conserve les trois seules inscriptions sur stèle qui ont pour l'instant été retrouvées dans toute cette région de la rive droite, mise à part l'importante stèle de Dan Xai (1563), qui commémore un traité d'amitié entre les souverains d'Ayuthya et du Lān Xāng [174]. Mais le Chiang Khan que citent les textes anciens ne se limitait pas forcément à la ville que nous connaissons aujourd'hui sous ce nom. Juste en face, dans la ville laotienne de Sanakham, des ruines de structures religieuses importantes ont été retrouvées, de même que cinq stèles datant de 1510/1511 à 1612 et des images de Buddha dont deux au moins datent du XVIe siècle. La partie située sur la rive gauche – au confluent de la Nam Mi dont le cours permettait de remonter vers le nord en évitant la grande boucle que forme le Mékong jusqu'à Muang Liep – aurait alors pu constituer le "muang" le plus ancien, une position qu'elle perdit ensuite au profit de la partie située sur la rive droite qui s'ouvrait sur une plaine beaucoup plus importante [175]. Un peu plus en amont, au confluent de la Nam Heuang et du Mékong, se trouve le village de Veun Kham – aujourd'hui totalement isolé des réseaux de communication, mais dont les traces d'édifices religieux (monticules de briques) montrent qu'il constitua une étape peut-être aussi importante que Chiang Khan. En rejoignant le grand coude du Mékong, à l'endroit où celui-ci quitte son orientation vers le sud pour suivre une direction générale nord-est, le cours de la Nam Heuang [176], arrivant du sud-ouest, offrait en effet une ouverture priviligiée vers le bassin de la Menam Chao Phraya et dût être jalonnée très tôt par un ensemble de "muang" ouverts aux influences. Certains gagnèrent leur importance au fait qu'ils constituaient également des étapes sur les routes terrestres qui empruntaient des vallées nord-sud – comme celle de la Nam Hoy, un affluent de gauche de la Nam Heuang. Celui-ci trouvait sa prolongation vers le sud avec la Nam Man, un affluent de droite qui menait à Dan Xai (pointe méridionale du bassin du Mékong), à quelque distance du cours supérieur de la Nam Passak (bassin de la Menam Chao Phraya) et du territoire siamois. Le district de Ken Thao, et surtout celui de Bo Ten, gardent les vestiges de cette importance passée avec un certain nombre de belles images du Buddha. La plus ancienne est en bronze et date de 1517/1518, ce qui suscite un

---

[173] *L'Art du Laos*, *op. cit.* p. 171.

[174] Il s'agit des trois stèles du Vat Tha Khaek (2 avril 1667), du Vat Sri Khun Muang (20 avril 1837) et du Vat Tha Khok (30 janvier 1868), *cf.* T. Punnothok, *op. cit.* pp. 347, 417-418 et 428. Pour la stèle de Dan Xai, *cf.* L. Finot, "Les inscriptions du musée de Hanoï", *BEFEO* XV-2, 1915, pp. 28-36.

[175] Les inscriptions de Sanakham sont associées à la puissance ancienne de la capitale lao du Nord avec des références à Somphu (1510/1511), Phothisarāt (1545) et aux "sāo svā", les habitants de Luang Prabang (1597).

[176] Cette rivière constitue aujourd'hui la frontière entre la Thaïlande (province de Lœi) et le Laos (sud de la province de Sayabouri).

certain étonnement au regard de l'isolement dans lequel est confiné aujourd'hui cette région. D'autres inscriptions indiquent les années 1731 et 1746, période au cours de laquelle Luang Prabang devait assurer sa domination. L'influence de la capitale du Nord est rendue visible par la présence d'un certain nombre de statues en bois (notamment en position debout), mais elle fut certainement contrebalancée par une influence issue soit du Siam, soit du Lān Nā, avec une configuration des monastères qui n'apparaît pas au delà des rives de la Nam Heuang. L'unique "sim" lao est en effet ici remplacé par deux bâtiments : un "arām < *arāma*" (correspondant au "vihān < *vihāra*", le sanctuaire principal) et un "sim" (correspondant à l' "ubosot < *uposatha*", servant à des cérémonies spécifiques). Il semble toutefois que cette région perdit de son importance à partir du XIXe siècle, peut-être en raison du déplacement de la capitale siamoise d'Ayuthya à Bangkok et à l'établissement de nouveaux réseaux de communication [177].

La configuration des rives du Mékong entre Luang Prabang et Vientiane ne permettait pas l'établissement de larges communautés. Les vestiges bouddhiques les plus importants qui ont été identifiés entre la capitale du Nord et le confluent de la Nam Heuang, c'est-à-dire dans cette partie où le cours du grand fleuve suit une direction générale nord-sud, se trouvent sur l'île de Don Hon et constituent une sorte d'exception. L. Finot a déjà signalé en 1915 une stèle datée du 11 avril 1575 qui réitère les droits accordés à un grand temple fondé par le roi Vixun (début du XVIe siècle) [178]. Personne ne s'est soucié depuis de ce sanctuaire, sauf les pilleurs qui auraient pu emporter déjà un certain nombre de vestiges [179]. Le texte de la stèle, les ruines de plusieurs structures monumentales (dont un très grand *stūpa* et un *vihāra*), ainsi que plusieurs objets en bronze incitent pourtant à penser que ce site avait la plus grande importance et qu'il fut probablement un centre à partir duquel le bouddhisme rayonna pendant une certaine durée. La référence à Vixun indique que ce fut d'abord une fondation royale de Luang Prabang, mais la date de la stèle prouve que le sanctuaire garda de l'importance après le déplacement de la capitale à Vientiane. L'influence de cette dernière semble être marquée par un beau trône et deux images en bronze qui ont été retrouvés sur le site et qui pourraient dater du XVIIe siècle. Il faut sans doute opérer un lien entre Don Hon et les ruines de deux *stūpa* retrouvés en aval à Ban Kok Ngiou (en face de Pak Lay), où l'on trouve également une stèle qui n'est certainement pas postérieure au XVIIe siècle et qui précède peut-être même celle de Don Hon. Le texte (très abimé) est relatif à la fondation d'un "vihān" et mentionne le roi du Lān Xāng. Ces témoignages, auxquels il faut peut-être ajouter les ruines du That Nang Sam Phiou du district de Thong Mixay, demeurent cependant pour l'instant assez isolés. On ne trouve aucun autre vestige monumental important dans cette région formée par les districts de Pak Lay, Phieng et Sayabouri – et les statues s'y réduisent à quelques images du XIXe et du début du XXe siècle qui rappellent celles de Luang Prabang : petites pièces en métal ou Buddha de bois (assis et debout) de facture assez simple. Seule une stèle conservée au temple de Ban Souvannaphoum présente un certain intérêt : elle indique les dates du 17 décembre 1821 et 24 avril 1823 et commémore la fondation d'un "sim", dont sont témoins des moines ayant un titre élevé, ainsi qu'un "Phrayā" appartenant sans doute à la famille royale.

---

[177] La mission Pavie, pourtant avide de reconnaître les voies de passage vers le Siam, semble avoir laissé de côté la Nam Heuang, car elle met en évidence une route terrestre qui, de Pak Lay, part vers l'ouest et rejoint la Nam Nan à la hauteur de Pitchai ou de Fang. D'après la description qu'en donnent les Français, cette route apparaissait dangereuse et isolée, mais elle permettait sans doute de réduire le temps du voyage.

[178] "Les inscriptions du musée de Hanoï", *op cit.*, pp. 36-38.

[179] P. Raymaekers, qui s'est attaché surtout à rechercher des témoignages préhistoriques sur les rives du Mékong, rapporte qu'« *Une vingtaine de statues en bronze du Bouddha auraient entouré le grand stūpa de Don Hon et ont progressivement "disparu"* » (*Prospection archéologique de la vallée laotienne du fleuve Mékong*, volume I : textes et synthèses, 2001, p. 31).

À l'interface de Luang Prabang et du Lān Nā

On sait que dans le nord-ouest du Laos les traditions religieuses lao rencontrèrent celles des Lü, des Yuan, des Thai Neua, des Shan et des Khœun. Il n'est pas facile encore de déterminer avec précision les parts d'influence que tous ces groupes t'ai exercèrent les uns par rapport aux autres. Nous avons vu plus haut que des traditions bouddhiques non lao étaient attestées jusqu'à aujourd'hui dans les provinces de Sayabouri (districts de Khop, Xieng Hon et Ngeun), Bo Kèo, Luang Nam Tha et Phongsaly. C'est à l'est de ces territoires que s'arrêtaient les traditions issues de Luang Prabang – et il est utile d'y porter quelque peu son attention. Des quatre districts septentrionaux de la province de Sayabouri, celui de Hongsa est le seul qui n'eut pas, au XIXe siècle, à recevoir le flot des réfugiés lü des frontières chinoises et birmanes : sa position orientale le mettait en effet à l'écart de la voie qui reliait la principauté de Nan au nord-ouest du Laos [180]. Il constituait de toute façon une dépendance directe de la cité de Luang Prabang, dont il protégeait la rive droite. Par les routes terrestres, le Muang Hongsa était également le point de passage obligé vers le Lān Nā et les affluents du Mékong, en coupant le grand coude que forme ce dernier en amont de la capitale. Nous retrouvons ici l'architecture des temples de Luang Prabang, de même que les grandes images en bois du Buddha debout, accompagnées de petites statues en métal de facture plutôt fruste. Les inscriptions datent de la seconde moitié du XIXe siècle. Des recherches plus poussées dans cette région révèleront peut-être des témoignages bouddhiques nettement antérieurs.

La province actuelle d'Oudom Xai, très montagneuse, n'a révélé aucun site historique important. Elle est traversée par un affluent du Mékong – la Nam Beng – qui prend sa source très au nord et fut une voie de passage entre le sud de la Chine et les rives du Mékong en amont de Luang Prabang. Des traces d'occupation ancienne n'ont pas encore été retrouvées dans la vallée même de cette rivière. Les témoignages épigraphiques se limitent pour l'instant à des inscriptions sur des dizaines de petites images en bois situées à Pak Beng – au confluent – et à Ban Pak Ngeuy, un peu plus haut en amont [181]. Encore ces inscriptions ne sont-elles pas anciennes puisque la plus vieille indique l'année 1852. Les images elles-mêmes attestent l'influence de Luang Prabang, en particulier avec les Buddha debout. Mais c'est la position assise – en méditation ou attestant la terre – qui est quand même la plus souvent représentée (fig. 29), et la facture apparaît ici extrêmement proche des images lü, tout comme la rhétorique des formules inscrites. Au nord d'Oudom Xai, le seul temple d'importance semble être situé à Muang La : il conserve une grande statue qui est dite être l'une des copies du Phra Sihing du Lān Nā – ce qui lui confère une grande importance – mais il est probable que la tradition soit en fait récente [182]. Après la Nam Tha et la Nam Beng, dont les cours constituent les marches du royaume de Luang Prabang, la Nam Ou était le troisième affluent du Mékong qui donnait un accès au territoire chinois. Plus large et mieux navigable que les deux autres, cette rivière eut une importance primordiale pour le développement de la capitale du nord. Après le cours supérieur du Mékong, elle fut d'ailleurs certainement la voie d'excellence par laquelle passèrent les populations de la Chine qui vinrent

---

[180] Des Lü se sont tout de même installés dans ce district, mais à une date récente, de même que des Yuan ont créé des villages aux alentours de Sayabouri.

[181] Ban Pak Ngeuy est situé pratiquement en face du point d'aboutissement de la route qui, sur la rive droite, venait de Nan.

[182] Muang Xai (Oudom Xai) est décrit en 1895 par le Dr. E. Lefèvre (*Un voyage au Laos*, 1898, p. 227) comme un village habité par des Lü, « *à la bifurcation de deux grandes routes, celle des Sip-Song-Panas, suivie par les caravanes et par laquelle nous partirons, et celle de Muang La sur le Nam-Pak.* » À propos de Muang La, P. Lefèvre-Pontalis (*op. cit.*, p. 176) écrit en octobre 1894 que « *C'était le véritable Laos que je retrouvais après beaucoup de journées passées au milieu de populations étrangères. Plus que tout autre signe, la présence des pirogues me donnait la sensation de cette réalité, car s'il est vrai de dire que l'on ne rencontre le Laotien, que là où sa pirogue peut arriver, par contre on peut être assuré qu'au moyen de cette même pirogue, il est en relations beaucoup plus constantes avec des régions très éloignées que les Lus, les Younes ou les Hos avec leurs voisins les plus proches.* »

peupler la vallée moyenne du Mékong et le bassin de la Menam Chao Phraya. Elle donnait également un accès, par l'un de ses affluents, à la plaine de Dien Bien Phu dont les chroniques lao font la terre d'origine des peuples t'ai qui établirent des royaumes, à commencer par les Lao de Luang Prabang. Le cours de la Nam Ou était jalonné par quelques "muang" d'importance jusqu'à une certaine hauteur. Les chroniques mentionnent régulièrement Muang Khua, dans la province de Phongsaly, qui put marquer une frontière septentrionale, au débouché de la Nam Phak [183]. Un beau Buddha en bronze non inscrit – qui pourrait bien être une production d'un atelier de Vientiane – ainsi que deux petites images en métal datées de 1812 y ont été trouvés. Plus au nord encore se trouve Ban Muang Houn qui semble avoir été très tôt un poste lao avancé. Deux images en bronze surtout remarquables par leur trône – l'une datée de 1836, l'autre sans doute de la même époque car similaire – sont probablement des importations de Luang Prabang. C'est dans ce village également que l'on trouve la stèle de fondation de temple lao la plus septentrionale : elle date du 17 décembre 1624. Un certain nombre d'ordonnances royales de la capitale du Nord retrouvées au delà de cette limite prouvent que dans la seconde moitié du XVIIIe et durant tout le XIXe siècle l'autorité politique lao – relayant vite des ordres venus du Siam – s'exerçait sur des populations que le bouddhisme ne touchait probablement pas encore (par exemple les Phou-noy) ou qui le pratiquaient différemment (les Lü) [184]. Sur le cours inférieur de la Nam Ou, en aval du confluent de la Nam Ngua qui menait à la grande plaine de Dien Bien Phu [185], se trouvait Muang Ngoi (Kao) où sont conservés deux témoignages du plus grand intérêt : une stèle de délimitation de temple datée du 11 novembre 1590 – la plus ancienne retrouvée dans les régions septentrionales – et une statue de Buddha en bronze dont le socle (séparé) porte une inscription datée de 1554. Celle-ci fait référence à Setthāthirāt régnant au Lān Nā et mentionne par deux fois le Muang Ngoi, ce qui laisse supposer l'importance du lieu, à la fois sur le plan religieux et politique, à une époque où le centre du royaume ne s'était pas encore déplacé. Le bassin de la Nam Seuang, situé à l'est, a curieusement livré peu de témoignages intéressants pour la connaissance de la diffusion du bouddhisme. Le plus ancien vestige est une stèle de fondation de *stūpa* située à proximité du confluent de la Nam Seng, une autre rivière qui remonte en direction de la plaine de Dien Bien Phu. Elle est datée de 1742, c'est-à-dire de l'époque à partir de laquelle nous avons noté une renaissance des traditions bouddhiques dans le nord. La quantité très faible d'images retrouvées dans les districts de Vieng Kham, Pak Seng et Phon Xai résulterait selon les habitants et les autorités locales d'un pillage systématique. Il est logique en effet que les "chercheurs d'antiquités" se soient attaqués à la région proche de Luang Prabang, supposée riche et plus vulnérable que les temples de la capitale même. Il est cependant surprenant de ne pas avoir trouvé d'inscriptions sur stèle véritablement anciennes – et surtout de ruines de temples. Les régions parcourues ont un relief très accidenté et l'habitat lao y était probablement réduit. Les récits de la Mission Pavie montrent que les rives de la Nam Seng, de la Nam Seuang et de la Nam Khan étaient peu habitées, même

---

183 La Nam Phak relie Muang Khua à Muang La.

184 Onze ordonnances (ou textes apparentés) ont été pour l'instant retrouvées dans la province de Phongsaly. Elles feront l'objet d'une publication spécifique. Ces documents, comparés à d'autres sources jusqu'ici négligées, devront permettre de clarifier en partie la question des anciennes frontières entre le domaine de Luang Prabang et les entités indépendantes du nord. La difficulté de ce travail était cependant déjà mise en évidence par P. Lefèvre-Pontalis (*op. cit.*, p. 235) lorsque celui-ci, rencontrant en décembre 1894 un délégué de Luang Prabang envoyé sur le cours supérieur de la Nam Ou, rapportait qu'il «*fu*(t) *effrayé de constater combien ce haut fonctionnaire lui-même faisait bon marché des frontières historiques aussi bien que naturelles, de l'ancienne principauté de Luang Prabang, pour s'en tenir à l'état de fait qu'une longue période de négligence et d'abandon avait peu à peu laissé s'établir.*»

185 La plaine de Dien Bien Phu était peuplée en majorité par des Tai Dam, groupe encore largement non bouddhisé. L'ouvrage de P. Lefèvre-Pontalis (*op. cit.* p. 182) montre une photo de «*Bouddha laotien*» en bronze, qui provenait probablement de Luang Prabang. La présence de cette statue, posée à l'extérieur (donc hors du temple supposé la conserver), avait sans doute quelque chose d'exceptionnel.

si les cours de ces rivières étaient très fréquentés. Pour la dernière, qui descend du plateau de Xieng Khuang, les témoignages les plus intéressants sont deux stèles qui commémorent à Sop Chum la fondation d'un *stūpa* en 1812.

Une aire politique et culturelle à part : le plateau de Xieng Khuang

Le nord-est du Laos actuel, dont l'accès fut limité pendant près d'une cinquantaine d'années en raison des conflits régionaux contemporains, était encore plus qu'ailleurs une zone blanche pour la recherche. On pouvait cependant prévoir que cette région offrirait des informations extrêmement intéressantes pour l'histoire du bouddhisme du theravāda en Asie du Sud-Est, puisqu'elle constitue en quelque sorte la dernière étape de la progression de ce courant religieux, avant qu'il ne se heurte au mur des cultures chinoises et vietnamiennes. Le plateau de Xieng Khuang, connu uniquement par la richesse de son patrimoine préhistorique (des milliers de grandes jarres en pierre), ne conserve plus qu'un petit nombre de témoignages archéologiques attestant de l'implantation du bouddhisme. Dans le premier quart du XXe siècle, H. Parmentier déplorait déjà les pertes irréparables causées par les guerres, en particulier celles du XIXe siècle. La situation est bien pire aujourd'hui, puisque tous les temples étudiés par l'architecte ne subsistent plus qu'à l'état de ruines complètes. Les principaux sont répartis aujourd'hui dans les quatre districts de Khun, Pek, Kham et Pha Xai qui, réunis, forment une région extrêmement propice à l'habitat, par la topographie de sa surface (un peu moins grande que la plaine de Vientiane) mais aussi par son climat très tempéré. Il est difficile d'établir à partir de quelle époque ce plateau fut occupé par des populations t'ai – les Phuan en particulier – ni quel itinéraire celles-ci avaient suivi. Il est sûr en tout cas que la région, malgré son éloignement relatif du Mékong – ne fut jamais isolée des cultures extérieures et qu'elle constitua au contraire un carrefour d'influences et une voie de passage privilégiée. Le bouddhisme y pénétra sans doute très vite, à partir de Luang Prabang d'abord, mais aussi de Vientiane – deux villes par rapport auxquelles les populations locales manifestèrent toutefois leur indépendance. Le territoire de Xieng Khuang ne fut apparemment jamais intégré au Lān Xāng (la question mériterait cependant une étude approfondie), royaume qui, répétons-le, devait son identité au contrôle qu'il exerçait sur une grande partie du cours du Mékong et de ses affluents. Les ruines de certains monuments pourraient témoigner de la marque architecturale du Lān Nā, dont l'influence est également attestée par la statuaire. C'est le cas au Vat Si Phom (Muang Khun), avec le beau *stūpa* dont H. Parmentier soulignait la composition remarquable, mise en relation avec celle du That Luang (fig. 30) – mais aussi au Vat Phya Vat (Muang Khun), avec une belle image en bronze inscrite du plus pur style de Chiang Mai. Ce dernier conserve également cinq grandes images en bronze ressemblant à celles de Vientiane, dont une porte la date du 2 juillet 1708. Elles sont à mettre en rapport avec trois images en bronze conservées au Vat Santhiphap (Muang Pek), dont une datée du 11 mars 1705, mais aussi avec plusieurs images du Vat Si Phom (sanctuaire reconstruit), dont deux datées du 29 novembre 1705 et du 4 février 1706 qui proviennent manifestement de la capitale méridionale. C'est dans ce temple qu'avait été trouvée également une pièce tout à fait exceptionnelle : le très beau trône constitué de plusieurs *nāga* dont les têtes formaient un dais au-dessus d'un Buddha disparu [186]. L'influence de Luang Prabang n'est plus guère visible aujourd'hui dans la statuaire, mais elle l'était apparemment il y a un siècle puisque H. Parmentier – qui établissait d'ailleurs un rapport certain entre les temples de Xieng Khuang et ceux de la capitale du Nord – décrivait à l'occasion des « *buddha de bois, très longs, debout, présentant les*

[186] Cette pièce, emportée à Hanoï, est revenue au Laos en 1954 et est actuellement conservée au Vat Ho Phra Kaeo de Vientiane. M. Giteau (*op. cit.*, p. 147, note 15) remarque qu'« *Une influence birmane n'est pas à écarter pour cette image* ».

mains, (ayant) la richesse de vêtements déjà signalée à l'occasion pour les buddhas parés »[187]. On peut signaler que ces derniers présentent des exemples tout à fait surprenants, ainsi deux images provenant du Vat Ban Ban (Muang Kham) – l'une décrite par H. Parmentier alors qu'elle était déjà la possession d'un collectionneur, l'autre encore visible dans le temple[188] – faisant penser à des statues birmanes, mais qui pourraient être également des créations tout à fait locales. Quelques temples possèdent encore quelques petites images dont l'iconographie ne se retrouve pas ailleurs au Laos. C'est le cas du Vat Ban Hoy (Muang Khun), avec un Buddha assis à l'indienne dont la jambe droite descend sur le socle[189] (fig. 31). Par sa facture, il paraît proche d'une image plus classique du même temple qui porte la date du 17 avril 1710. Le début du XVIIIe siècle semble bien avoir été la période la plus faste pour le bouddhisme dans cette région, comme le montre également l'unique stèle de fondation de temple signalée à ce jour (elle semble avoir disparu), qui date de 1734[190]. C'est probablement de cette période qu'il faut dater par ailleurs les seuls monuments qui – en raison de la massivité de leur structure – ont subsisté dans leur forme initiale. Il s'agit des deux énormes That Fun et That Chom Phet – deux *stūpa* qui, à eux-seuls, prouvent à la fois la densité de la population (et donc de la main d'œuvre) à une certaine époque, mais également la très grande richesse économique du plateau – dont le bouddhisme fut le premier à bénéficier. Ces deux monuments ont curieusement été à peine décrits par H. Parmentier, alors que le premier est probablement le plus haut qui ait été bâti au Laos (fig. 32). On sait d'ailleurs que That Fun recouvre totalement un *stūpa* plus ancien qu'il est possible d'apercevoir dans l'une des trouées effectuées par les pillards et qui représente peut-être le premier exemple de ce type de monument construit dans la région[191]. Si Ch. Archaimbault nous a déjà mis en garde sur les précautions qu'il convenait d'observer vis-à-vis des traditions historiographiques de l'ancien royaume phuan[192],

---

187 *L'Art du Laos*, *op. cit.*, p. 20.

188 *Ibid.* p. 278.

189 Dans un rapport de mission de S. Karpelès pour l'année 1933 (*BEFEO* XXXIII, 1933, p. 1139), il est rapporté que celle-ci « *a tout d'abord traversé la province de Thanh-ninh* [Xieng Khuang] *où elle a remarqué un type de Buddha paré du XVIIIe siècle, en bronze, dont elle ne se souvient pas d'avoir vu une réplique identique ni au Siam, ni en Birmanie, ni au Cambodge, ni dans les autres provinces du Laos. Le corps est entièrement couvert de motifs en relief ; la tiare est à 9, 6 ou 4 pointes, selon la dimension de la statue ; les deux mains qui reposent dans le giron, le Buddha étant assis à l'indienne, soutiennent un bouton de lotus émergeant des deux pouces redressés. Les bijoux, également figurés en relief et incrustés de verroteries multicolores, les pierres précieuses ayant disparu, ornent les genoux, les poignets, le buste, le cou et la taille* ».

190 Il s'agit d'une stèle relevée en 1933 par S. Karpelès dans le village de Ban Mong, à quatre kilomètres de Muang Suy. Le rapport (*op. cit.* p. 1140) signale que « *Sur l'un des murs de la pagode se trouve une inscription couverte de feuilles d'or, disant que ce monastère a été construit en l'an 66 (1734) et que toute la population, vieillards, hommes, femmes et enfants ont coupé du bois et qu'on a acheté 512 paquets de feuilles d'or et 3300 morceaux de* keo *avec 1000 morceaux de laque rouge nécessaires à cette construction* ».

191 Dans sa description des *stūpa* du Laos, M. Giteau (*Art et archéologie du Laos*, *op. cit.* p. 104) rapporte que « *D'autres that possèdent un* aṇḍa *campaniforme issu de la tradition de Sukhothaï. Un des exemples les plus anciens et les plus remarquables de ce type est certainement le That Phun* [Fun] *(près de Xieng Khuang) qui s'apparente à l'art d'Ayuthia* ».

192 Ch. Archaimbault, "Les annales de l'ancien royaume de S'ieng Khwang", *BEFEO* LIII-2, 1967, 557-673. Les textes sont clairement abordés sous l'angle de l'anthropologie historique et religieuse. L'auteur commence par établir que « *Les annales du Muang P'uon qui retracent l'histoire de ce muang depuis les origines jusqu'à l'établissement du protectorat français contiennent en fait, comme toutes les annales lau, bien peu de matière historique et quand il leur arrive de signaler des faits antérieurs au XIXe siècle dont l'existence est attestée par les annales vietnamiennes ou siamoises, elles les situent n'importe où dans le temps* » (p. 559). Il justifie alors son étude en remarquant que « *Quoiqu'il en soit, si les annales ne peuvent servir à constituer l'histoire du Muang P'uon – même si nous possédions des versions plus nombreuses et plus cohérentes ce travail serait vain, vu l'absence complète de témoignages épigraphiques – elles peuvent, par contre, fournir une certaine contribution à l'étude des structures religieuses de la province de S'ieng Khwang* (pp. 559-560) [et que] *les annales de Muang P'uon peuvent être de quelque utilité pour l'ethnologue et l'historien des religions* » (p. 561). Il conclue son introduction en écrivant que « *Si la lecture de ce commentaire pouvait décourager toute tentative d'élaborer un jour une "histoire" du Laos, nous estimerions n'avoir point complètement perdu notre temps* » (p. 561). La lecture de cet article – une fois la qualité du travail philologique reconnue – laisse perplexe, car l'auteur ne semble pas avoir atteint son but. En ne se fondant sur aucun essai de reconstruction historique, l'approche de Ch. Archaimbault ne pouvait être que stérile.

il est cependant intéressant de remarquer qu'au regard des données archéologiques que nous venons de mettre en évidence, les informations touchant à la chronologie de l'implantation de la religion apparaissent relativement cohérentes. Il est ainsi significatif que dans la tradition historiographique locale[193] l'histoire du "Muang phuan" remonte à 1698/99 (comme si la mémoire des événements datés ne remontaient pas au-delà) – point de départ d'une généalogie de vingt-deux rois, dont la liste est à l'évidence inspirée par les traditions légendaires de Luang Prabang. Suit alors le premier événement historique mémorisé (l'arrivée d'un prince vietnamien réfugié) qui se rattache en fait au milieu du XVIIIe siècle. On voit apparaître peu après un roi local dont on nous dit qu'« *Il implanta le bouddhisme de Hongsawadi qui était considéré comme le plus pur et* [qu'] *il fit venir une précieuse statue de bronze représentant le Bouddha assis à l'indienne qui fut un objet de vénération. Il envoya en outre des gens étudier le bouddhisme au Cambodge pour renforcer les assises religieuses. De grandes pagodes et des t'at furent construits en plusieurs points du territoire. À partir de cette époque, le bouddhisme devint florissant et se propagea. L'acan T'ammak'atha, expert en traités magiques, vint alors de Luang P'rabang aider Cau Lan K'am Kông à élever pagodes et t'at, à fondre des statues du Bouddha et à œuvrer pour le pays* »[194]. La même tradition rapporte ensuite qu'en 1160 de la petite ère (1798/1799), le roi Somphu «*fit construire un palais, la pagode Bun Kông, et envoya un chef des bonzes étudier à Wieng Can. En 1161 (1799), le chef des bonzes de Wieng Can envoya le chef du Wat P'a à S'ieng Khwang pour y enseigner le bouddhisme*»[195]. Les références sont ici multiples : Hongsawadi, qui désigne le pays birman, mais peut-être aussi les régions t'ai qui étaient sous sa coupe[196]; le Cambodge, dont on sait qu'il entretenait depuis le XVIIe siècle au moins des relations avec le Lān Xāng[197]; Luang Prabang, qui influença par tant de façons le pays phuan ; et Vientiane qui fut apparemment la dernière à imprimer sa marque culturelle dans la région de Xieng Khuang. Il n'existe donc pas de contradiction évidente entre la matière la plus crédible sur le plan historique que l'on puisse extraire des annales et les données obtenues par les premières observations archéologiques. Là encore, la connaissance historique du phénomène local de la bouddhisation n'en est pourtant qu'à ses débuts. Aucune fouille n'a jusqu'à présent été entreprise dans cette région. Il n'est pas douteux qu'une étude plus attentive de certains monuments – par exemple les grands *stūpa* du Muang Khun – permettra encore de réviser en profondeur notre point de vue.

---

[193] Il est manifeste que parmi les annales étudiées par Ch. Archaimbault, les textes A et B constituent la tradition historiographique locale la plus pure. Le texte C, qui s'arrête au début du XVIIe siècle, est une réinterprétation des chroniques de Luang Prabang et mériterait à ce titre une attention toute particulière: elle peut permettre en effet de mieux comprendre les mécanismes d'acculturation dans le domaine de l'écrit. Le texte D est une compilation des deux autres traditions.

[194] Ch. Archaimbault, *op. cit.*, p. 570 (texte A ; le passage est repris avec une formulation proche dans le texte D, pp. 617-618). Les textes C et D font précéder ces événements d'une autre implantation du bouddhisme située au début du XVe siècle, qui apparaît être l'écho de la tradition relative à l'introduction du bouddhisme sous Fa Ngum (pp. 607-609). On y trouve également un passage relatif à des fondations – suite à l'intervention de reliques exceptionnelles – dans la plus pure tradition des récits hagiographiques (pp. 610-611). On peut même y relever une référence à peine masquée à l'édit de Phothisarāt contre le culte des génies : «*Trois ans plus tard* [l'événement est situé en 1562]*, P'ana K'am Don considérant que l'hérésie entraînait un mauvais karma, quitta sa femme et abandonna toute croyance aux génies domestiques, aux phi et aux thên: il se retira comme pieux laïc* » (p. 614). Cette similitude des traditions pour la période antérieure à la fin du XVIIe siècle nous amène à nous interroger sur le degré d'autonomie de la région de Xieng Khuang vis-à-vis du Lān Xāng avant l'éclatement de ce dernier. Le parallèle peut être effectué avec l'histoire du royaume de Champassak.

[195] *Ibid.*, p. 576 (note 1). Il s'agit du texte B, auquel Ch. Archaimbault ajoute ce commentaire : «*Si l'on en croit cette version, cette date marquerait un tournant dans l'histoire religieuse de Muang P'uon : "Cette année-là, les bonzes et les bonzillons abandonnèrent l'habit rouge" et le rituel birman* ».

[196] Une grande partie du Lān Nā était directement contrôlée par les Birmans. Luang Prabang avait subi des attaques directes vers 1753 et 1770. La référence au Buddha assis à l'indienne est ici notable.

[197] Les rapports entre le clergé khmer et le clergé lao sont notés par G. van Wuysthoff en décembre 1641 (*cf.* J.-C. Lejosne, *Le journal*…p. 97). La référence au Cambodge peut également être une réminiscence de la tradition relative à Fa Ngum.

À la limite du monde t'ai bouddhisé : les Hua Phan

La région très septentrionale des Hua Phan a été apparemment contrôlée par la dynastie royale de Luang Prabang dès le début du XVIe siècle[198] – peut-être plus tôt – mais le bouddhisme paraît y avoir été pratiqué tardivement et de façon très localisée. Contrairement à la région de Xieng Khuang, la pointe Nord-Est du Laos ne révèle aucun édifice religieux véritablement ancien. En dépit d'une tradition orale locale qui ferait remonter le Phra Chao Ong Teu (un Buddha en bronze conservé à Sam Neua mais originaire de Muang Soy) au règne de Setthāthirāt, il est fort probable que la statuaire en bronze ne s'y développa qu'à partir du milieu du XVIIIe siècle, peut-être même dans un unique atelier, à partir de modèles importés de Vientiane ou de Xieng Khuang[199]. Deux trônes en bronze des "muang" Sop Bao et Sam Tai datés respectivement de 1723 et de 1738 pourraient faire partie de ces modèles. Il témoignent d'un art déjà évolué qui contraste avec la très grande pauvreté de la culture matérielle religieuse (bouddhique) relevée par ailleurs dans cette région. Les temples de Xieng Kho (kao), Dan Hom (Muang Xieng Kho) et Don Khun (Muang Soy) sont des exemples tout à fait rares d'édifices de grandes tailles (fig. 33) et appartenaient sans doute à ces poches de populations lao entourées par d'autres groupes ethniques non bouddhisés que signalent les écrits des premiers explorateurs français. Il est cependant peu probable qu'ils remontent au delà du XVIIIe siècle. La période la plus faste a probablement coincidé avec celle de la floraison du bouddhisme à Xieng Khuang que nous avons de façon hypothétique placée entre le début du XVIIIe siècle et le début du XIXe siècle[200]. Les facteurs démographiques (populations lao et phuan minoritaires ; absence de grandes zones d'habitat) et économiques, de même sans doute que l'absence d'une autorité forte sur cette région, empêchèrent cependant une véritable expansion de la religion.

---

198 Une charte royale (photographie EFEO, 1920) envoyée dans les Hua Phan porte le nom de Phothisarāt et date de 1541 ou 1543. Ce manuscrit semble être le plus ancien de 37 documents concernant cette région qui feront prochainement l'objet d'une étude spécifique.

199 Le Phra Chao Ong Teu est stylistiquement très proche d'une autre statue en bronze conservée à Sam Neua qui date de 1841 / 1842. À Ban Na Mao, une grande image inscrite en bronze date du 5 juillet 1792. Sa ceinture est ornée d'un motif floral, comme les deux images précédentes. Un ancien *mandapa* (transformé en "vihān") du temple de Dan Hom conserve deux grandes statues en bronze du Buddha, très similaires, dont l'une est datée du 30 août 1785. Les témoignages sur le bouddhisme pratiqué dans cette région étant rares, il nous faut citer ici un extrait de la chronique du premier *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* (1901, pp. 408-409) : « *M. P. Macey, commissaire du gouvernement à Muong-son* (…) *nous a fait parvenir pour le Musée cinq Buddhas de bronze de l'ordinaire style laotien ; ces statuettes proviennent de fouilles pratiquées dans les that en ruine de Muong Hua Muong, l'ancienne première capitale des Hua Phans Ha Tang Hoc* (…). *Il y a joint les renseignements suivants: "On peut faire remonter leur origine aux premiers temps de la conquête du pays par le roi de Vien-Chang, Tiao Anou ; c'est-à-dire vers le milieu du XVIIIe siècle de notre ère* [sic]*, ou entre les années 1108* [1746/1747] *et 1112* [1750/1751] *de l'ère laotienne. La tradition dit qu'à cette époque furent instituées les deux capitales de la nouvelle conquête: Muong Hua Muong, première capitale (Hua pô), et Muong Xieng Kho, seconde capitale (Hua mé), soit capitale "père" et capitale "mère". Pour marquer cette nouvelle ère de l'histoire du Royaume de Vien-Chang et donner son empreinte à la conquête, on construisit, dans les deux nouvelles capitales, des pagodes et des that qui, depuis, furent dévastés et détruits par les Siamois, les Hôs, les Annamites et les Khas révoltés, en vue de s'emparer des matières et pierres précieuses enfouies, suivant l'usage, dans leurs fondations"* ».

200 Les Hua Phan n'ont peut être pas été directement affectés par les difficultés que la région de Xieng Khuang a connues suite à la capture de Chao Anou par les Siamois. Il semble même que durant deux décennies, le Nord-Ouest du Laos n'ait plus dépendu d'un pouvoir t'ai extérieur. Des chartes royales montrent cependant que Luang Prabang essaya d'y rétablir son contrôle dans les années 1850. Les problèmes commencèrent véritablement au début des années 1870 avec l'invasion des pirates "Ho" qui paraissent avoir été particulièrement agressifs envers la religion. Dans le récit des enquêtes qu'il mena dans les Hua Phan en 1888, le capitaine Cupet (*Mission Pavie*, vol. III, 1900) rapporte qu'« *Avec l'apparition des Chinois, la tranquilité disparut du pays.* (…) *La vallée du Nam Ma, jadis très peuplée, est presque déserte aujourd'hui. Des villages entiers, voire même des chefs-lieux, ont complètement disparu. Il ne reste que 10 maisons à Xieng-Kho qui en comptait 300. Il n'est d'atrocités que Les Ho aient commises, allant jusqu'à faire rôtir nos bonzes et couper la tête des prisonniers par des enfants* » (pp. 44-45). À proximité de M. Na, il ajoute que « *Là comme ailleurs, les Hos n'ont rien laissé debout.* (…) *Partout des rizières incultes, des pagodes en ruines, des villages rasés* » (p. 52). Il note toutefois une exception : « *De ce côté, les villages les plus voisins de M. Ven n'ont pas souffert de la rapacité des Hos, grâce au traité conclu avec l'Ong-Thang. B. Khong a même gardé ses bonzes* » (pp. 48-49). Sur leur passage, les Hos pillèrent un grand nombre de monuments bouddhiques – jusqu'au That Luang de Vientiane dont ils firent tomber la flèche.

L'influence des royaumes des grandes plaines semble avoir été ici négligeable et le bouddhisme ne fut jamais assez fort pour atteindre véritablement les autres groupes t'ai très présents dans cette région : Tai Dam, Tai Deng, Tai Khao, etc. Il est pourtant très probable que ces populations retinrent d'autres manifestations de cette culture importée des rives du Mékong – comme certaines traditions littéraires et donc bien sûr le système d'écriture. Les différences graphiques très importantes qui existent entre l'écriture lao et les écritures t'ai développées autour du bassin de la Rivière noire tendent à montrer que les emprunts auraient pu se faire très tôt et conduire à des adaptations entraînant un appauvrissement du système original. La notation du vocabulaire bouddhique avait obligé les populations converties à respecter un système alphabétique riche – une contrainte dont se passèrent les peuples t'ai qui gardèrent leurs croyances premières [201]. Une situation pacifique dans cette région aurait cependant pu conduire ces peuples à adopter lentement le bouddhisme. Si le processus de conversion fut enclenché au XVIIIe siècle, il fut de toute façon interrompu avec les violences qui se manifestèrent dans les régions septentrionales pendant plus de deux siècles. Il est significatif de constater qu'aujourd'hui, à l'heure où les migrations se poursuivent et où le système étatique lao couvre l'ensemble du territoire, le phénomène de bouddhisation a repris, touchant à la fois les peuples t'ai jusqu'alors réfractaires, mais également les minorités austroasiatiques qui, malgré leur longue proximité avec les Lao, étaient restées à l'écart sur le plan religieux. Sachant que les Môns et les Khmers – populations également austroasiatiques – furent les premières à introduire le bouddhisme dans la vallée moyenne du Mékong, le dynamisme actuel est d'autant plus remarquable.

Cette présentation de différents témoignages matériels relatifs à la diffusion du bouddhisme dans la vallée moyenne du Mékong n'avait d'autre ambition que de mettre en évidence la complexité du problème, ainsi que de proposer un certain nombre de pistes pour la recherche. On retiendra surtout que les territoires qui forment le Laos actuel, bien qu'éloignés des régions où se produisirent les grands courants d'échange, ont bénéficié d'influences très variées et ont vu l'établissement de cultures originales où le bouddhisme a joué le plus grand rôle. Si le développement et l'affirmation de cette religion en milieu proprement lao sont relativement aisés à retracer – nous avons souligné sa dette par rapport au bouddhisme du Lān Nā et nous avons vu qu'il était possible de suivre assez précisément sa progression géographique – son histoire au premier millénaire est nettement plus difficile à cerner. Faite de fractures beaucoup plus que de continuités, elle résulte d'interactions culturelles et religieuses entre des peuples très mobiles et très distincts. Il nous est encore bien difficile de dire ce que les uns doivent aux autres, d'autant plus que le bouddhisme, à l'instar des autres religions indiennes, pénétra en Asie du Sud-Est par vagues successives, en des endroits différents, et sous des formes parfois très diverses. Le Laos constitua pourtant une limite, au moins pour les traditions theravādin. Il est probablement le territoire où le substrat des cultures antérieures est encore le plus visible, et à ce titre mérite toute l'attention des spécialistes.

L'avenir des études historiques sur le Laos passe maintenant avant tout par l'archéologie. Les sites susceptibles de révéler des témoignages longtemps enfouis se comptent par dizaines, dans toutes les provinces du pays. Il n'est plus guère possible

[201] Ce fait explique la correspondance existant entre les écritures khmère, thaïe, birmane, lao (tham), etc. L'écriture lao laïque offre déjà un exemple d'appauvrissement par rapport aux modèles anciens.

aujourd'hui – sauf à Luang Prabang et dans quelques districts éloignés – de procéder à une analyse architecturale directe des monuments anciens, mais la fouille organisée des soubassements, de même que la reprise des informations brutes qui nous ont été laissées par H. Parmentier, peuvent encore faire évoluer profondément notre connaissance. L'histoire des traditions artistiques du Laos, déjà bien amorcée par M. Giteau, est promise également à des résultats féconds, pour peu que les études ne s'enferment pas dans un cadre géographique trop limité. Des traditions spécifiques sont bien nées dans certaines régions du Laos, mais elles dérivent toutes de modèles extérieurs qu'il convient de reconnaître pour comprendre les processus de création et d'adaptation locales. Nous avons beaucoup insisté sur l'influence du Lān Nā, peut-être trop d'ailleurs, et des analyses comparatives devront encore être faites avec les autres grandes aires culturelles qui ont précédé ou coexisté avec celle du Lān Xāng – cultures préangkorienne et angkorienne, mône, siamoises (Sukhothai, Ayuthya), birmane, chinoise, vietnamienne, etc. – afin de mettre en évidence leurs apports respectifs. L'étude critique des sources historiques écrites (chroniques, inscriptions, chartes) est en cours, mais la littérature du Laos offre encore bien des matériaux pour la recherche, tant pour l'analyse de leur contenu que pour celle de sa diffusion dans l'espace. On a trop longtemps considéré le bassin moyen du Mékong comme une zone figée et homogène (les cartes "historiques" publiées jusqu'ici le prouvent bien) où tout particularisme était absent. S'il n'est plus besoin aujourd'hui de parcourir à pied les territoires pour les reconnaître, on fera bien cependant de rester profondément attentif à la géographie et au milieu physique. Comment comprendre autrement les spécificités du mode de vie, les détails de la culture matérielle, les principes d'organisation sociale, les conditions du développement économique, l'évolution des schémas de pensée – et donc aussi les mécanismes qui donnent une forme aux croyances religieuses ? Le Laos est à ce sujet un terrain privilégié dans la mesure où bien des traditions séculaires y sont encore préservées. Les grandes dynamiques qui permettent à l'historien d'établir des repères n'ont pas touché le bassin inférieur du Mékong d'une façon uniforme et le processus d'acculturation religieuse y est toujours actif. « *Le Cambodgien est un Pnong hindouisé* » écrivait G. Cœdès (*Les États hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, introduction) en s'excusant de la rudesse de la formule. Celle-ci est toutefois un modèle de réflexion qui donne encore à méditer.

BIBLIOGRAPHIE

ARCHAIMBAULT, CHARLES
1961 – "L'histoire de Campasak", *Journal Asiatique*, (fasc. 4), pp. 519-595.
1967 – "Les annales de l'ancien royaume de S'ieng Khwang", *BEFEO* LIII-2, pp. 557-673.
1980 – *Contribution à l'étude d'un cycle de légendes lau*, PEFEO CXIX.

AYMONIER, ETIENNE
1901 – *Le Cambodge, II, Les provinces siamoises*, Paris, E. Leroux éd.

BATTEUR, CHARLES
1925 – "Notes et mélanges : sculptures rupestres au Laos", *BEFEO* XXV, pp. 203-204.

BAUER, CHRISTIAN
1991 – "Notes on Mon Epigraphy", *Journal of Siam Society* 79-1, pp. 31-83.

BOUN SOUK, THAO (P.-M. GAGNEUX)
1974 – *Louang Prabang, six cents ans d'art bouddhique*, Vientiane.

BROWN, ROBERT L.
1996 – *The Dvāravatī Wheels of the Law and the Indianization of South East Asia*, Studies in Asian Art and Archaeology XVIII, E. J. Brill: Leiden, New York, Köln.

BUNPRAKONG, P. & THONGKHAMWAN, CH.
1968 – "Kham An Charük Thi Than Phra Phuttharup Akson Lae Phasa Mon Boran", *Silapakorn* 11-6, pp. 108-111.

CŒDÈS, GEORGE
1919 – "À propos des anciens noms de Luang Prabang", *BEFEO* XVIII-10, pp. 9-11.
1924 – *Recueil des inscriptions du Siam*, Bangkok.
1925 – "Documents sur l'histoire politique et religieuse du Laos Occidental", *BEFEO* XXV, pp. 1-202.
1958 – « Nouvelles données épigraphiques sur l'histoire de l'Indochine centrale », *Journal Asiatique* CCXLVI, pp. 125-142.
1964a– *Les États hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, Paris, éd. E. de Boccard.
1964b – *Inscriptions du Cambodge*, vol. VII, collection de textes et documents sur l'Indochine III, EFEO, Paris.

COLLECTIF
– *Saranukrom Vatthanatham Thai - Phak Isan* (Encyclopédie de la culture thaïe - région Isan), 15 volumes.

CONDOMINAS, GEORGES
1968 – "Notes sur le bouddhisme populaire en milieu rural lao", *Archives de Sociologie des Religions*, n°25, pp. 81-110 (republié dans *Aspects du bouddhisme lao*, *Bulletin des Amis du Royaume Lao* 9, 1973, pp. 27-120, et dans une édition actualisée et bilingue français-lao sous le titre *Le bouddhisme au village*, Éditions des Cahiers de France, 1998, Vientiane.

CUPET (CAPITAINE)
1900 – *Mission Pavie Indo-Chine, Géographie et voyages III : Voyages au Laos et chez les sauvages du sud-est de l'Indo-Chine.* Paris, éd. Ernest Leroux.

DISKUL, M. C. SUBHADRADIS
1956 – "Muang Fa Daed: An Ancient Town in Northeast Thailand", *Artibus Asiae* 19, pp. 362-367.

DUPONT, PIERRE
1959 – *L'archéologie mône de Dvāravatī.* PEFEO XLI.

EADE, J.-C.
1995 – *The Calendrical Systems of Mainland South-East Asia*, E. J. Brill: Leiden, New York, Köln.
1996 – *The Thai Historical Record – A Computer Analysis*, The Toyo Bunko, Tokyo.

FINOT, LOUIS
1915 – "Les inscriptions du musée de Hanoï", *BEFEO* XV-2, pp. 28-36.

GAGNEUX, PIERRE-MARIE
1972 – "Vers une révolution dans l'archéologie indochinoise : le Buddha et la stèle de Thalat, Vientiane", *Bulletin des Amis du Royaume Lao* 7-8, pp. 83-105.
1975 – *Contribution à la connaissance de la civilisation laotienne d'après l'épigraphie du Royaume de Vientiane (XVe - XIXe siècles)*, thèse de doctorat EHESS.
1977 – *Les sites anciens de la plaine de Vientiane (VIIe-IXe siècles)*, rapport préliminaire (pour le chef du service des Monuments historiques), document ronéotypé, 78 pages, Vientiane.
1978 – "La culture lao et ses origines : des faits nouveaux", *ASEMI* vol. IX, n°1-2, pp. 179-189.
1980 – *Notes de mise à jour de L'Art du Laos par Henri Parmentier*, manuscript.

GITEAU, MADELEINE
1969 – *Laos - Étude de collections d'art bouddhique*, rapport d'une mission Unesco (17 décembre 1968 – 17 mars 1969), document ronéotypé, diffusion limitée.
1972 – "Note sur les pièces bouddhiques de la collection de S.M. le Roi du Laos", *Arts Asiatiques* XXV, pp. 91-128.
1975 – *Rapport de mission : Étude pour l'aménagement d'un Musée d'Art Religieux à Vientiane*, ministère des Cultes, document ronétypé, 17 pages.
2001 – *Art et archéologie du Laos*, Paris, éd. Picard.

GRABOWSKY, VOLKER
1999 – "Introduction to the History of Müang Sing (Laos) prior to French Rule: The Fate of a Lü Principality", *BEFEO* 86, pp. 233-291,
2005 – "Population and State in Lan Na prior to the Mid-sixteenth Century", *The Journal of the Siam Society* 93, pp. 1-68.

GRABOWSKY, VOLKER & WICHASIN, RENU
à paraître – *Sources on the History of Chiang Khaeng: Annotated Translation of four Tai Lü Chronicles.*

GROSLIER, BERNARD-PHILIPPE
1980 – "Prospection des sites khmers du Siam", *Coût et profits en archéologie*, CNRS, republié dans *Mélanges sur l'archéologie du Cambodge*. Réimpression de l'EFEO n°10, 1997, pp. 189-220.

GUILLON, EMMANUEL
1974 – "Recherches sur quelques incriptions môn - I. Traces de l'influence môn dans la plaine de Vientiane (Laos)", *BEFEO* LXVI, pp. 339-348.

HAWIXBROCK, CHRISTINE
2000 – "L'art du métal au Laos", *BEFEO* 87-1, pp. 109-124.

HINÜBER, OSKAR VON
1992 – *Sprachentwicklung und Kulturgeschichte – Ein Beitrag zur materiellen Kultur des buddhistischen Klosterlebens*, Akademie der Wissenschaften und der Literatur - Mainz, F. Steiner Verlag, Stuttgart.

JACQUES, CLAUDE
1995 – "Les Khmers en Thaïlande : ce que nous disent les inscriptions", *Premier symposium franco-thaï : La Thaïlande des débuts de son histoire jusqu'au XVe siècle*, Bangkok, pp. 38-44.

KARPELÈS, SUZANNE
1933 – "Rapport de mission", *BEFEO* XXXIII, p. 1138-1145.
1940 – "Les grottes sculptées de la province de Vientiane (vestiges de l'art de Lavapuri)", *Bulletin des Amis du Laos* 4, pp. 141-148. Repris de façon incomplète dans *France-Asie* 118-120 (1956), pp. 770-772.

KINGMANEE, AROONSAK
1998 – "A Boundary Marker of Vidhurapandita-Jataka from Nong Khai", *Muang Boran* 24.3, pp. 107-112 (en thaï).

KRAIRIKSH, PIRIYA
1974a – *Buddhist Folk Tales Depicted at Chula Pathon Cedi* (thaï et anglais).
1974b – "Semas with Scenes from the *Mahānipāta-Jātakas* in the National Museum at Khon Kaen", *Art and Archaelogy in Thailand*.

LAFONT, PIERRE-BERNARD
1998 – *Le royaume de jyṅ khēṅ - Chronique d'un royaume tay lœ2 du haut Mékong XVe-XXe siècles)*, L'Harmattan, Paris.

LE BOULANGER, PAUL
1931 – *Histoire du Laos français*, Plon, Paris.

LEFÈVRE, DR. E.
1898 – *Un voyage au Laos*, Plon, Paris.

LEFÈVRE-PONTALIS, PIERRE,
1902 – *Mission Pavie Indo-Chine, Géographie et voyages V : Voyages dans le Haut Laos et sur les frontières de Chine et de Birmanie*, Paris, éd. Ernest Leroux.

LEJOSNE, JEAN-CLAUDE
1993 – *Le journal de voyage de G. van Wuysthoff et de ses assistants au Laos (1641 -1642)*, CDIL, Metz.

LÉVY, PAUL
1940 – "Les traces de l'introduction du bouddhisme à Luang Prabang", *BEFEO* XL-2, pp. 411-424.

LORRILLARD, MICHEL
1996 – "In memoriam: Pierre-Marie Gagneux", *Péninsule*, n°33, pp. 4-11.
1999 – "Quelques données relatives à l'historiographie lao", *BEFEO* 86, pp. 219-232.
2000a – "Aux origines du bouddhisme siamois : le cas des *buddhapāda*", *BEFEO* 87/1, pp. 23-55.
2000b – "Souvanna Khom Kham ou Chiang Saen rive gauche ? Note sur un site archéologique lao récemment découvert", *Aséanie* 5, pp. 57-68.
2001 – "D'Angkor au Lān Xāng : une révision des jugements", *Aséanie* 7, pp. 19-33.
2004 – "Les inscriptions du That Luang de Vientiane : données nouvelles sur l'histoire d'un *stūpa* lao", *BEFEO* 90-91, pp. 289-348.
2006a – "Insights on the Diffusion of Lao Buddhism", *Buddhist Legacies in Mainland Southeast Asia*, Études thématiques n° 19 - SAC Publication 61, EFEO-Princess Maha Chakri Sirindhorn Anthropology Centre ; Paris, Bangkok, pp. 139-148.
2006b – "Lao history revisited: paradoxes and problems in current research", *South East Asia Research*, vol. 14 n° 3, pp. 387-401.
à paraître – "Vientiane au regard de l'archéologie", *Vientiane, patrimoine et développement urbain,* IPRAUS.

LORRILLARD, MICHEL & RAYMOND, CATHERINE
2001 – "Compte-rendu : Art et archéologie du Laos", *Aséanie* 8, pp. 176-182.

LUNET DE LAJONQUIÈRE, ETIENNE
1901 – "Vieng-Chan, la ville et les pagodes", *BEFEO* 1-2, pp. 99-118.
1907 – *Inventaire descriptif des monuments du Cambodge*, tome deuxième, PEFEO.

NOTTON, CAMILLE
1926 – *Annales du Siam*, première partie, Paris, Limoges, Nancy.
1932 – *Annales du Siam* – IIIe volume : *Chronique de Xieng Mai*, Paris, P. Geuthner.

PARMENTIER, HENRI
1927 – *L'art khmer primitif* (2 tomes : textes et planches), PEFEO vol. XXI , Paris.
1938 – "Le wat laotien et ses annexes", *Bulletin des Amis du Laos* n°2, pp. 9-64.
1939 – "Eléments du wat laotien", *Bulletin des Amis du Laos* n°3, pp. 7-49.
1948 – *L'art architectural hindou dans l'Inde et en Extrême-Orient*, éd. Vanoest, Paris.
1954 – *L'Art du Laos* (2 volumes : textes et iconographie), PEFEO 35, réédition révisée par Madeleine Giteau en 1988, Paris.

PAVIE, AUGUSTE
1898 – *Mission Pavie Indo-Chine, Études diverses II : Recherches sur l'histoire du Cambodge, du Laos et du Siam*, Paris, éd. Ernest Leroux.
1911 – *Mission Pavie Indo-Chine, Géographie et voyages VI : Passage du Mé-kong au Tonkin (187-1888)*, Paris, éd. Ernest Leroux.

PELLIOT, PAUL
1904 – "Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIIe siècle", *BEFEO* IV, pp. 131-413.

RAMPON, LAURENT
2003 – "Les monastères de Luang Prabang – Notes sur la typologie des sanctuaires", *Aséanie* 12, pp. 51-72.

RAYMAEKERS, PAUL
2001 – *Prospection archéologique de la vallée laotienne du fleuve Mékong*, volume I : textes et synthèses, BAR International Series 972 (1), Oxford.

PHIROMANUKUL, RUNGROJ
2002 – "A Sema Stone of the Sibi Jataka: Traces of Mahayana Buddhism in the Upper Northeast Region", *Muang Boran* 28-3, pp. 102-107, (en thaï).
2004 – "Arogayasala: The Hospitals of Jayavarman VII", *Muang Boran* 30-3, pp. 15-54, (en thaï).

PUNNOTHOK, THAWAT
sans date – *Silacareuk Isan*, Samay Thai Lao, Bangkok (en thaï).

RATTANAVONG, HOUMPHANH
1999 – *Suvanna Khom Kham, Buranasathan Heng Sat Lao*, ministère lao de l'Information et de la Culture, Vientiane (en lao).

SANTONI, MARIELLE & HAWIXBROCK, CHRISTINE
1998 – "Fouilles et prospections dans la région de Vat Phu (province de Champassak, Sud du Laos)", *BEFEO* 85, pp. 387-405.

SEIDENFADEN, MAJOR ERIK
1954 – "Kanok Nakhon: An Ancient Môn Settlement in Northeast Siam (Thailand) and its Treasures of Art", *BEFEO* XLIV.

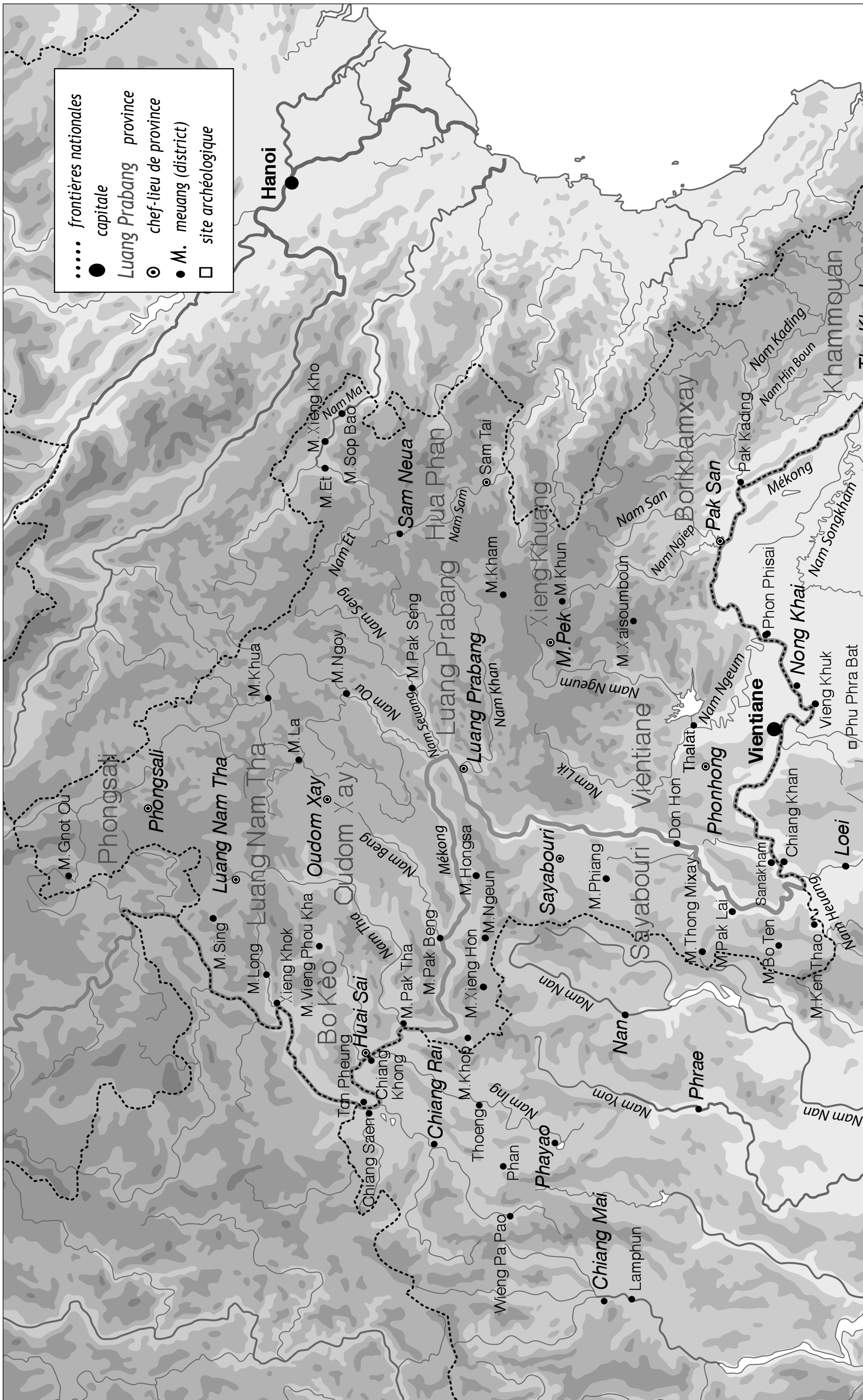
SOUKSAVATDY, VIENGKÈO
1997 – *L'archéologie des débuts de l'histoire khmère dans la région de Champassak*, mémoire de DEA, EPHE, Paris.

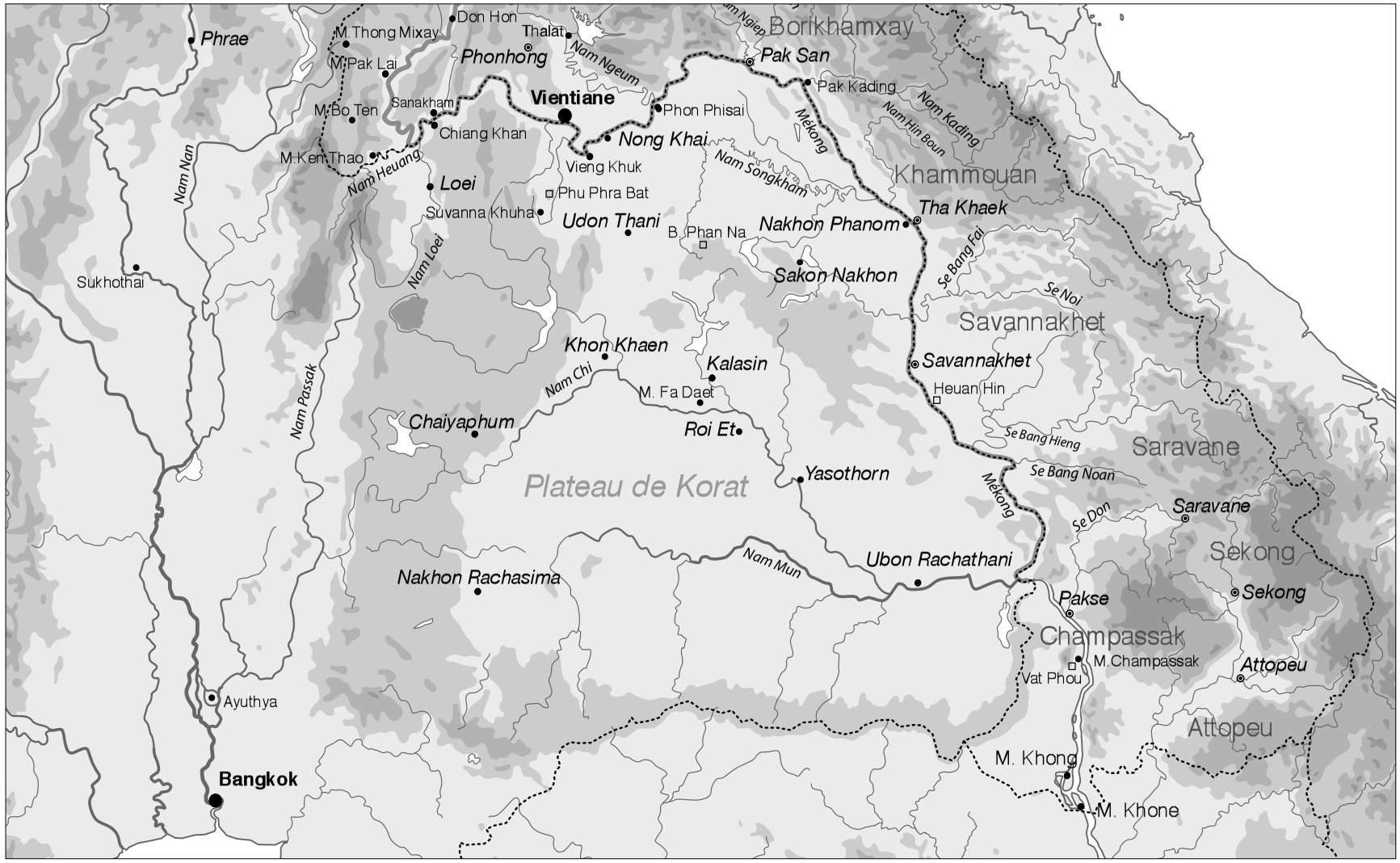
VALLIBHOTAMA, SRISAKRA
1975 – "The Sema Complex of the Northeast", *Muang Boran* 2-1, (en thaï).
1976 – "The Northeast between the 12th-16th c. B.E.", *Muang Boran* 3-1, (en thaï).
1985 – "Sema Stone Boundary Markers from the Northeast: Survey and the Continuation of the Megalithic Cultur in the Region", *Muang Boran* 11-4, (en thaï).
1995 – "Sema Stones of the Northeast: Its Development and Continuity", *Premier symposium franco-thaï ; La Thaïlande des débuts de son histoire jusqu'au XVe siècle*, Bangkok, pp. 190-195.

WADE, G.
2005 – "The *Ming Shi-lu* as a source for Southeast Asian History", http://epress.nus.edu.sg/msl

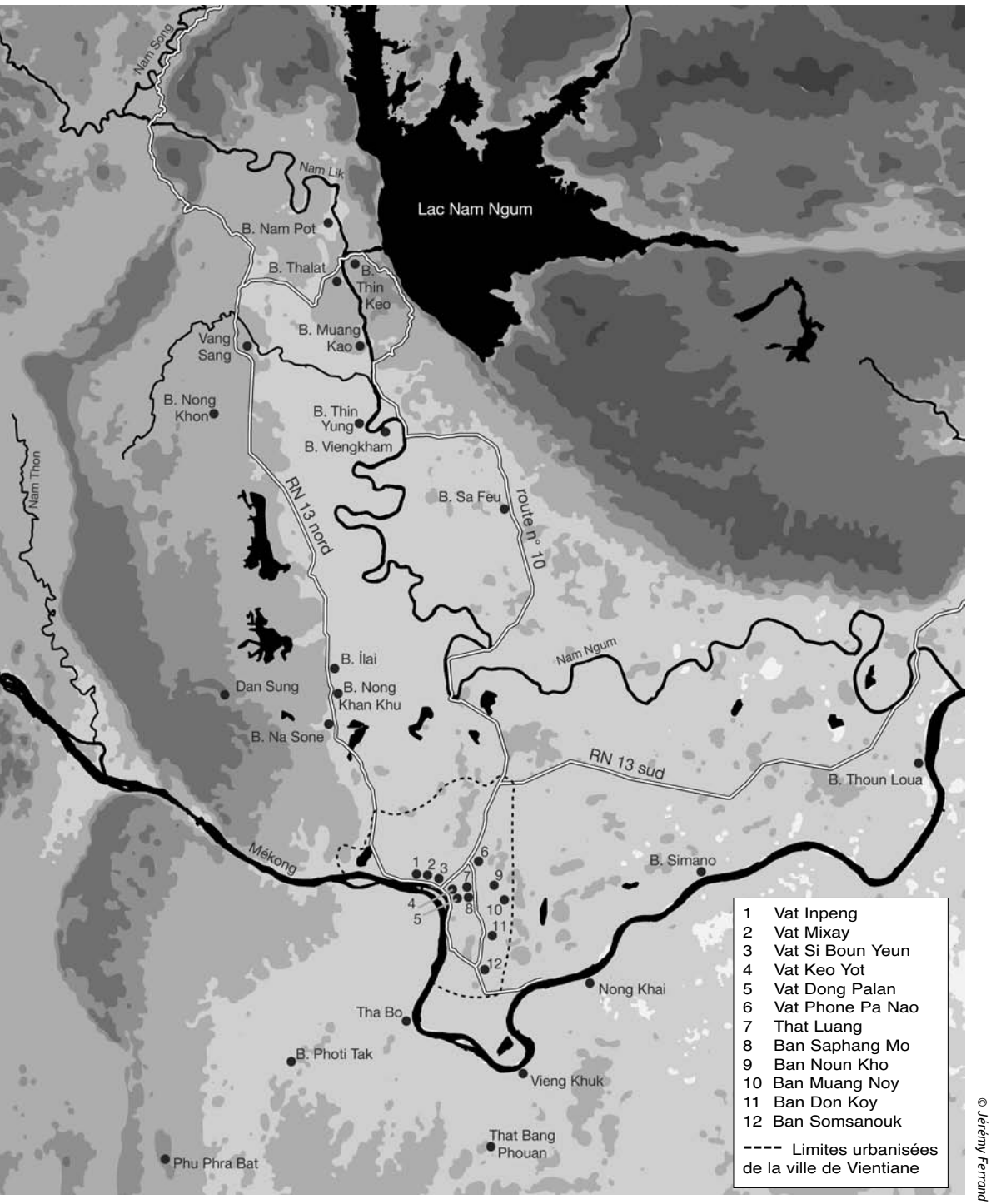
WALES, H. G. QUARITCH
1969 – *Dvāravatī: the Earliest Kingdom of Siam (6th to 11th century A.D)*, London.

ZAGO, MARCEL
1972 – *Rites et cérémonies en milieu bouddhiste lao*, Documenta Missionalia 6, Universita Gregoriana, Roma.


frontières nationales
capitale
Luang Prabang province
chef-lieu de province
M. meuang (district)
site archéologique
Hanoi
Phongsali
M.Gnot Ou
Luang Nam Tha
M.Sing
M.Long
Xieng Khok
M.Khua
M.La
Oudom Xay
M.Vieng Phou Kha
Bo Kèo
Huai Sai
Ton Pheung
Chiang Khong
Chiang Saen
M.Pak Tha
M.Pak Beng
Chiang Rai
M.Khop
Thoeng
Phan
Phayao
Wieng Pa Pao
Chiang Mai
Lamphun
M.Xieng Hon
M.Ngeun
M.Hongsa
Sayabouri
M.Phiang
Nan
Phrae
M.Ngoy
M.Pak Seng
Luang Prabang
M.Xieng Kho
M.Sop Bao
M.Et
Sam Neua
Hua Phan
Sam Tai
M.Kham
Xieng Khuang
M.Pek
M.Khun
M.Xaisoumboun
Borikhamxay
Pak San
Pak Kading
Khammouan
Tha Khaek
Vientiane
Thalat
Phonhong
Don Hon
M.Thong Mixay
M.Pak Lai
Sanakham
Chiang Khan
M.Bo Ten
M.Ken Thao
Loei
Phon Phisai
Nong Khai
Vieng Khuk
Phu Phra Bat
Mékong
Nam Ou
Nam Seng
Nam Et
Nam Ma
Nam Sam
Nam Khan
Nam Seuang
Nam Beng
Nam Tha
Nam Nan
Nam Ing
Nam Yom
Nam Lik
Nam Ngeum
Nam Ngiep
Nam San
Nam Kading
Nam Hin Boun
Nam Songkham
Nam Heuang

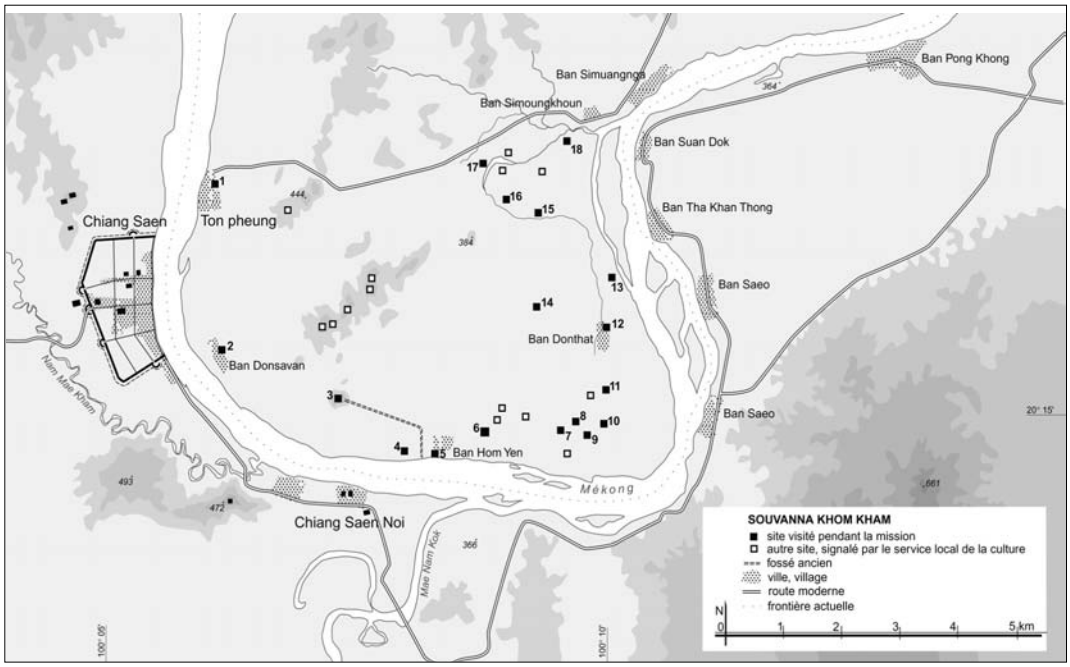


Carte 1: Le Laos et sa proche région. Sites significatifs pour l'histoire du bouddhisme.



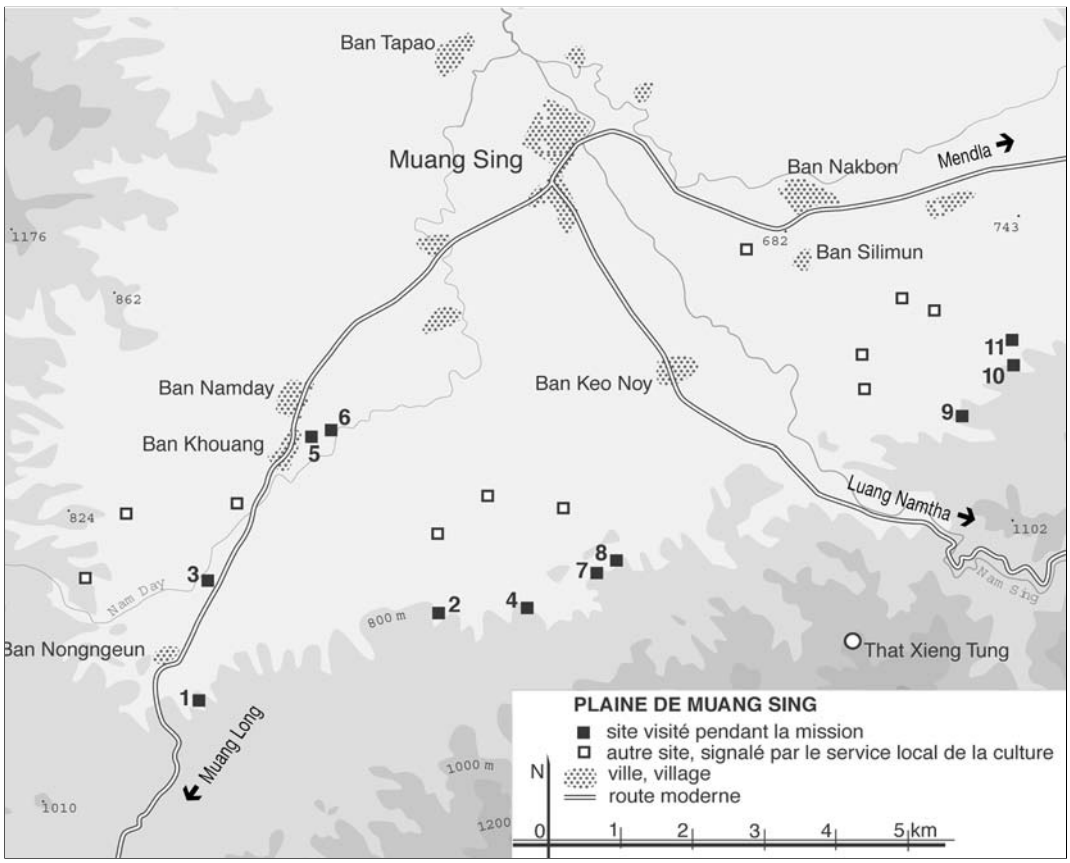
© Jérémy Ferrand

Carte 2 : Lieux de découverte de vestiges môns (principalement des bai-semā) dans la Plaine de Vientiane et ses abords immédiats sur la rive droite du Mékong.



© Pierre Pichard

Carte 3 : Le site de Souvanna Khom Kham.



© Pierre Pichard

Carte 4 : La plaine de Muang Sing.

Fig. 1 : Stèle de Ban Thalat (province de Vientiane), musée du Vat Ho Phra Kèo, VIe-VIIIe s.

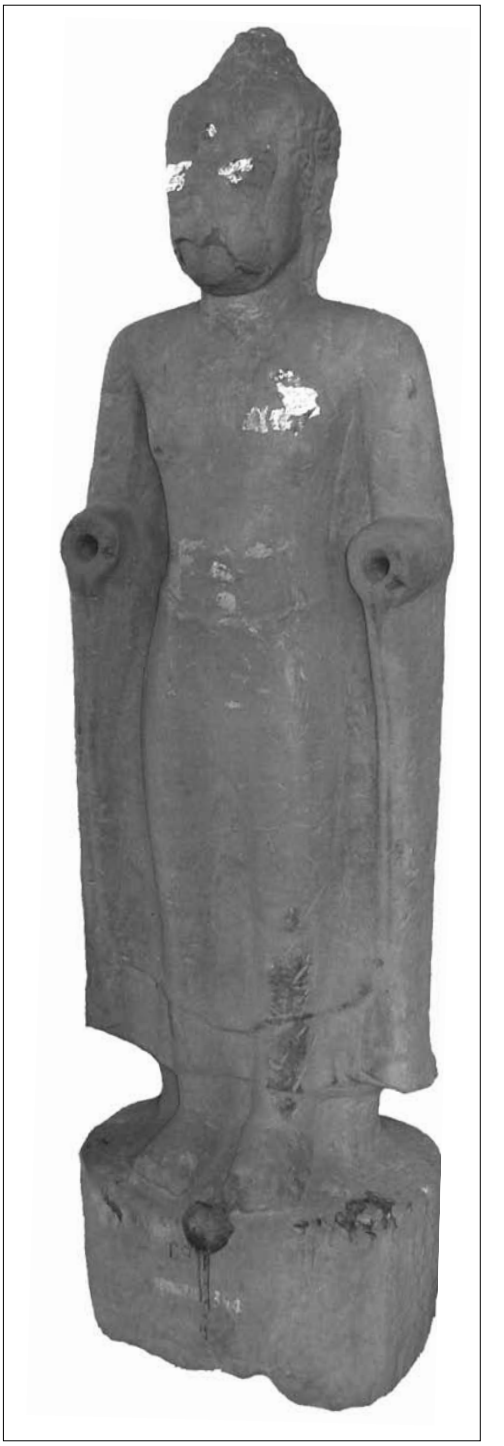


Fig. 2 : Buddha de Ban Thalat (province de Vientiane), musée du Vat Ho Phra Kèo, VIIe-IXe s.

Fig. 3 : Bai-semā de Ban Ilai (préfecture de Vientiane), VIIe-Xe siècles.

Fig. 4 : Bai-semā de Ban Muang Kao (province de Vientiane), musée du That Luang, VIIe-Xe siècles.

Fig. 5 : Bai-semā de Muang Sanakham (province de Vientiane), VIIe-Xe siècles.

Fig. 6 : Bai-semā(s) de Ban Kang (province de Savannakhet), VIIe-Xe siècles.

Fig. 7 : Buddha sculptés sur une paroi de grès fendue (face nord), Vang Sang (province de Vientiane), VIIe-Xe s.

Fig.8 : Grands Buddha sculptés orientés vers l'ouest de la paroi principale de Vang Sang (province de Vientiane), VIIe-Xe siècles.

Fig. 9 : Buddha sculpté dans la paroi d'un abri-sous-roche, Dan Sung (préfecture de Vientiane), VIIe-Xe siècles.

Fig. 10 : Bai-semā de Ban Saphang Mo (Vientiane), musée du Vat Ho Phra Kèo, VIIe-Xe siècles.

Fig. 11 : Buddha de Ban Nong Khan Khu (préfecture de Vientiane), VIIe-Xe siècles.

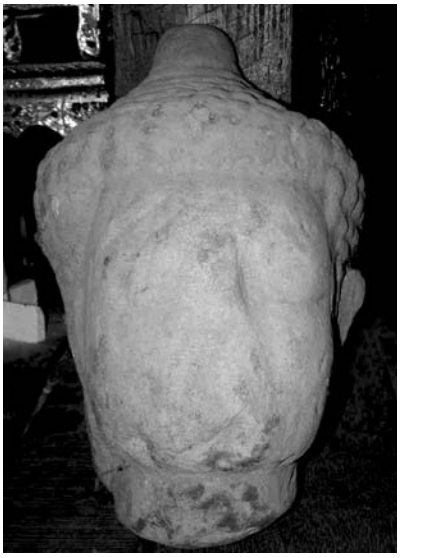


Fig. 12 : Tête de Buddha de Ban Nong Khan Khu (préfecture de Vientiane), VIIe-Xe siècles.

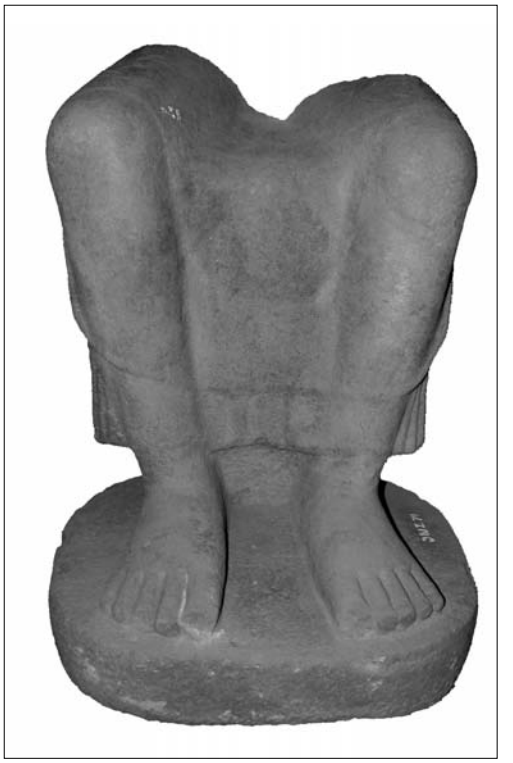


Fig. 13 : Partie inférieure d'un Buddha "assis à l'Européenne", musée de Vat Phu (province de Champassak), VIIIe siècle (?).

Fig. 14 : Stèle de Dan Sung (préfecture de Vientiane), VIIe-XIIe siècles.

Fig. 15 : ~~Linga(s)~~ Sema(s) de Ban Thin Kèo (province de Vientiane), VIIe-Xe siècles.

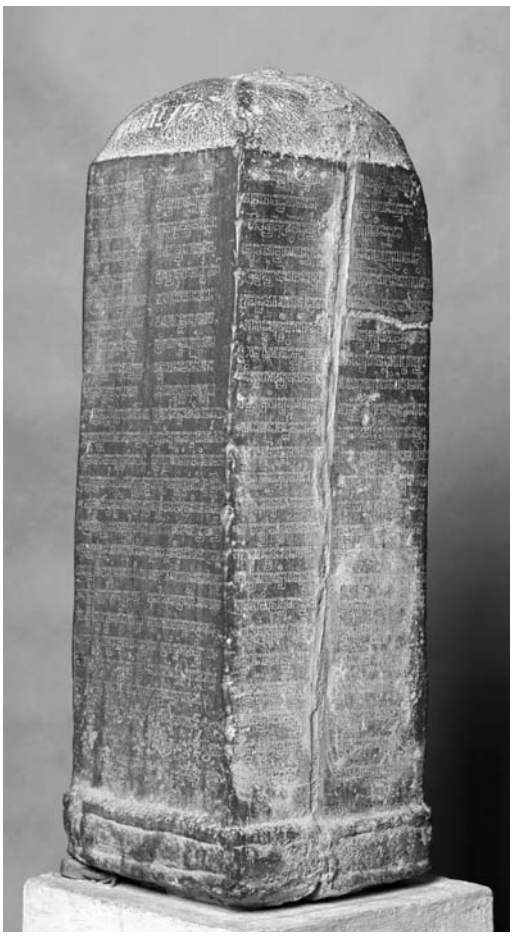


Fig. 16 : Stèle de Say Fong, musée du Vat Ho Phra Kèo, fin XIIe- début XIIIe siècles.

Fig. 17 : Bornes sculptées du Vat Inpeng (Vientiane).

Fig. 18 : Statue de Jayarvarman VII, musée du That Luang, fin XIIe- début XIIIe siècles.

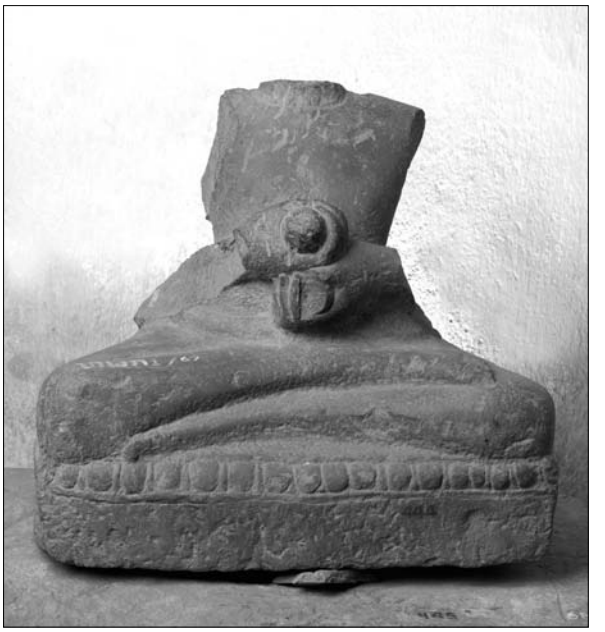


Fig. 19 : Statue de Vajrapani, divinité du bouddhisme mahayana, musée du Vat Ho Phra Kèo, fin XIIe- début XIIIe s.

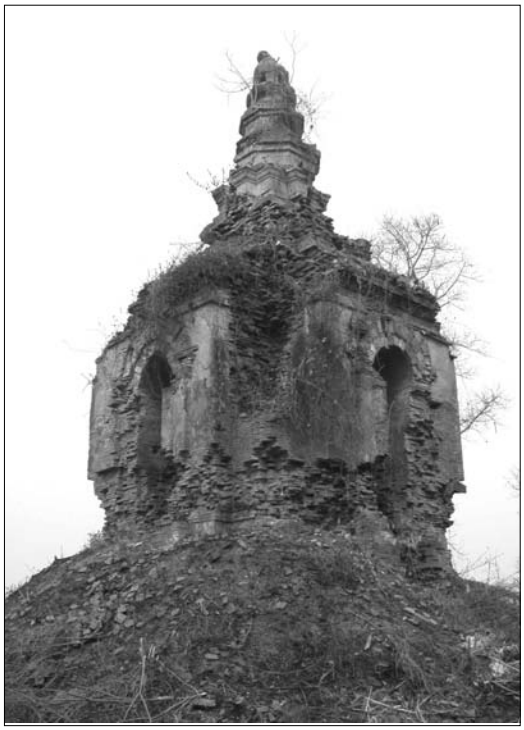


Fig. 20 : That Chai Muang Souvanna Khom Khan (province de Bo Kèo), XVe- XVIe siècles.

Fig. 21 : Stèle du That Chom Sing, Muang Sing (province de Luang Nam Tha), 1569.

Fig. 22 : Buddha(s) en bois de Muang Sing (province de Luang Nam Tha), fin XIXe- début XXe siècles.

Fig. 23 : That Xieng Lom, Muang Xieng Hon (province de Sayabouri), style du Lan Na.

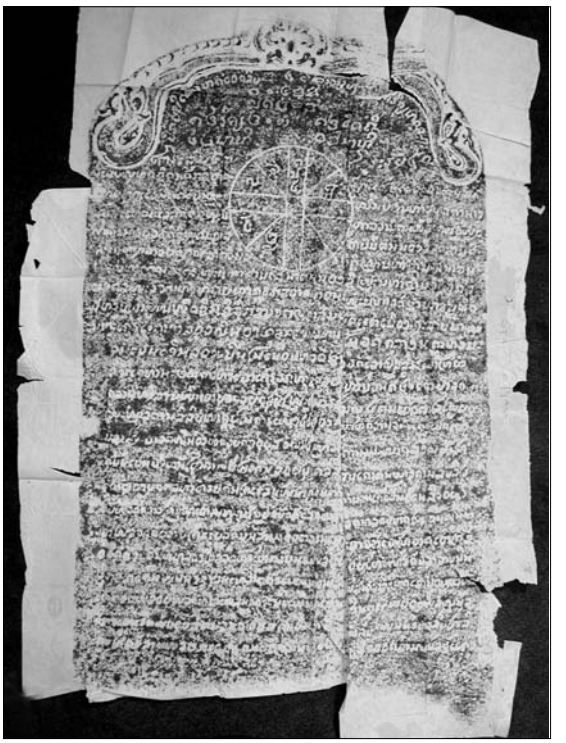


Fig. 24 : Stèle de Tha Khaek (province de Khammouane), 17 avril 1494.

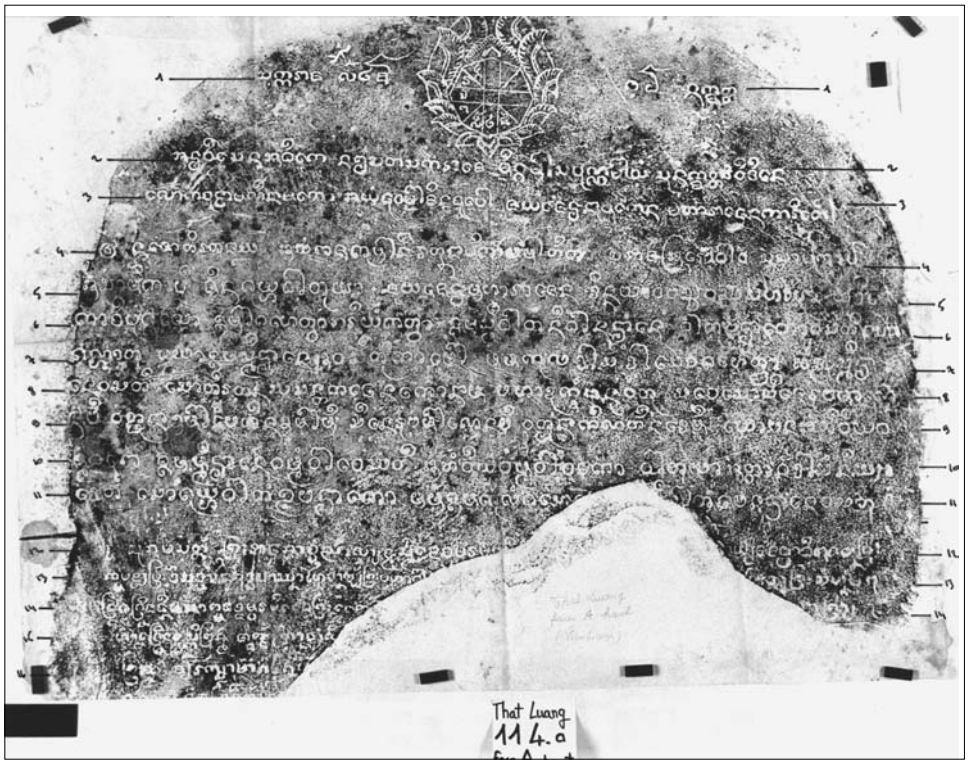


Fig. 25 : Face A de la stèle n°1 du That Luang (Vientiane), 1566.

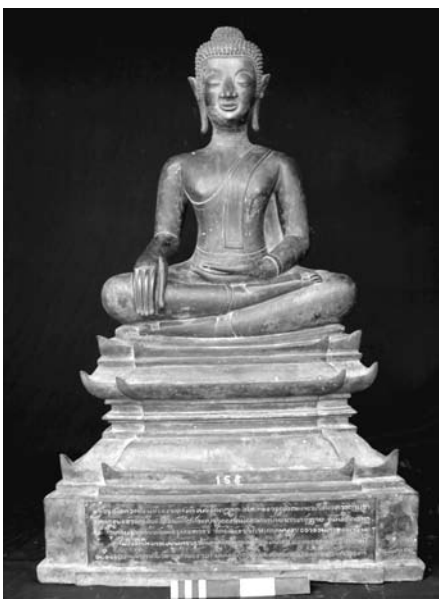


Fig. 26 : Buddha en bronze, musée du Vat Sisaket (Vientiane), 1667.

Fig. 27 : Buddha en bronze du Vat Yot Kèo, musée du Vat Ho Phra Kèo (Vientiane), 1705.

Fig. 28 : Buddha(s) en bois du Vat Xieng Mouan (Luang Prabang), XIXe siècle.

Fig. 29 : Buddha(s) en bois de Ban Pak Ngeuy, Pak Beng (province d'Oudom Xai), XIXe siècle.

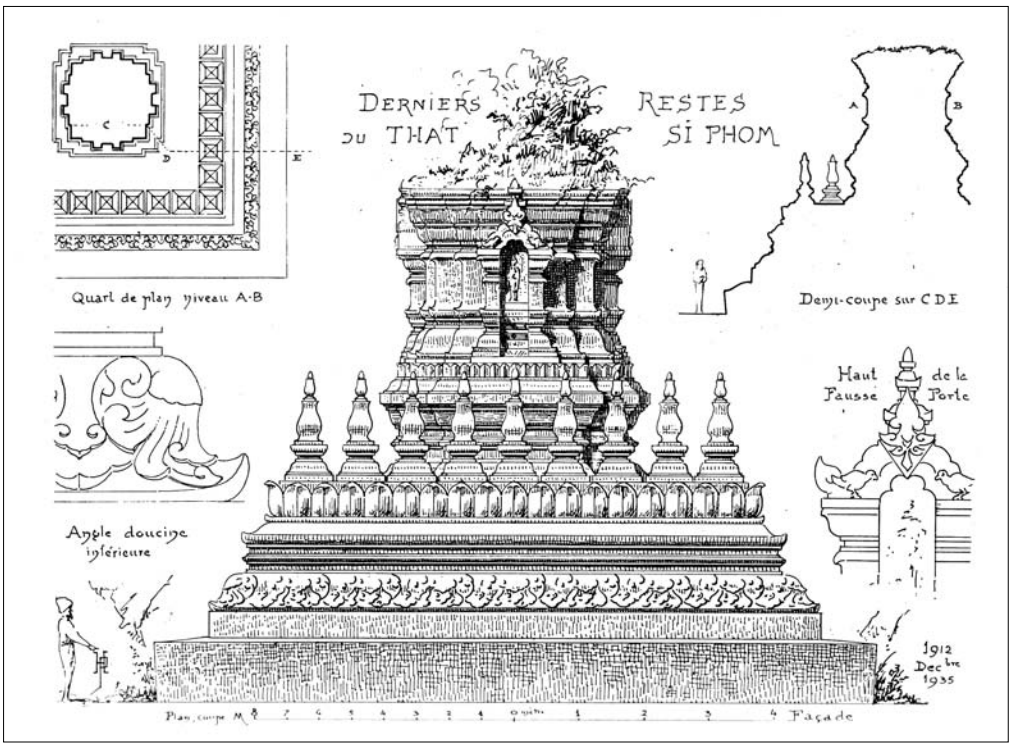


Fig. 30 : That Si Phom, Muang Khun (province de Xieng Khuang). Source : Henri Parmentier, L'Art du Laos, tome 2.

Fig. 31 : Buddha "assis à l'Indienne" du Muang Khun (province de Xieng Khuang), début XVIIIe siècle.

Fig. 32 : That Fun, Muang Khun (province de Xieng Khuang).

Fig. 33 : Premier sanctuaire du Vat Dan Hom, Muang Xieng Kho (province de Hua Phan), XVIIIe siècle.